

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Contes moraux [Document électronique]. T. 2 / par M. Marmontel,...

TOUT OU RIEN

p5

Dans l'âge où il est si doux d'être veuve, Cécile ne laissait pas de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputaient son choix. L'un, modeste et simple, n'aimait qu'elle ; l'autre, artificieux et vain, était surtout amoureux de lui-même. Le premier avait la confiance de Cécile ; le second avait son amour. Cécile était injuste, allez-vous dire. Point du tout. Les gens simples se négligent : il semble que, pour plaire, il suffit d'aimer de bonne foi, et de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'aient besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice au milieu du monde, est comme au spectacle une femme sans rouge. éraste, avec sa franchise, avait dit à Cécile : je vous aime ; et dès-lors il l'avait aimée comme il avait respiré : son amour était sa vie. Floricourt s'était fait désirer par cette galanterie légère, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendait à Cécile, il choisissait,

p6

non les plus passionnés, mais les plus séduisants. Rien d'affecté, rien de sérieux : on le trouvait d'autant plus aimable, qu'il semblait l'être sans intérêt. On plaignait éraste ; on ne connaissait pas un plus honnête homme, c'était dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignait Floricourt, c'était

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

un homme dangereux, qui ferait peut-être le malheur d' une femme ; mais le moyen de s' en défendre ! Cependant on ne voulait pas tromper éraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, éraste, lui dit Cécile, et je sens que vous méritez mieux. Mais le coeur a ses caprices : le mien se refuse à ma raison. J' entends, madame, reprit éraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous parle pour moi, et votre coeur pour un autre. -je vous l' avoue, et ce n' est pas sans regret : je serais blâmable si j' étais libre ; mais le penchant ne se commande pas. -à la bonne heure, madame, je vous aimerai tout seul ; j' en aurai bien plus de gloire. Et voilà précisément ce que je ne veux point. -je ne le veux pas non plus ; mais tout cela est inutile. -et qu' allez-vous devenir ? -ce qu' il plaira à l' amour et à la nature. -vous me désolez, éraste, avec cet abandon de vous-même. -il faut bien que je m' abandonne, quand je ne puis me retenir. -

p7

que je suis malheureuse de vous avoir connu ! -en effet, je vous conseille de vous plaindre : c' est un furieux malheur que d' être aimée ! - oui, c' en est un d' avoir à se reprocher celui d' un homme qu' on estime. -vous, madame, vous n' avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut se plaindre d' une coquette qui le joue, ou plutôt elle est indigne de ses plaintes et de ses regrets ; mais vous, quels sont vos torts ? Avez-vous employé la séduction pour m' attirer, la complaisance pour me retenir ? Vous ai-je consultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? Suivez votre penchant, et je suivrai le mien. N' ayez pas peur que je vous tourmente. -non, mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez. -quoi ! Seriez-vous assez cruelle pour m' interdire votre vue ? -je n' ai garde, assurément ; mais je veux vous voir tranquille, et comme mon meilleur ami. -ami, soit : le nom n' y fait rien. -ce n' est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre et si solide, à cette amitié que je sens pour vous. -eh, madame ! Je ne vous empêche pas de m' aimer comme vous voulez : de grâce, permettez que je vous aime, comme je puis et autant que je puis. Je ne demande que la liberté d' être malheureux à mon aise.

L' obstination d' éraste affligeait Cécile ; mais après tout, elle avait fait ce qu' elle avait dû : tant pis pour lui s' il l' aimait encore. Elle se livra donc, sans trouble et sans reproche, à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d' artifice et d' enchantement fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avait su plaire ; il croyait aimer ; il était heureux, s' il avait voulu l' être. Mais l' amour-propre est le fléau de l' amour. C' était peu pour Floricourt d' être aimé plus que toutes choses ; il voulait être aimé uniquement, sans réserve et sans partage. Il est vrai qu' il donnait l' exemple. Il s' était détaché, pour Cécile, d' une prude qu' il avait ruinée, et d' une coquette qui le ruinait ; il avait rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains et des plus sots qu' on eût encore vus dans le monde : il ne soupait guère que chez Cécile, où l' on soupait délicieusement ; et il avait la bonté de penser à elle au milieu d' un cercle de femmes, dont aucune ne l' égalait ni en grâces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d' un mérite plus rare encore, n' exigeaient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ? Cependant, comme il n' avait pas assez d' amour pour manquer d' adresse, il n' eut garde de faire sentir d' abord ses prétentions. Jamais

homme, avant la conquête, n' avait été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais, dès qu' il se vit maître du coeur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il voulait occuper seul toutes les facultés de l' âme de Cécile. Il ne pouvait lui souffrir une idée qui ne fût pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne vînt pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie était sûre de lui déplaire ; mais il fallait le deviner. Il se faisait demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, et ce n' était que par complaisance qu' il avouait enfin que telle chose lui avait déplu, que telle personne l' ennuyait. Enfin, dès qu' il eut bien éprouvé que ses volontés étaient des lois, il les annonça sans détour ; on s' y soumit sans résistance. C' était peu d' exiger de

Cécile le sacrifice des plaisirs qui se présentaient naturellement, il les faisait naître le plus souvent pour se les voir immoler. Il parlait avec éloge d' un spectacle ou d' une fête ; il y invitait Cécile ; on arrangeait la partie avec les femmes qu' il avait nommées : l' heure arrivait, on était parée, les chevaux étaient mis, il changeait de dessein ; et l' on était obligé de prétexter un mal de tête. Il présentait à Cécile une amie qu' il annonçait comme une femme adorable, on la trouvait telle, on se liait. Huit jours après il

p10

avouait qu' il s' était trompé ; elle était précieuse, maussade, ou étourdie : il fallait s' en détacher. Cécile fut bientôt réduite à de légères connaissances, qu' elle voyait encore trop souvent. Elle ne s' apercevait pas que sa complaisance s' était changée en servitude. On croit suivre ses volontés en suivant les volontés de ce qu' on aime. Il lui semblait que Floricourt ne faisait que la prévenir. Elle lui sacrifiait tout, sans se douter qu' elle lui fit des sacrifices ; mais l' amour-propre de Floricourt n' en était pas rassasié.

La société de la ville, toute frivole et passagère qu' elle était, lui parut encore trop intéressante. Il fit l' éloge de la solitude ; il répéta cent fois qu' on ne s' aimait bien que dans les champs, loin de la dissipation et du tumulte, et qu' il ne serait heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns et aux jaloux. Cécile avait une campagne telle qu' il la désirait. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l' année ; mais le pouvait-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu' il suffisait de rompre le tête à tête par deux amis qu' ils emmèneraient ; et il désigna éraste et Artenice. Après tout, si la critique s' en mêlait, leur hymen, prêt à se conclure, allait bientôt lui imposer silence. On partit. éraste fut du voyage ; et c' était encore un

p11

raffinement de l' amour-propre de Floricourt. Il savait qu' éraste était son rival et son rival malheureux ; c' était le témoin le plus flatteur qu' il pût avoir de son triomphe ; aussi l' avait-il

bien ménagé. Ses attentions pour lui avaient un air de compassion et de supériorité, dont éraste s' impatientait quelquefois ; mais l' amitié tendre et délicate de Cécile le dédommageait de ces humiliations, et la crainte de lui déplaire les lui faisait dissimuler. Cependant, sûr comme il était qu' ils n' allaient à la campagne que pour s' aimer en toute liberté, comment peut-il se résoudre à les suivre ? C' est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l' en empêcher ; mais la partie était arrangée, il n' était plus temps de la rompre. Du reste, Artenice était jeune et belle : la solitude, l' occasion, l' exemple, la jalousie et le dépit pouvaient engager éraste à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvait plus écouter. Cécile était assez modeste pour penser qu' on pouvait lui être infidèle, et assez juste pour le désirer ; mais c' était peu connaître le coeur et le caractère d' éraste.

Artenice était une de ces femmes pour qui l' amour est un arrangement de société, qui s' offensent d' un long respect, qui s' ennuiant d' un amour constant, et qui comptent assez sur la

p12

probité des hommes, pour s' y livrer sans réserve, et les quitter sans ménagement. On lui avait dit : nous allons passer quelque temps à la campagne ; éraste y vient, voulez-vous en être ? Elle avait répondu avec un sourire : volontiers, cela sera plaisant ; et la partie s' était liée. Ce fut pour éraste un tourment de plus. Artenice avait entendu faire à Cécile l' éloge de son ami comme de l' homme du monde le plus sage, le plus honnête, et le plus réservé. Cela est charmant, disait Artenice en elle-même ; voilà un homme que l' on peut prendre et renvoyer sans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n' est à son aise qu' avec ces gens-là. Un éraste est une trouvaille. On juge bien, d' après ces réflexions, qu' éraste fut agacé. Floricourt était auprès de Cécile, d' une assiduité désolante pour un rival malheureux. Cécile avait beau se contraindre ; ses regards, sa voix, son silence même la trahissaient. éraste était au supplice : mais il renfermait sa douleur. Artenice, en femme habile, s' éloignait à propos, et engageait éraste à la suivre. Qu' ils sont heureux ! Lui dit-elle un jour en se promenant avec lui ? Tout occupés l' un de l' autre, ils se suffisent

mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes.
C' est un grand bien que d' aimer ! Qu' en
dites-vous ? Oui, madame, répondit éraste les

p13

yeux baissés, c' est un grand bien, quand on est
deux. -mais vraiment l' on est toujours deux :
je ne vois pas que l' on soit seul au monde. -
je veux dire, madame, deux coeurs également
sensibles, faits pour s' aimer également. -
également ! Cela est bien rigoureux ! Pour moi, il
me semble que l' on doit être moins difficile, et
se contenter de l' à peu près. Eh quoi, si j' ai
plus de sensibilité dans le caractère que celui
qui s' attache à moi, faut-il que je l' en punisse ?
Chacun donne ce qu' il a ; et l' on n' a rien à
reprocher à celui qui met dans la société la dose de
sentiment qu' il a reçue de la nature. J' admire
comme les coeurs les plus froids sont toujours
les plus délicats. Vous, par exemple, vous seriez
homme à prétendre que l' on se passionnât
pour vous. -moi, madame ! Je ne prétends à
rien. -vous avez tort ; ce n' est pas là ce que
je veux dire. Vous avez de quoi séduire une
femme, assurément : je ne serais même pas étonnée
qu' on se prît pour vous d' inclination.
-cela peut être, madame : en fait de folie, je
ne jure de rien, mais si on faisait celle de
m' aimer, on serait, je crois, fort à plaindre.
-est-ce un avis, monsieur, que vous avez la bonté
de me donner ? -à vous, madame ! Je me flatte
que vous ne me croyez ni assez sot, ni assez fat
pour vous donner de tels avis. -fort bien,

p14

vous parlez en général, et vous m' exceptez par
politesse. -l' exception même est inutile, madame ;
vous n' êtes pour rien dans tout ceci. -
mais pardonnez-moi, monsieur : c' est moi qui
vous dis que vous avez de quoi plaire ; qu' on
peut très-bien vous aimer à la folie ; et c' est à
moi que vous répondez qu' on serait fort à plaindre
si l' on vous aimait : rien n' est plus personnel,
ce me semble. Eh bien ! Vous voilà embarrassé ?
-j' avoue que la plaisanterie m' embarrasse. Je
ne sais point y répondre ; et il n' est pas
généreux de m' attaquer avec des armes que je
n' ai point. -et si je parlais sérieusement,
éraste ; si rien au monde n' était plus sincère ?

-je quitte la partie, madame : la situation où je me trouve ne me permet pas de vous amuser plus long-temps. -ah ! Ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le suivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris l'ont piqué : c'est un homme à sentiment ; il faut lui parler son langage. à demain, dans ce même bosquet, encore un tour de promenade, et ma victoire est décidée. La promenade d'Éraste avec Arénice avait paru longue à Cécile. Éraste en revint tout rêveur, et Arénice triomphante. Eh bien ! Dit tout bas Cécile à son amie, que pensez-vous d'Éraste ? -mais j'en suis assez contente : il ne

p15

m'a point ennuyée, et c'est beaucoup : il a des choses excellentes, et l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque : il veut du sentiment. Défaut d'usage, préjugé de province, dont il est facile de le corriger. *il veut du sentiment !* dit Cécile en elle-même ; ils en sont aux conditions. C'est aller loin dans une première entrevue. Il me semble qu'Éraste prend son parti de bonne grâce. Mais, quoi, s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais ? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il était si fort à plaindre. Il aurait pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il savait bien que je me faisais. C'est la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé, et me voilà bien soulagée.

Cécile, dans cette pensée, se contraignit un peu moins avec Floricourt. Éraste, à qui rien n'échappait, fut plus triste que de coutume. Cécile et Arénice attribuèrent sa tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Arénice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile et à Floricourt, en emmenant avec elle Éraste. Vous êtes fâché, lui dit-elle ; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Éraste, que vous

p16

n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit se traiter en plaisanterie : vous regardez un engagement comme la chose du monde la plus

sérieuse : je vous en estime davantage. -moi !
Point du tout, madame : je suis très-persuadé
qu' un amour sérieux est la plus haute extravagance,
et qu' il n' est un plaisir qu' autant qu' il
est un jeu. -accordez-vous donc avec vous-même.
Hier au soir, vous vouliez une égale sensibilité,
une inclination mutuelle. -je voulais une chose
impossible, ou du moins la
chose du monde la plus rare ; et je tiens, qu' à
moins de cet accord si difficile, et auquel il faut
renoncer, le plus sage et le plus sûr parti est de
faire un jeu de l' amour, sans y attacher un prix
et une importance chimériques. -ma foi, mon
cher éraste, vous parlez d' or. En effet, pourquoi
se tourmenter vainement à s' aimer plus
qu' on ne peut ? On se convient, on s' ennuie, et
on se quitte. Au bout du compte, on a eu du
plaisir, c' est un temps bien employé, et plutôt au
ciel pouvoir ainsi s' amuser toute la vie ! Voilà,
disait éraste en lui-même, une humeur bien
accommodante ! Je vois, poursuivit-elle, ce qu' on
appelle des passions sérieuses : rien de plus
triste, de plus sombre. L' inquiétude, la jalousie
assiègent deux malheureux. Ils prétendent
se suffire, et ils s' ennuiant à la mort. -ah !

p17

Madame, que dites-vous ? Rien ne leur manque,
s' ils s' aiment bien. Cette union est le charme de
la vie, les délices de l' âme, la plénitude du
bonheur. -ma foi, monsieur, vous êtes fou
avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous
donc, je vous prie ? -ce qui ne se trouve
point, madame, et ce qu' on ne verra peut-être
jamais. Voilà une belle expectative ! Et, en
attendant, votre coeur sera désœuvré ? -hélas !
Plût au ciel qu' il pût l' être ! -il ne l' est donc
pas, éraste ? -non, sans doute, madame ; et
vous plaindriez son état si vous pouviez le
concevoir. à ces mots, il s' éloigna en levant
les yeux au ciel, et en poussant un profond
soupir. -voilà donc, dit Ardenice, ce qu' on
appelle un homme réservé ! Il l' est si fort, qu' il
en est bête. Heureusement je ne me suis point
expliquée. Peut-être aurais-je dû lui parler plus
clairement : il faut aider les gens timides. Mais
il s' en va sur une exclamation, sans donner le
temps de lui demander ce qui l' arrête et ce
qui l' afflige. Nous verrons : il faudra bien qu' il
se déclare ; car enfin je suis compromise, et il
y va de mon honneur.

Floricourt voulut, pendant le souper, s' amuser
aux dépens d' éraste. Eh bien ! Dit-il à
Artenice, où en êtes-vous ? On n' a rien de caché
pour ses amis, et nous vous en donnons

p18

l' exemple. -bon ! Dit Artenice avec dépit,
savons-nous profiter des exemples qu' on nous
donne ? Savons-nous même ce que nous voulons ?
Si on parle d' un amour sérieux, monsieur
le traite de badinage ; si l' on se prête au
badinage, monsieur revient au sérieux. -il vous
est facile, madame, dit éraste, de me donner
un ridicule : je me prête à cela tant qu' on veut.
-eh ! Monsieur, ce n' est pas mon dessein :
mais nous sommes avec nos amis ; expliquons-nous
sans faire mystère. Nous n' avons pas le
temps de nous observer et nous deviner l' un
l' autre. Je vous plais, vous me l' avez fait entendre.
Je ne vous dissimule point que vous me
convenez assez. Nous ne sommes pas ici pour
être spectateurs inutiles ; l' honnêteté même
exige que nous soyons occupés : finissons, et
entendons-nous. Comment voulez-vous m' aimer ?
Comment voulez-vous que je vous aime ?
-moi, madame ! S' écria éraste ! Je ne veux
point que vous m' aimiez. -quoi, monsieur !
Vous m' avez donc trompée ? -point du tout,
madame. J' atteste le ciel que je ne vous ai pas
dit un mot qui ressemble à de l' amour. -oh !
Pour le coup, dit-elle en se levant de table,
voilà une effronterie qui me passe. Floricourt
voulut la retenir. Non, monsieur, je ne puis
soutenir la vue d' un homme qui ose nier les tristes

p19

et fades déclarations dont il m' a excédée, et
que j' ai eu la bonté de souffrir, prévenue par
les éloges qu' on m' avait faits, je ne sais pourquoi,
de ce maussade personnage.
Artenice est partie furieuse, dit Cécile à
éraste, en le revoyant le lendemain. Que s' est-il
donc passé entre vous ? -des propos en
l' air, madame, dont le résultat de ma part a
été, que rien n' était plus méprisable qu' un
amour frivole. Artenice m' a vu soupirer ; elle a
pris mes soupirs pour elle. Je l' ai détrompée ;
et voilà tout. -vous l' avez détrompée : c' est
d' un galant homme ; mais il fallait vous y

prendre avec plus de ménagement. -quoi ! Madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer ; et vous voulez que je me modère ? Qu' auriez-vous pensé de mon aveu, ou de mon silence ? -que vous étiez raisonnable, et que vous preniez le bon parti. Ardenice est encore jeune et belle, et votre liaison n' eût-elle été qu' un amusement... -je ne suis point d' humeur à m' amuser, madame ; et je vous prie de m' épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. -cependant vous voilà seul avec nous, et vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. -je jouerai, madame le personnage d' un ami ; rien n' est plus honnête, ce me semble. -mais,

p20

éraste, comment pouvez-vous y tenir ? -c' est mon affaire, madame ; ne vous inquiétez pas de moi. -il faut bien que je m' en inquiète, car enfin je connais votre situation, elle est affreuse. -cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous, ni de moi, de la rendre meilleure : croyez-moi, n' en parlons plus. -n' en parlons plus, c' est bientôt dit ; mais vous souffrez, et j' en suis la cause. -eh ! Non, madame, non ; je vous l' ai dit cent fois, vous n' avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu, soyez tranquille. -je le serais, si vous pouviez l' être. -oh ! Pour le coup vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à savoir ce qui se passe dans mon âme, je n' en aurai pas une peine de moins, et vous en aurez un chagrin de plus : de grâce, oubliez que je vous aime. -et comment l' oublier ? Je le vois à chaque instant. -vous voulez donc que je m' éloigne ? -mais notre situation l' exigerait. -fort bien, chassez-moi ; cela sera plus tôt fait. -moi, vous chasser ! Vous, mon ami ! C' est pour vous que je suis en peine. -oh bien ! Pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. -vous le croyez ; mais l' absence... -l' absence ! Le beau remède pour un amour comme le mien ! N' en doutez pas, mon cher éraste : il est des femmes plus aimables et moins injustes que moi. J' en suis

p21

fort aise ; mais cela m' est egal. -il vous le semble dans ce moment. -je suis en ce moment ce que je serai toute ma vie : je connais les femmes. N' ayez pas peur qu' aucune d' elles me rende heureux ni malheureux. -je veux croire que vous ne vous attacherez pas d' abord ; mais vous vous dissiperez dans le monde. -et avec quoi ? Rien ne m' amuse. Ici du moins je n' ai pas le temps de m' ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je suis sûr que vous ne m' oubliez pas ; et, si j' étais loin de vous, j' ai une imagination qui ferait mon supplice. -et que pourrait-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? -je ne vois rien, madame ; je ne veux rien voir : épargnez-moi vos confidences. -j' admire, en verité, votre modération. -oui, j' ai un grand mérite à être modéré : et voulez-vous que je vous batte ? Non ; mais on se plaint. - et de quoi ? -je ne sais ; mais je ne puis concilier tant d' amour avec tant de raison. -ma foi, madame, chacun aime à sa manière ; la mienne n' est pas d' extravaguer. S' il fallait des injures pour vous plaire, j' en dirais tout comme un autre ; mais je doute que cela réussît. -je n' y perds rien, éraste, et dans le fond du coeur... -non, je vous jure que mon coeur vous respecte autant que ma bouche. Je ne me

p22

suis pas surpris un moment de colère contre vous. -cependant vous vous consommez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. -je ne suis pas gai. -vous mangez à peine. -on vit à moins. -je suis sûre que vous ne dormez point. -pardonnez-moi, je dors un peu ; et c' est là mon meilleur temps ; car je vous vois dans le sommeil telle à peu près que je vous souhaite. -éraste ! -Cécile ! -vous m' offensez. -oh ! Parbleu, madame, c' en est trop que de vouloir m' ôter mes songes. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous semble ; permettez du moins qu' en idée vous soyez telle qu' il me plaît. -ne vous fâchez point, et parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point savoir, entretiennent votre passion. - tant mieux, madame, tant mieux ; je serais bien fâché d' en guérir. -et pourquoi vous obstiner à m' aimer sans espérance ? -sans espérance ! Je n' en suis pas là : si vos sentiments étaient justes, ils seraient durables.

Mais... -ne vous flattez point, éraste ;
j' aime, et c' est pour toute ma vie. -je ne
me flatte point, Cécile ; c' est vous qui vous
calomniez. Votre amour est un accès qui
n' aura que son période. Il n' est pas honnête de
médire de son rival : je me tais ; mais je m' en
rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse

p23

de votre coeur. -ils sont aveugles l' un et
l' autre. -c' est avouer qu' ils ne le sont pas : il
faut avoir vu ou entrevoir encore, pour reconnaître
qu' on voit mal. -eh bien ! Je l' avoue, il
me souvient d' avoir trouvé des défauts à Floricourt :
mais je ne lui en connais plus. -la
connaissance vous reviendra, madame, et je
m' en repose sur lui. -et si j' épouse Floricourt,
comme en effet tout s' y dispose ? -en ce cas,
je n' aurais plus rien à espérer ni à craindre ; et
mon parti est déjà pris. -et quel est-il ? -de
cesser de vous aimer. -et comment cela ? -
comment ? Parbleu rien de plus aisé. Si j' étais à
l' armée, et qu' une balle... -ô ciel ! -est-il
si malaisé de supposer qu' on est à l' armée ? -
ah ! Cruel ami, qu' osez-vous dire ? Et avec
quelle légèreté vous m' annoncez un malheur
dont je ne me consolerais jamais ! Cécile
s' attendrissait à cette idée, quand Floricourt vint
les trouver. éraste les laissa bientôt seuls,
suivant son usage. -notre ami, ma chère Cécile,
dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux :
qu' en dites-vous ? -c' est un honnête homme,
répondit Cécile, dont je respecte les vertus. -
ma foi, avec ses vertus, il ferait bien d' aller
rêver ailleurs : il faut de la gaieté, de la société
à la campagne. -peut-être a-t-il quelque sujet
d' être triste et solitaire. -oui, je le crois, et je

p24

le devine. Vous rougissez, Cécile ! Je serai discret,
et votre embarras m' impose silence. -et
quel serait mon embarras, monsieur ! Vous
croyez qu' éraste m' aime, et vous avez raison
de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui
parle comme son amie : il n' y a pas là de quoi
rougir. -un tel aveu, belle Cécile, vous rend
encore plus estimable ; mais vous convenez

qu' il vient un peu tard. -je n' ai pas cru, monsieur, devoir vous dire un secret qui n' était pas le mien ; et je vous l' aurais caché toute ma vie, si vous ne l' aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation et une cruauté qui ne sont pas dans mon caractère. Il faut savoir respecter du moins les malheureux qu' on a faits. -voilà de l' héroïsme, s' écria Floricourt, du ton du dépit et de l' ironie. Et cet ami que vous traitez si bien, sait-il à quel point nous en sommes ? -oui, monsieur, je lui ai tout dit. -et il a la bonté de demeurer encore ici ! -je le disposais à s' en aller. - ah ! Je n' ai plus rien à dire ; j' aurais été surpris, si votre délicatesse n' avait pas prévenu la mienne. Vous avez senti l' indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour son rival : il y aurait même de l' inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m' en faites.

p25

Et à quand son départ ? -je ne sais : je n' ai pas eu le courage de le lui prescrire, et il n' a pas la force de s' y déterminer. -vous plaisantez, Cécile : et qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence ? Il ne serait pas honnête que ce fût moi. -ce sera moi, monsieur, n' en ayez point d' inquiétude. -et quelle inquiétude, madame ? Me feriez-vous l' honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le suis point : ma délicatesse n' a que vous pour objet ; et pour peu qu' il vous en coûte... -il m' en coûtera, n' en doutez point, d' ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste : mais je sais me faire violence. -violence, madame, cela est bien fort. Je ne veux point de violence : ce serait le moyen de me rendre odieux ; et je vais presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. -poursuivez, monsieur ; la plaisanterie est fort à sa place, et je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. -je suis au désespoir de vous avoir déplu, madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne savais pas l' intérêt que vous preniez à mon rival et à votre ami. à ces mots, il la laissa pénétrée de douleur. éraste, de retour, la trouva dans cette situation. -qu' est-ce donc ! Madame, lui dit-il en

l' abordant, les pleurs inondent votre visage ! -
vous voyez, monsieur, la plus malheureuse de
toutes les femmes ; je sens que ma faiblesse me
perd, et je ne puis m' en guérir. Un homme à qui
j' ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens.
Il me méprise, il me soupçonne. -j' entends,
madame ; il est jaloux ; il faut le tranquilliser.
Il y va de votre repos, et il n' est rien
que je ne sacrifie à un intérêt qui m' est si cher.
Adieu : puissiez-vous être heureuse ! J' en serai
moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublèrent
à ces mots. -je vous ai exhorté à me fuir,
lui dit-elle ; je vous y exhortais en amie et
pour vous-même. L' effort que je faisais sur mon
âme n' avait rien d' humiliant. Mais vous éloigner
pour complaire à un homme injuste, pour lui
ôter un soupçon que je n' aurais jamais dû craindre ;
être obligé de justifier l' amour par le sacrifice
de l' amitié, c' est une chose honteuse et
accablante. Jamais rien ne m' a tant coûté. -il
le faut, madame, si vous aimez Floricourt. -
oui, mon cher éraste, plaignez-moi : je l' aime
et j' ai beau me le reprocher. éraste n' en
entendit pas davantage : il partit.
Floricourt mit tout en usage pour apaiser Cécile.
Il était d' une douceur, d' une complaisance
sans égale, quand on avait fait sa volonté. éraste
fut presque oublié : et que n' oublie-t-on pas

p27

pour ce qu' on aime, quand on a le bonheur de se
croire aimé ! Un seul amusement, hélas ! Bien
innocent, restait encore à Cécile dans leur solitude.
Elle avait élevé un serin, qui, par un instinct
merveilleux, répondait à ses caresses. Il connaissait
sa voix ; il volait au-devant d' elle ; il ne chantait
qu' en la voyant ; il ne mangeait que sur sa
main ; il ne buvait que de sa bouche : elle lui
donnait la liberté ; il n' en jouissait qu' un moment ;
et, sitôt qu' elle l' appelait, il fendait l' air
avec vitesse. Dès qu' il était sur son sein, le
sentiment semblait agiter ses ailes et précipiter les
battemens de son gosier mélodieux. Croirait-on
que l' orgueilleux Floricourt fut offensé de
l' attention que donnait Cécile à la sensibilité et
au badinage de ce petit animal ? -je veux savoir,
dit-il un jour en lui-même, si l' amour qu' elle a
pour moi est au-dessus de ces faiblesses. Il serait
plaisant qu' elle fût plus attachée à son serin
qu' à son amant. Cela est possible : j' en ferai

l' épreuve, et pas plus tard que ce soir. -où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l' abordant avec un sourire ? -il jouit du ciel et de la liberté ; il voltige dans ces jardins. -et ne craignez-vous pas qu' à la fin il ne s' y accoutume, et qu' il ne revienne plus ? -je lui pardonnerai, s' il se trouve plus heureux. -ah ! De grâce, voyons s' il vous est fidèle. Voulez-vous bien le

p28

rappeler ? Cécile fit le signal accoutumé, et l' oiseau vola sur sa main. -il est charmant, dit Floricourt ; mais il vous est trop cher, j' en suis jaloux ; et je veux *tout ou rien* de la personne que j' aime. à ces mots, il voulut prendre l' oiseau chéri pour l' étouffer. Elle jeta un cri : le serin s' envola. Cécile, épouvantée, pâlit et perdit connaissance. On accourut, on la rappela à la vie. Dès qu' elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l' homme qu' elle aimait le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. - allez, monsieur, lui dit-elle avec horreur, ce dernier trait vient de m' éclairer sur votre affreux caractère : j' y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi, pour n' y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise ! ô mon cher et digne éraste ! à qui vous aurais-je sacrifié ? Floricourt sortit, frémissant de honte et de rage. L' oiseau revint caresser sa maîtresse ; et il n' est pas besoin de dire qu' éraste se vit rappelé.

p29

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT

Clarice, depuis quelques années, n' entendait parler que de philosophes. Qu' est ce donc que cette espèce d' hommes-là, dit-elle ? Je voudrais bien en avoir quelqu' un. On la prévint que les vrais philosophes étaient rares, qu' ils se communiquaient peu ; qu' au reste c' étaient de tous les hommes les plus simples, et qu' ils n' avaient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle ; car dans tous les récits que

j' entends, un philosophe est un être bizarre, qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a partout : vous en aurez ; cela est facile.

Clarice était à la campagne avec une de ces sociétés qu' on appelle frivoles, et qui ne demandent qu' à s' amuser. On lui présenta, quelques jours après, le sentencieux Ariste. Monsieur est donc philosophe ? Demanda-t-elle en le voyant. Oui, madame, répondit Ariste. -

p30

c' est une belle chose que la philosophie, n' est-ce pas ? -mais, madame, c' est la science du bien et du mal, ou, si vous voulez, la sagesse. Ce n' est que cela ! Dit Doris. Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarice, est d' être heureux sans doute ! -ajoutez, madame, de faire des heureux. Je serais donc philosophe aussi ? Dit à demi-voix la naïve Lucinde ; car on m' a répété cent fois qu' il ne tenait qu' à moi d' être heureuse en faisant des heureux. Bon ! Qui ne sait pas cela ? Reprit Doris ; c' est le secret de la comédie. Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n' était pas celui que peut goûter et faire goûter une jolie femme. -je m' en doutais bien, dit Clarice ; et rien ne se ressemble moins, je crois, qu' une jolie femme et un philosophe. Mais voyons d' abord comment le sage Ariste s' y prend pour être heureux lui-même. -cela est tout simple, madame : je n' ai point de préjugés, je ne dépens de personne, je vis de peu, je n' aime rien, et je dis tout ce que je pense. N' aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux, eh ! Monsieur, répliqua le philosophe, ne fait-on du bien qu' à ce qu' on aime ? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant ? C' est ainsi que nous distribuons à l' humanité le

p31

secours de nos lumières. Et c' est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux ? -oui, madame, et que nous le sommes. La grosse présidente de Ponval trouvait ce bonheur-là bien mince ! Un philosophe a-t-il bien du

plaisir ? Demanda Lucinde. -il n' en a qu' un, madame, celui de les mépriser tous. Cela doit être fort amusant ! Dit brusquement la présidente. Et si vous n' aimez rien, monsieur, que faites-vous donc de votre âme ? -ce que j' en fais ? Je l' emploie au seul usage qui soit digne d' elle ; je contemple, j' observe les merveilles de la nature. Eh ! Que peut-elle avoir pour vous d' intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables, n' ont rien qui vous puisse attacher. -mes semblables, madame ! Je ne dispute pas sur les termes ; mais celui-là est un peu fort. Quoi qu' il en soit, la nature que j' étudie a pour moi l' attrait de la curiosité, qui est le ressort de l' intelligence, comme ce qu' on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui d' à, je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose ; mais le désir, monsieur, ne le comptez-vous pour rien ? Le désir, je vous l' ai dit, est un attrait d' une autre espèce. -pourquoi donc vous livrer à l' un de ces attraits, tandis que vous résistez à l' autre ? -ah, madame ! C' est que les jouissances de l' esprit ne sont mêlées

p32

d' aucune amertume, et que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens. -oui, j' ai des sens, si vous voulez, mais ils n' ont sur moi nul empire ; mon âme en reçoit les impressions comme une glace, et il n' y a que les objets de l' intelligence pure qui puissent m' affecter vivement. Voilà un bien froid personnage ! Dit tout bas Doris à Clarice : qui t' a amené cet homme-là ? Paix, lui répondit Clarice : cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s' en divertir. Cléon, qui voulait encore développer le caractère d' Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin, disait-il, ne connaissez-vous rien d' aimable ? Je connais des surfaces, reprit le philosophe, mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. -oh ! Très-fondée, vous pouvez m' en croire : j' en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n' est peuplé que de sots, de méchants et d' ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, et peut-être aussi plus heureux. Le sage, un moment interdit, ne fit pas semblant

d' avoir entendu. On annonça le dîner : il donna la main à Clarice, et se mit auprès d' elle

p33

à table. Je veux, lui disait-elle, vous réconcilier avec l' humanité. -il n' y a pas moyen, madame, il n' y a pas moyen : l' homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner ? Combien d' animaux innocens immolés à la voracité de l' homme ? Ce boeuf, quel mal vous avait-il fait ? Et ce mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie ? Et ce pigeon, l' ornement de nos toits, qu' on vient d' arracher à la tendre colombe ? ô ciel ! S' il y avait un buffon parmi les animaux, dans quelle classe placerait-il l' homme ? Le tigre, le vautour, le requin, lui céderaient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le philosophe ne se nourrissait que de légumes, et l' on n' osait lui offrir de ces viandes qu' il regardait avec pitié. Donnez, donnez, dit-il ; puisqu' on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu' un les mange. Il déclamaient ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse. Ah ! L' heureux temps, disait-il, où l' homme broutait avec les chèvres ! Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré ! Le philosophe s' enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéraient ses pères. Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire,

p34

pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandait sur le genre humain. Eh bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes ; les trouvez-vous si odieux ? Avouez que vous les condamniez sur parole, et qu' ils ne méritent pas tout le mal qu' on en dit. -sur parole, monsieur ! Apprenez qu' un philosophe ne juge que d' après lui. C' est parce que j' ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. -ah ! De grâce, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne sauriez

nous reprocher de ne pas honorer le mérite.
Et comment l' honorez-vous ? Répliqua vivement
le philosophe. Est-ce en le négligeant,
en l' abandonnant, qu' on l' honore ? Ah ! Les
philosophes de la Grèce étaient les oracles de leur
siècle, les législateurs de leur patrie. Aujourd' hui
la sagesse et la vertu languissent oubliées ;
l' intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent
tout. Si cela était, dit Cléon, ce serait
peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent
de se montrer. -et voulez-vous qu' ils
se jettent à la tête, ou, pour mieux dire, aux
pieds des dispensateurs des récompenses ? Il est
vrai, dit Cléon, que l' on pourrait leur en
épargner la peine, et qu' un homme tel que vous

p35

(pardon si je vous nomme). Il n' y a pas de mal,
reprit humblement le philosophe. Un homme
tel que vous devrait être dispensé de faire sa
cour. -moi, faire ma cour ! Ah ! Qu' ils s' y
attendent ; je ne crois pas que leur orgueil ait
jamais à s' en applaudir : je sais m' apprécier,
grâce au ciel ; et j' irais vivre dans les déserts,
plutôt que de dégrader mon être. Ce serait bien
dommage, dit Cléon, que la société vous perdît :
né pour éclairer l' humanité, vous devez
vivre au milieu d' elle. Vous ne sauriez croire,
mesdames, le bien que fait un philosophe à la
terre ; je gage que monsieur a découvert une
foule de vérités morales, et qu' il y a peut-être
aujourd' hui cinquante vertus de sa façon. Des
vertus, reprit Ariste en baissant les yeux, je
n' en ai pas imaginé beaucoup ; mais j' ai dévoilé
bien des vices ! Eh ! Monsieur, lui dit Lucinde,
que ne leur laissez-vous leur voile, ils auraient
la laideur de moins. Ma foi, je suis votre
servante, reprit Madame De Ponval ; j' aime mieux
un vice décidé qu' une vertu équivoque ; du
moins on sait à quoi s' en tenir. Et cependant
voilà comme on nous récompense, s' écria Ariste
avec dépit : aussi j' ai pris le parti de n' exister
que pour moi-même : le monde ira comme il
pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se
levant de table, je veux que vous existiez pour

p36

nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée ?
-aucune, madame : un philosophe n' a point d' affaires. -eh bien ! Je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie ; et je vous y promets la solitude, le repos et la liberté. La liberté, madame, dit le philosophe à demi-voix ; je crains bien que vous ne manquiez de parole. La promenade dispersa la compagnie, et Ariste, avec un air rêveur, feignit d' aller méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensait à Clarice, et il se disait à lui-même : une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie ; cela s' annonce bien ! Voyons jusqu' au bout. Il faut avouer, poursuivait-il, que la société est une plaisante scène. Si j' étais galant, empressé, complaisant, aimable, on ferait à peine attention à moi ; on ne voit que cela dans le monde ; et la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiser un ours, civiliser un philosophe, fléchir son orgueil, amollir son âme, c' est un triomphe difficile et rare, dont leur amour-propre est flatté. Clarice vient d' elle-même se jeter dans mes filets ; attendons-la sans nous compromettre. La compagnie, de son côté, s' amusait aux dépens d' Ariste. C' est un assez plaisant original,

p37

disait Doris : qu' en ferons-nous ? Une comédie, répondit Cléon ; et si Clarice veut m' en croire, mon plan est déjà tout tracé. Il communiqua son idée, tout le monde y applaudit ; et Clarice, après quelque difficulté, consentit à jouer son rôle. Elle était beaucoup plus jeune et plus jolie qu' il ne fallait pour un philosophe ; et quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci, semblaient répondre du dénouement. Elle se présenta donc comme par hasard dans l' allée où se promenait Ariste. Je vous détourne, lui dit-elle ; pardon, je ne fais que passer. -vous n' êtes pas de trop, madame ; et je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice ; je m' aperçois qu' un philosophe ne pense pas comme un autre homme, et je serais bien aise de voir les choses par vos yeux. -il est vrai, madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c' est pour nous

qu' elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l' étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; et chacun des atomes qui composent ce monde, me paraît un monde nouveau. Cela est admirable ! Dit Clarice. Qu' est-ce qui vous occupait en ce

p38

moment ? Ces oiseaux, répondit le sage. -ils sont heureux, n' est-ce pas ? -ah ! Très-heureux, sans doute ! Peuvent-ils ne pas l' être ? L' indépendance, l' égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l' oubli du passé, nulle inquiétude sur l' avenir, et pour tout souci le soin de vivre et de perpétuer leur espèce : quelles leçons, madame, quelles leçons pour l' humanité ! - avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car, enfin, elle nous rapproche de la condition des animaux ; et, comme eux, nous semblons n' y avoir pour loi que le doux instinct de la nature. -ah ! Madame, que n' est-il vrai ! Mais ce caractère est effacé du coeur des hommes : la société a tout perdu. -vous avez raison : cette société est quelque chose de bien gênant ; et, quand on n' a besoin de personne, il serait tout simple de vivre pour soi. -hélas ! C' est ce que j' ai dit cent fois ; c' est ce que je ne cesse d' écrire ; mais personne ne veut m' écouter. Vous, madame, par exemple, qui semblez reconnaître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la philosophie devienne à la mode, je ne serai pas la dernière à la suivre, comme je ne dois pas être la première à l' afficher. -c' est le langage que chacun tient : personne ne veut se hasarder

p39

à donner l' exemple ; et cependant l' humanité gémit, accablée sous le joug de l' opinion, et dans les chaînes de l' usage. -que voulez-vous, monsieur ? Notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. -eh bien ! Madame, observez-les ces bienséances tyranniques ; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle :

mais votre âme est à vous, la société n' a droit que sur les dehors, et vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit, ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées ; mais l' intérieur, madame, l' intérieur est le sanctuaire de la volonté ; et la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m' en tienne là. Vraiment, sans doute, reprit le philosophe, il vaut mieux s' en tenir là que de risquer des imprudences. Car, madame, savez-vous ce que c' est qu' une femme vicieuse, c' est une femme qui ne s' observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi ! Monsieur, demanda Clarice avec un air satisfait, le vice n' est donc que dans l' imprudence ? -avant de vous répondre, madame, permettez-moi de vous interroger. Qu' est-ce que le vice à vos yeux ? N' est-ce pas ce qui trouble l' ordre, ce qui nuit, ou peut nuire ? -c' est cela même.

p40

-eh bien ! Madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens et vos pensées ? Voyez, dans ces oiseaux, cette douce et fière liberté que la nature vous avait donnée, et que vous avez perdue. Ah ! Dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l' avait rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d' y renoncer encore. ô ciel, qu' entends-je ! S' écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne ? -mais, je ne sais. -vous ne savez ? -ils le veulent. -quoi donc, madame ? Quels sont les ennemis qui osent vous le proposer ? Non, croyez-moi, l' hymen est un joug, et la liberté est le bien suprême. Mais encore quel est cet époux que l' on vous donne ? -c' est Cléon. -Cléon, madame ? Je ne m' étonne plus de l' air aisé qu' il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois ; il a cette politesse avantageuse qui semble s' abaisser jusqu' à nous ; on voit bien qu' il fait les honneurs de sa maison, et je sens désormais tout ce que je lui dois de respect et de déférence. -vous vous devez l' un à l' autre une honnêteté mutuelle, et je prétends que chez moi tout le monde soit égal. -vous le prétendez, Clarice ! Ah ! Votre choix détruit l' égalité entre les hommes, et celui qui doit vous posséder... n' en parlons plus, j' en ai trop dit ;

ce séjour n' est pas fait pour un philosophe :
 permettez-moi de m' en éloigner. Non, lui dit-elle,
 j' ai besoin de vous, et vous me plongez
 dans des irrésolutions dont vous seul pouvez
 me tirer. Il faut avouer que la philosophie est
 une chose bien consolante ; mais, si un philosophe
 était un trompeur, ce serait un dangereux
 ami ! Adieu, je ne veux pas qu' on nous
 voie ensemble : je rejoins la compagnie ; venez
 bientôt nous retrouver. Eh ! Voilà donc, disait-elle
 en s' éloignant, ce qu' on appelle un philosophe.
 Courage, disait-il de son côté, Cléon ne
 tient plus qu' à un fil.

Clarice, en rougissant, rendit compte de la
 première scène ; et son début reçut des éloges.
 Mais la présidente fronçant le sourcil : avez-vous
 prétendu, dit-elle, que je sois simple
 spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle,
 et je réponds qu' il sera plaisant. Vous croyez
 subjugué cet homme sage ? Point du tout ; c' est
 moi qui aurai cet honneur-là. -vous, présidente ?
 -oh ! Vous avez beau rire : mes cinquante
 ans, mes trois mentons, et ma moustache
 de tabac d' Espagne se moquent de toutes
 vos grâces. Tout le monde applaudit à ce défi,
 en redoublant les éclats de rire. Rien n' est plus
 sérieux, reprit-elle ; et, si ce n' est pas assez
 d' une, vous n' avez qu' à vous réunir pour me

disputer sa conquête ; je vous brave toutes les
 trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde,
 merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux
 tout ce que la coquetterie et la beauté ont de
 séduisant ! Je m' en moque. Elle dit ce mot d' un
 ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre et rêveur à l' arrivée
 d' Ariste, et Clarice prit avec le philosophe l' air
 réservé du mystère. On parla peu, mais on
 lorgna beaucoup. Ariste se retira dans son
 appartement, le trouva meublé avec toutes les
 recherches du luxe. ô ciel ! Dit-il à la compagnie,
 qui, pour s' amuser, l' y avait conduit ; ô
 ciel ! N' est-il pas ridicule que tout cet appareil
 soit dressé pour le sommeil d' un homme ? Est-ce
 ainsi que l' on dormait à Lacédémone ! ô
 Lycurgue, que dirais-tu ! Une toilette à moi ! C' est
 se moquer. Me prend-on pour un sibarite ? Je

me retire, je n' y saurais tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l' on démeuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent : un philosophe doit savoir se passer de tout et s' accommoder de tout. à la bonne heure, dit-il en s' apaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il, en se couchant, la mollesse est une jolie chose ; et le sage s' endormit.

p43

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice : et il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu' on nomme sagesse dans les femmes, lui résisterait faiblement. Il n' était pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain était d' un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai ; le bain est d' institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu' il voyait dressée ; mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l' air le plus décent qu' il lui fut possible, et le miroir fut vingt fois consulté. -comme nous voilà fait ! Lui dit Clarice en le voyant paraître : pourquoi n' être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n' avez pas naturellement. -eh ! Madame, est-ce à l' air qu' on doit juger les hommes ? Voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, et que je sois mis comme vos Cléons ? -pourquoi non, monsieur ? Savez-vous qu' ils tirent avantage de votre simplicité, et que c' est là surtout ce qui affaiblit les esprits dans la considération qui vous est due. Moi-même, pour vous rendre justice, j' ai besoin de ma réflexion ; le premier

p44

coup d' oeil est contre vous ; et c' est bien souvent ce premier coup d' oeil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu' elle peut avoir ? -non, madame, l' artifice n' est pas fait pour elle : plus elle est unie, plus elle est belle, on la déguise en voulant l' orner.

-eh bien ! Monsieur, qu' elle se contemple elle seule tout à son aise : quant à moi, je vous déclare que cet air rustique et bas me déplaît. N' est-il pas singulier, qu' ayant reçu de la nature une figure distinguée, on se fasse gloire de la dégrader ? -mais, madame, que diriez-vous si un philosophe prenait soin de sa parure, et se composait comme vos marquis ? -je dirais : il cherche à plaire, et il fait bien ; car vous ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu' avec beaucoup de soin. -ah ! Je ne désire rien tant que d' y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d' heure. Jasmin, Jasmin, allez coiffer monsieur. Ariste, en rougissant, se rendit enfin à ses douces instances. Voilà le sage à sa toilette. La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie : il admire sa métamorphose : il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant ? Se demandait-il

p45

à lui-même. Ils diront ce qu' il leur plaira ; mais le philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d' orgueil, mais avec un air gauche et timide. Oh ! Pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n' y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. -ah ! Madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état ! -eh ! Quel est, s' il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à coeur ? J' approuve fort que l' on soit sage ; mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste et que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtements, l' enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps ? Ah ! Pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu' à l' âme : et je vous trouverais le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. - gris de lin, madame ! ô ciel ! Un philosophe gris de lin. -oui, monsieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? C' est ma folie. En écrivant à Paris tout à l' heure, vous pourriez l' avoir demain à midi, n' est-ce pas ? -quoi, madame ! -un habit de campagne de la couleur de mes

rubans. -non, madame, il n' est pas possible. -pardonnez-moi, rien n' est plus aisé, les ouvriers n' ont qu' à passer la nuit. -hélas ! Il s' agit bien du temps qu' ils emploieront à me rendre ridicule ! Considérez, je vous supplie, que ce serait une extravagance à me perdre de réputation. -eh bien, monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre ; et il y a à parier que vous gagnerez au change. -je vous jure, madame, qu' il m' est affreux de vous déplaire ; mais... - mais vous m' impatientez ; je n' aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d' un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle ; l' importance que vous y mettez m' apprend à m' observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. à ces mots, elle sortit, et laissa le philosophe confondu qu' un incident aussi léger vint détruire ses espérances. Gris de lin ! Disait-il ; gris de lin ! Quel ridicule ! Quel contraste ! Elle le veut, il faut bien s' y résoudre : et le philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, madame, dit-il à Clarice en l' abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup ? Lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux. -beaucoup, madame, et plus que je ne puis dire : mais enfin vous l' avez voulu. Toute la société admira la coiffure du philosophe ; la

présidente surtout jurait ses grands dieux qu' elle n' avait jamais vu d' homme plus noblement coiffé. Aristote lui rendit grâce d' un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des compliments ! Je n' en fais jamais ; c' est la fausse monnaie du monde. Rien n' est mieux vu, s' écria le sage : cela mérite d' être écrit. On aperçut que la présidente engageait l' attaque, et on la laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu' il n' y a que vous qui fassiez des sentences ? Je suis philosophe aussi, telle que vous me voyez. -vous, madame ! Et de quelle secte ? Stoïcienne, épicurienne ? -oh ! Ma foi ! Le nom n' y fait rien. J' ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement ; j' ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, et laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte.

-c' est fort bien fait ; et voilà précisément ce qu' enseigne épique. -je vous déclare, moi, qu' on ne m' a rien enseigné ; tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n' ai lu que la liste de mes vins et le menu de mon souper. - mais, sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde ? -heureuse ; non, pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon président était une bête ; il n' était bon qu' au palais : cela savait les lois, voilà tout. Je veux un homme qui sache m' aimer, et qui

p48

ne s' occupe que de moi seule. -vous en trouverez mille, madame. -je n' en veux qu' un ; mais je veux qu' il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m' est égal ; je ne m' attache qu' à la personne. -en vérité, madame, vous m' étonnez : vous êtes la première femme en qui j' ai trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? -oui, monsieur, un mari qui m' appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu' il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu' un mari est à nous à la face de l' univers ; et, si le mien osait me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien et en tout honneur, cent soufflets à l' insolente qui me l' aurait enlevé. -fort bien, madame, fort bien ; le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu' il est peu d' âmes comme la vôtre ? Quel courage ! Quelle vigueur ! -oh ! J' en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente en présent de noces valent bien les gentilleses d' une Lucinde ou d' une Clarice ; et, quoique l' amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçait le souper. Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses :

p49

il balançait les avantages et les inconvéniens qu' il y aurait à épouser la présidente, et calculait combien une femme de cinquante ans pouvait vivre encore, en sablant tous les

soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s' éleva entre Clarice et Madame De Ponval, le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête à tête d' un philosophe, elle qui bâille dès qu' on lui parle raison ? Ma foi, repliqua Madame De Ponval, c' est que votre raison n' a pas le sens commun : demandez à cet homme sage si la mienne n' est pas la bonne. Nous parlions de l' état qui convient à une honnête femme ; et il est d' accord avec moi qu' un bon mari est ce qu' il y a de mieux. Ah ! Fi ! S' écria Clarice, sommes-nous faites pour être esclaves ? Et que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté : il soutint que le lien des coeurs n' était rien moins qu' un esclavage. La présidente vint à l' appui, et déclara qu' elle ne distinguait point l' amour de la liberté, de l' amour du libertinage. Je veux, disait-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme qu' il n' ait signé le serment d' être à moi. Tout le reste n' est

p50

qu' une fleurette. Et voilà précisément, disait Clarice, ce que le mariage a d' humiliant : l' amour, avec sa liberté, perd toute sa délicatesse. N' est-ce pas, monsieur ? Demandait-elle au philosophe. -mais, madame, je pensais comme vous. Cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien, et l' inconstance est si naturelle à l' homme, que, lorsqu' il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s' ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. -vous l' entendez, mesdames ? Voilà de mes gens ; cela ne flatte point ; c' est ce qui s' appelle un philosophe. Tâchez de le séduire, si vous pouvez : pour moi, je me retire enchantée. Adieu, philosophe : j' ai besoin de repos : je n' ai pas fermé l' oeil la nuit dernière, et il me tarde d' être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d' un coup d' oeil passionné où pétillait le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard ? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d' Ariste : cela est clair. -de moi, madame ! Vous n' y pensez pas ; nos goûts, je crois, ni nos

caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, et je n' aime pas qu' on m' enchaîne. -ah ! Monsieur, dix mille

p51

écus de rente ! -dix mille écus de rente, madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils. Ces propos furent rendus le lendemain à la présidente. Ah, l' insolent ! Dit-elle : je suis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de madame, et le meilleur cuisinier de Paris, tel était son plan de vie. Nos philosophes, disait-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D' ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d' avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, et l' habit gris de lin aussi. Il le contemple ; il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir, avec l' air d' un homme agité qui se possède ; et après avoir jeté un oeil d' indignation sur les apprêts de sa parure : monsieur, lui dit-il, si j' avais à faire à un homme du monde, je lui proposerais, pour début, de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un philosophe, et je ne viens faire assaut avec lui que de franchise et de vertu. De quoi s' agit-il ? Lui demanda le sage, un peu interdit de ce

p52

préambule. J' aimais Clarice, monsieur, reprit Cléon ; elle m' aimait, nous allions être unis. Je ne sais quelle révolution s' est faite tout à coup dans son âme ; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d' amour. Je n' ai eu d' abord que des soupçons sur la cause de son changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin est sa folie : vous prenez ses couleurs ; vous êtes mon rival. -moi, monsieur ! -je n' en puis douter, et toutes les circonstances qui l' attestent se présentent en foule à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l' oreille, des regards, des mots échappés, sa haine surtout contre la présidente, tout vous trahit, tout sert à m' éclairer.

Voici donc, monsieur, ce que je vous propose.
Il faut que l' un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste ; la générosité va nous mettre d' accord. J' aime, j' idolâtre Clarice ; j' étais heureux sans vous ; je puis l' être encore : mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j' y renonce, vous voyez un homme au désespoir, et la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, et répondez-moi. S' il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n' exige rien, et je me retire. Allez, monsieur, lui répondit le

p53

philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; et, quoi qu' il m' en coûte, je vous prouverai que je méritais cette marque d' estime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ah ! Ah ! Messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer... ils ne le sauront peut-être pas... oh ! Que si. Clarice en fera confidence à ses amies ; celles-ci le diront à d' autres. L' aventure est assez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis-aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu ; il n' importe par quelle voie. Notre siècle a besoin de ces exemples : ce sont des leçons pour l' humanité... cependant n' allons pas être vertueux en dupe, nous dessaisir de Clarice avant que d' être sûr de la présidente. Voyons ce que le vin de Champagne et le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le philosophe s' habilla. L' industriel Jasmin se surpassa dans sa coiffure. L' habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une secrète complaisance, et le sage sortit radieux, pour se rendre chez la présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout à coup de la joie à la confusion : je reconnais, dit-elle, la couleur

p54

favorite de Clarice, vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les

soins que vous prenez de lui plaire ; ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que, dans le choix de cette couleur, je n' ai suivi que son caprice. Je ferai plus, madame, j' avouerai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n' est pas sans faiblesse ; et, quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n' en être pas touché. Mais que ma reconnaissance est affaiblie ! Je me le reproche, madame, et vous devez vous le reprocher. -ah ! Philosophe, que n' est-il vrai ? Mais ce gris de lin confond mes idées. -eh bien ! Madame, je l' ai pris à regret, je vais le quitter avec joie, et si ma première simplicité... - non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah ! Qu' on est heureux d' être si beau ! Ariste, que ne suis-je belle ! -et, quoi ! Madame, ne savez-vous pas que la laideur et la beauté n' existent que dans l' opinion ? Rien n' est beau, rien n' est laid en soi. La beauté d' un pays n' est rien moins que la beauté d' un autre ; autant d' hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la présidente avec une pudeur enfantine, et faisant semblant de rougir ; mais je

p55

ne sais que trop, hélas ! Que je n' ai rien de beau que l' âme. -eh bien ! N' est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un coeur ? -ah ! Philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes. Elle en a peu sans doute pour le vulgaire ; mais encore une fois, vous n' en êtes pas réduite là. N' est-ce rien qu' un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractère ? Et depuis quand la majesté n' est-elle plus la reine des grâces ? -et mon embonpoint, qu' en dites-vous ? -ah ! Madame, l' embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les turcs ne se connaissent pas en femmes ? Eh bien ! Toutes ces tailles élégantes qu' on admire à Paris, ne seraient pas même reçues dans le sérail du grand-seigneur ; et le grand-seigneur n' est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mère des plaisirs, et l' embonpoint en est le symbole. -vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, et qui va toujours devant mon visage ? -eh ! Bon dieu,

de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que les nez des dames romaines finissaient ? Voyez tous les bustes antiques. -au moins n' avaient-elles pas cette grande bouche et ces grosses lèvres. -les grosses lèvres, madame, sont le charme

p56

des beautés africaines : ce sont comme deux coussins où la douce et tendre volupté repose. à l' égard d' une bouche bien fendue, je ne connais rien qui donne à la physionomie plus d' ouverture et de gaieté. -il est vrai, quand les dents sont belles ; mais, par malheur... - allez à Siam ; les belles dents sont pour le peuple, et c' est une honte que d' en avoir. Ainsi, tout ce qu' on appelle beauté dépend du caprice des hommes, et la seule beauté réelle est l' objet qui nous a charmés. -serais-je la vôtre, mon cher philosophe ? Lui demanda la présidente en se couvrant de son éventail. - pardon, madame, si j' hésite. Ma délicatesse me rend timide ; et je fais profession d' un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-dessus du soupçon. Vous m' avez parlé de dix mille écus de rente, et cet article me fait trembler. -allez, monsieur, vous êtes trop juste pour m' attribuer des soupçons si bas : c' est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours : laissez-moi. -oui, je vous laisse, pour aller m' acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il était congédié : il s' en est plaint à moi, et je lui ai promis d' engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l' aime. -est-il possible ? Ah ! Vous m' enchantez : je ne résiste point à ce

p57

sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne. Je m' admire, disait-il en s' en allant, d' avoir l' audace de l' épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, et Cléon auprès d' elle, qui prit, en le voyant, le maintien d' un homme accablé. Ah ! Le joli habit, s' écria-t-elle : approchez donc, que je vous voie. Il est délicieux, n' est-ce

pas, Cléon ? C' est moi qui l' ai choisi. Je le vois bien, madame, répondit Cléon d' un air sombre. Laissons ce badinage, interrompit le philosophe. Je viens me justifier d' un crime dont on m' accuse, et remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime ; vous l' avez aimé : il perd votre coeur, dit-il, et c' est moi qui en suis la cause. -oui, monsieur, pourquoi ce mystère ? Je viens de le lui déclarer. -et moi, madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d' un homme estimable qui vous mérite, et qui meurt s' il ne vous obtient. Je vous aime autant qu' il peut vous aimer : c' est un aveu que je fais sans honte ; mais son inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l' habitude ; et peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu' il n' a pas en lui. Ah ! L' homme étonnant ! S' écria Cléon en

p58

embrassant le philosophe ; que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n' y a pas de quoi, reprit humblement Ariste : votre générosité m' a donné l' exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, mesdames, dit Clarice à Lucinde et à Doris qu' elle vit paraître, venez être témoins du triomphe de la philosophie. Ariste me cède à son rival, et sacrifie son amour pour moi, au bonheur d' un homme qu' il connaît à peine. L' étonnement et l' admiration furent joués d' après nature ; et Ariste, prenant la main de Clarice, qu' il mit dans celle de Cléon, savourait à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l' adoration. Soyez heureux, leur dit-il, et cessez de vous étonner d' un effort qui, tout pénible qu' il est, a sa récompense en lui-même. Que serait-ce donc qu' un philosophe, si la vertu ne lui tenait pas lieu de tout ? à ces mots, il se retira, comme pour se dérober à sa gloire. La présidente attendait le philosophe. En est-ce fait ? Lui demanda-t-elle. -oui, madame, ils sont unis ; je suis à moi ; et je suis à vous. -ah, je triomphe ! Vous êtes à moi : venez donc que je vous enchaîne. -ah ! Madame, dit-il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi ? ô Socrate ! ô Platon ! Qu' est devenu votre disciple ? Le reconnaissez-vous

p59

encore dans cet état d' avilissement ?
Comme il parlait ainsi, la présidente
avait pris un ruban couleur de rose qu' elle attachait
au cou du sage ; et, imitant Lucinde de
l' oracle avec un air enfantin le plus plaisant du
monde, elle l' appelait du nom de charmant.
Juste ciel ! Que deviendrais-je, si quelqu' un
savait... ah ! Madame, disait-il, fuyons,
éloignons-nous d' une société qui nous observe ;
épargnez-moi l' humiliation. -qu' appelez-vous
humiliation ? Je veux que vous fassiez gloire à
leurs yeux d' être à moi, de porter ma chaîne.
à ces mots, la porte s' ouvre ; la présidente se
lève tenant le philosophe en lesse. Le voilà,
dit-elle à la compagnie qui l' environne tout à coup,
le voilà cet homme si fier, qui soupire à mes
genoux pour les beaux yeux de ma cassette, je
vous le livre ; mon rôle est joué. à ce tableau,
le plafond retentit du nom de charmant et de
mille éclats de rire. Ariste, s' arrachant les
cheveux et déchirant ses vêtements de rage, se
répandit en injures sur la perfidie des femmes, et
alla composer un livre contre son siècle, où il
déclara hautement qu' il n' y avait de sage que lui.

p60

LA BERGERE DES ALPES

Dans les montagnes de Savoie, non loin de
la route de Briançon à Modane, est une vallée
solitaire, dont l' aspect inspire aux voyageurs
une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre
où sont répandues de loin en loin
quelques cabanes de pasteurs, des torrens qui
tombent des montagnes, des bouquets d' arbres
plantés çà et là, des pâturages toujours verts,
font l' ornement de ce lieu champêtre.
La marquise de Fonrose retournait de France
en Italie avec son époux. L' essieu de leur voiture
se rompit ; et, comme le jour était sur son
déclin, il fallut chercher dans cette vallée un
asile où passer la nuit. Comme ils s' avançaient
vers l' une des cabanes qu' ils avaient aperçues,
ils virent un troupeau qui en prenait la route,
conduit par une bergère dont la démarche les
étonna. Ils approchent encore, et ils entendent
une voix céleste, dont les accens plaintifs et

touchans faisaient gémir les échos.
" que le soleil couchant brille d' une douce

p61

lumière ! C' est ainsi (disait-elle) qu' au terme d' une carrière pénible, l' âme épuisée va se rajeunir dans la source pure de l' immortalité. Mais, hélas ! Que le terme est loin, et que la vie est lente ! " en disant ces mots, la bergère s' éloignait, la tête inclinée ; mais la négligence de son attitude semblait donner encore à sa taille et à sa démarche plus de noblesse et de majesté.

Frappés de ce qu' ils voyaient, et plus encore de ce qu' ils venaient d' entendre, le marquis et la marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu' ils admiraient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque, sous la coiffure la plus simple, les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les beautés réunies ! Ma fille, lui dit la marquise, en voyant qu' elle les évitait, ne craignez rien ; nous sommes des voyageurs qu' un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour : voulez-vous bien nous servir de guide ? Je vous plains, madame, lui dit la bergère en baissant les yeux et en rougissant ; ces cabanes sont habitées par des malheureux, et vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la marquise, et je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la

p62

bergère avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M De Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-temps l' émotion qu' elle lui causait ; non, vous n' êtes pas faite pour souffrir, et la fortune est bien injuste ! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert sous ces habits ! La fortune, monsieur, reprit Adélaïde (c' était le nom de la bergère), la fortune n' est cruelle que lorsqu' elle nous ôte ce qu' elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n' en connaît pas d' autres ; et l' habitude vous fait des besoins que n' éprouvent pas les pasteurs.

Cela peut être, dit le marquis, pour ceux que le ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour une femme, vous le savez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude ; et dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous

p63

allez voir les miens : vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs. Comme elle parlait ainsi, on arrive à la cabane. Elle était séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemplaient. Un vieillard et sa femme, tels qu'on nous peint Philémon et Baucis, vinrent au devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit et du pain de seigle pour nourriture ; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respirait. La table était d'une seule planche du noyer le plus poli ; on se mirait dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentait l'image d'une pauvreté riante, et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage ; le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, et tandis qu'il commence à paître autour de la maison l'herbe

p64

couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi ! Dit la marquise, cette bergère est votre fille ? Ah ! Madame, plût au ciel ! S' écria la bonne vieille : c' est mon coeur qui la nomme ainsi, car j' ai pour elle l' amour d' une mère ; mais je ne suis pas assez heureuse pour l' avoir portée dans mon sein ; nous ne sommes pas dignes de l' avoir fait naître. -qui est-elle donc ? D' où vient-elle, et quel malheur l' a réduite à la condition des bergers ? -tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu' elle vint, en habit de paysanne, s' offrir pour garder nos troupeaux : nous l' aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnaient le coeur à l' un et à l' autre ! Nous nous doutâmes qu' elle n' était pas une villageoise ; mais nos questions l' affligeaient, nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n' a fait qu' augmenter à mesure que nous avons mieux connu son âme : mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s' humilie devant nous. Jamais fille n' a eu pour ses père et mère des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n' avons garde de lui commander : mais il semble qu' elle nous devine ; et tout ce que nous pouvons souhaiter est fait avant que nous apercevions qu' elle y

p65

pense. C' est un ange descendu parmi nous pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l' étable ? Demanda la marquise. - elle donne au troupeau une litière fraîche, elle traite le lait des brebis et des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat : moi, qui vais vendre à la ville, je ne puis suffire au débit ; on le trouve délicieux. Cette chère enfant s' occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille et d' osier que tout le monde admire. Je voudrais que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l' image d' une vie aisée et tranquille, c' est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n' est occupée qu' à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même ? Demanda M De Fonrose. Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard ; mais j' ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu' en revenant

du pâturage, elle avait les yeux mouillés de larmes, et l' air du monde le plus affligé. Dès qu' elle nous voit, elle nous affecte de sourire, mais nous voyons bien qu' elle a quelque peine qui la consume : nous n' osons la lui demander. Ah ! Madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant, lorsqu' elle s' obstine à mener

p66

paître ses troupeaux malgré la pluie et la gelée ! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu' elle me laissât prendre sa place : ma prière a été inutile. Elle s' en va au lever du soleil, et revient le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, et vous exposer, à votre âge, aux rigueurs de la saison ! à peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons ; et quand je me plains de la fatigue qu' elle se donne : laissez, dit-elle, ma bonne mère, c' est par l' exercice que je me garantis du froid ; le travail est fait pour mon âge. Enfin, madame, elle est bonne autant qu' elle est belle, et mon mari et moi nous n' en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l' enlevait ? Demanda la marquise. Nous perdriens, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais, si elle devait être heureuse, nous mourrions contents avec cette consolation. Hélas ! Oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le ciel lui accorde une fortune digne d' elle, s' il est possible ! Mon espérance était que cette main si chère me fermerait les yeux ; mais je l' aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit. Elle parut avec un seau de lait d' une main,

p67

de l' autre un panier de fruits ; et, après les avoir salués avec une grâce charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s' occupait d' elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la marquise. Je tâche, madame, répondit-elle, de remplir l' intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle

en déployant sur la table un linge grossier, mais d' une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n' est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur ; les oeufs sont frais, le laitage est bon, et les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l' attention, les grâces nobles et décentes avec lesquelles cette bergère merveilleuse leur rendait tous les devoirs de l' hospitalité, le respect qu' elle marquait à ses maîtres, soit qu' elle leur adressât la parole, soit qu' elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu' ils désiraient qu' elle fit, tout cela pénétrait d' étonnement monsieur et Madame De Fonrose. Dès qu' ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu' elle avait préparé elle-même : notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l' un à l' autre ; il faut éclaircir ce mystère, il faut emmener avec nous cette enfant. Au point du jour, l' un des gens qui avaient

p68

passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu' elle était en état. Madame De Fonrose, avant de partir, fit appeler la bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance et la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j' entends m' intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes et vos vertus la rendent respectable ; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort : les intentions de mon mari s' accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, et je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m' accompagner. écartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude ; je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais, quand ma prévention me tromperait, j' aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c' est une amie que je veux m' attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens ; il n' est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte ; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l' aisance

de leur état ; et c' est de vos mains qu' ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards, présents à ce discours, baisant les mains de la marquise, et se prosternant à ses genoux, conjuraient la jeune inconnue d' accepter ces offres généreuses, lui représentaient, en versant des larmes, qu' ils étaient au bord du tombeau, qu' elle n' avait d' autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu' à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendrait pour elle une effrayante solitude. La bergère, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs, elle rendit grâces aux bontés de M et de Madame De Fonrose, avec une sensibilité qui l' embellissait encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits ; le ciel a marqué ma place, et sa volonté s' accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits qui ne s' effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu' une grâce à vous demander, dit-elle en rougissant et en baissant les yeux ; c' est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, et laisser à jamais ignorer au monde le sort d' une inconnue qui veut vivre et mourir dans l' oubli. M et Madame De Fonrose, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable : et les

vieillards, les voyageurs et la bergère se séparèrent les larmes aux yeux. Pendant la route, M et Madame De Fonrose ne s' occupèrent que de cette aventure. Ils croyaient avoir fait un songe. L' imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé ; et ce fut un sujet inépuisable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n' en perdit pas une circonstance. Il était dans l' âge où l' imagination est la plus vive, et le coeur le plus susceptible d' attendrissement : mais c' était un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d' autant plus violemment agités, quand ils viennent à l' être, que le sentiment qui les affecte ne s' affaiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend

raconter des charmes, des vertus et des malheurs de la bergère de Savoie, allume dans son âme le plus ardent désir de la voir. Il s' en fait une image qui lui est sans cesse présente ; il lui compare tout ce qu' il voit, et tout ce qu' il voit s' efface auprès d' elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son âme tout entière. C' est là que le bonheur

p71

l' attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu' il médite : c' est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences ; la bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s' y dérober : il la perd s' il en est connu. D' après toutes ces réflexions, qui l' occupaient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d' aller, sous l' habit de pasteur, la chercher dans la solitude, et d' y mourir, ou de l' en tirer. Il disparaît ; on ne le revoit point. Ses parens, qui l' attendent, en ont d' abord de l' inquiétude ; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille ; l' inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu' il y a de plus sinistre se présente à leur pensée ; et ses parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l' habit d' un pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu' on ne lui avait que trop bien décrite. Son ambition est remplie ; on lui confie le soin d' un troupeau. Les premiers jours il le laisse errer à l' aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux

p72

où la bergère menait le sien. Ménageons, disait-il, la timidité de cette belle solitaire ; si elle est malheureuse, son coeur a besoin de consolation ; si elle n' a que de l' éloignement pour le monde, et que le goût d' une vie tranquille

et innocente la retienne dans ces lieux,
elle y doit éprouver des momens d'ennui, et
désirer une société qui l'amuse ou qui la console ;
laissons-lui rechercher la mienne. Si je
parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt
pour elle un besoin : alors je prendrai conseil
de la situation de son âme. Après tout,
nous voilà seuls dans l'univers, et nous serons
tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié
il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour le pas
est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge
avait Fonrose, quand il raisonnait ainsi ? Fonrose
avait dix-huit ans ; mais trois mois de réflexion
sur le même objet développent bien les idées.
Tandis qu'il se livrait à ses pensées, les yeux
errans dans la campagne, il entend de loin cette
voix dont on lui avait vanté les charmes. L'émotion
qu'elle lui causa fut aussi vive que si
elle avait été imprévue ? " c'est ici, disait la
bergère dans ses chants plaintifs, c'est ici
que mon coeur jouit de l'unique bien qui lui
reste. Ma douleur a des délices pour mon

p73

âme ; je préfère son amertume aux douceurs
trompeuses de la joie. " ces accents déchiraient
le coeur sensible de Fonrose. Quel peut
être, disait-il, la cause du chagrin qui la
consume ; qu'il serait doux de la consoler ! Un
espoir plus doux encore osait à peine flatter ses
désirs. Il craignit d'alarmer la bergère, s'il se
livrait imprudemment à l'impatience de la voir
de près ; et, pour la première fois, c'était assez
de l'avoir entendue. Le lendemain, il se rendit
au pâturage ; et, après avoir observé la route
qu'elle avait prise, il fut se placer au pied d'un
rocher qui, le jour précédent, lui répétait les
sons de cette voix touchante. J'ai oublié de
dire que Fonrose, à la plus jolie figure du
monde, joignait des talens que ne néglige pas
la jeune noblesse d'Italie. Il jouait du hautbois
comme *Besuzzi*, dont il avait pris les leçons, et
qui faisait alors les plaisirs de l'Europe.
Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses
affligeantes idées, n'avait point encore fait
entendre sa voix ; et les échos gardaient le silence.
Tout à coup ce silence fut interrompu par les
sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons
inconnus excitèrent dans l'âme d'Adélaïde une
surprise mêlée de trouble. Les gardiens des
troupeaux errans sur ces collines, ne lui avaient

jamais fait entendre que les sons des trompes

p74

rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d' un rocher, au pied duquel paissait son troupeau. Elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature ! L' oreille indique à ce berger toutes les finesses de l' art. Peut-on donner des sons plus purs ? Quelle délicatesse dans les inflexions ! Quelle variété dans les nuances ! Que l' on dise, après cela, que le goût n' est pas un don naturel. Depuis qu' Adélaïde habitait cette solitude, c' était la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livrait son âme à la douce émotion du plaisir. Fonrose, qui l' avait vue s' approcher et s' asseoir auprès d' un saule pour l' entendre, n' avait pas fait semblant de s' en apercevoir. Il saisit, sans affectation, le moment de sa retraite, et mesura la marche de son troupeau, de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisaient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, et continua sa route, comme n' étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avait parcourues ; quels yeux ! Quelle bouche divine ! Que ces traits, si nobles et si touchans dans leur langueur, seraient plus ravissans si

p75

l' amour les animait ! On voyait bien que la douleur seule avait terni, dans leur printemps, les roses de ses belles joues ; mais de tant de charmes, celui qui l' avait le plus vivement ému, était l' élégance noble de sa taille et de sa démarche ; à la souplesse de ses mouvemens, on croyait voir un jeune cédre, dont la tige droite et flexible cède mollement aux zéphyr. Cette image, que l' amour venait de graver en traits de flammes dans sa mémoire, s' empara de tous ses esprits. Qu' ils me l' ont peinte faiblement, disait-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations ! Et c' est un désert qu' elle habite ! Et c' est le chaume qui

la couvre ! Elle qui devrait voir les rois à ses genoux, s' occupe du soin d' un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s' est-elle offerte à ma vue ! Elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant, quel genre de vie pour un corps aussi délicat ! Des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit ; grand dieu ! Et pour qui sont faites les roses ? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse et trop indigne d' elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n' effaça point cette image. Adélaïde, de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessait d' admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle

p76

rassembler, disait-elle, tant de talens et tant de grâce ? Mais, hélas ! Ces dons, qui ne lui sont qu' inutiles, feraient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! Malheureuse ! Est-ce à moi d' y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son âme le plaisir qu' elle avait goûté : elle se reprocha d' y avoir été sensible, et résolut de s' y refuser à l' avenir. Le lendemain, Fonrose crut s' apercevoir qu' elle évitait son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douterait-elle de mon déguisement ? Disait-il ; me serais-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l' occupa tout le long du jour, et son hautbois fut négligé. Adélaïde n' était pas si loin qu' elle ne pût bien l' entendre, et son silence l' étonna ; elle se mit à chanter elle-même : " il semble, disait sa chanson, que tout ce qui m' environne partage mes ennuis ; les oiseaux ne font entendre que de tristes accens, l' écho me répond par des plaintes, les zéphyrus gémissent parmi ces feuillages, le bruit des ruisseaux imite mes soupirs ; on dirait qu' ils roulent des pleurs. " Fonrose, attendri par ses chants, ne put s' empêcher d' y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d' Adélaïde. ô ciel ! Dit-elle, est-ce un

p77

enchantement ? Je n' ose en croire mon oreille :

ce n' est pas un berger, c' est un dieu que je viens d' entendre. Le sentiment naturel de l' harmonie peut-il inspirer ces accords ? Comme elle parlait ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliser les prodiges que la poésie attribue à la musique, sa brillante soeur. Confuse, interdite, elle ne savait si elle devait se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le berger qu' elle venait d' entendre, rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu' il répand autour de lui ; son âme simple n' en est pas plus vaine : il n' attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la musique : c' est le seul des talents qui jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du ciel fut accordé à l' homme dans l' innocence ; c' est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! C' est le seul que je goûte encore ; et je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans, Fonrose affecta de s' éloigner à son tour. Adélaïde en fut affligée. Le sort, dit-elle, semblait m' avoir ménagé cette faible consolation : je m' y suis livrée trop aisément ; et, pour me punir, il m' en prive. Un jour,

p78

enfin, qu' ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline : berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d' Adélaïde causèrent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l' usage de la voix. Je ne sais, dit-il en hésitant : ce n' est pas moi qui conduis mon troupeau, c' est mon troupeau qui me conduit moi-même : ces lieux lui sont plus connus qu' à moi ; je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D' où êtes-vous donc, lui demanda la bergère ? J' ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. êtes-vous né parmi les pasteurs ? Poursuivit-elle. Puisque je suis pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l' être. C' est de quoi je doute, reprit Adélaïde en l' observant avec attention. Vos talents, votre langage, votre air même, tout m' annonce que le sort vous avait mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose ; mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout au berger ? êtes-vous née pour être reine ? Adélaïde rougit à cette réponse ; et

changeant de propos : l' autre jour, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui serait un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C' est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple bergère. -mais personne ne vous a-t-il instruit ?

p79

Je n' ai, comme vous d' autres guides que mon coeur et mon oreille. Vous chantiez, j' étais attendri : ce que mon coeur sent, mon hautbois l' exprime ; je lui inspire mon âme : voilà tout mon secret ; rien au monde n' est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C' est ce que j' ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose ; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous ? La nature et l' amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu' ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu' il n' y a point d' état qu' ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançaient dans la vallée ; et Fonrose, qu' un rayon d' espérance animait, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah ! De grâce, dit Adélaïde, épargnez à mon âme l' image importune d' un sentiment qu' elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur ; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d' une joie profane : ici tout gémit avec moi. J' ai de quoi m' y plaindre, reprit le jeune homme ; et ces mots, prononcés avec un soupir, furent suivis d' un long silence. Vous avez à vous plaindre ! Reprit Adélaïde ; est-ce des hommes ? Est-ce du sort ? Je ne sais, dit-il ; mais je ne suis pas heureux : ne m' en demandez pas davantage. écoutez,

p80

dit Adélaïde : le ciel nous donne à l' un et à l' autre une consolation dans nos peines ; les miennes sont comme un poids accablant dont mon coeur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connaissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu' elle sera mutuelle. Hélas ! Dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les

révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d' Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m' avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendait de ce qu' il allait apprendre. Mille pensées effrayantes venaient l' agiter tour à tour. Il appréhendait surtout la confiance désespérante d' un amour malheureux et fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour était couvert de nuages, et la nature en deuil semblait présager la tristesse de leur entretien. Dès qu' ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi : " vous voyez ces pierres que l' herbe commence à couvrir, c' est le tombeau du plus tendre, du plus vertueux

p81

des hommes, à qui mon amour et mon imprudence ont coûté la vie. Je suis française, d' une famille distinguée, et trop riche pour mon malheur. Le comte D' Orestan conçut pour moi l' amour le plus tendre : j' y fus sensible, je le fus à l' excès. Mes parens s' opposèrent au penchant de nos coeurs ; et ma passion insensée me fit consentir à un hymen sacré pour les âmes vertueuses, mais désavoué par les lois. L' Italie était alors le théâtre de la guerre. Mon époux y allait joindre le corps qu' il devait commander : je le suivis jusqu' à Briançon ; ma folle tendresse l' y retint deux jours malgré lui. Ce jeune homme, plein d' honneur, n' y prolongea son séjour qu' avec une extrême répugnance. Il me sacrifiait son devoir ; mais que ne lui avais-je pas sacrifié moi-même ? En un mot, je l' exigeai ; il ne put résister à mes larmes. Il partit avec un pressentiment dont je fus moi-même effrayée. Je l' accompagnai jusque dans cette vallée, où je reçus ses adieux ; et, pour attendre de ses nouvelles, je retournai a Briançon. Peu de jours après se répandit le bruit d' une bataille. Je doutais si D' Orestan s' y était trouvé, je le souhaitais pour sa gloire, je le craignais pour mon amour, quand je reçus de lui une lettre que je croyais

bien consolante. Je serai tel jour, à telle
 heure, me disait-il, dans la vallée, et sous le
 chêne où nous nous sommes séparés, je m' y
 rendrai seul, je vous conjure d' aller m' y
 attendre seule : je ne vis encore que pour
 vous. Quel était mon égarement ! Je n' aperçus
 dans ce billet que l' impatience de me
 revoir, et je m' applaudis de cette impatience.
 Je me rendis donc sous ce même chêne.
 D' Orestan arrive, et après le plus tendre
 accueil : vous l' avez voulu, ma chère Adélaïde,
 me dit-il, j' ai manqué à mon devoir
 dans le moment le plus important de ma vie.
 Ce que je craignais est arrivé. La bataille s' est
 donnée ; mon régiment a chargé ; il a fait des
 prodiges de valeur, et je n' y étais pas. Je suis
 déshonoré, perdu sans ressource. Je ne vous
 reproche pas mon malheur ; mais je n' ai plus
 qu' un sacrifice à vous faire, et mon coeur
 vient le consommer. à ce discours, pâle,
 tremblante, et respirant à peine, je reçus
 mon époux dans mes bras. Je sentis mon
 sang se glacer dans mes veines ; mes genoux
 ployèrent sous moi, et je tombai sans connaissance.
 Il profita de mon évanouissement
 pour s' arracher de mon sein, et bientôt je fus
 rappelée à la vie par le bruit du coup qui lui
 donna la mort. Je ne vous peindrai point la

situation où je me trouvais : elle est inexprimable ;
 et les larmes que vous voyez couler,
 les sanglots qui étouffent ma voix, en sont
 une trop faible image. Après avoir passé une
 nuit entière auprès de ce corps sanglant,
 dans une douleur stupide, mon premier soin
 fut d' ensevelir avec lui ma honte : mes mains
 creusèrent son tombeau. Je ne cherche point
 à vous attendrir ; mais le moment où il fallut
 que la terre me séparât des tristes restes de
 mon époux, fut mille fois plus affreux pour
 moi que ne peut l' être celui qui séparera mon
 corps de mon âme. épuisée de douleur et
 privée de nourriture, mes défaillantes mains
 employèrent deux jours à creuser ce tombeau,
 avec des peines inconcevables. Quand
 mes forces m' abandonnaient, je me reposais
 sur le sein livide et glacé de mon époux. Enfin

je lui rendis les devoirs de la sépulture,
et mon coeur lui promit d' attendre en ces
lieux que le trépas nous réunit. Cependant la
faim cruelle commençait à dévorer mes entrailles
desséchées. Je me fis un crime de
refuser à la nature les soutiens d' une vie plus
douloureuse que la mort. Je changeai mes
vêtemens en un simple habit de bergère, et
j' en embrassai l' état comme mon unique refuge.
Depuis ce temps, toute ma consolation

p84

est de venir pleurer sur son tombeau, qui
sera le mien. Vous voyez, poursuivit-elle,
avec quelle sincérité je vous ouvre mon âme ;
je puis avec vous désormais pleurer en liberté :
c' est un soulagement dont j' avais besoin ;
mais j' attends de vous la même confiance. Ne
croyez pas m' avoir abusée. Je vois clairement
que l' état de pasteur vous est aussi étranger
et plus nouveau qu' à moi. Vous êtes jeune,
peut-être sensible ; et, si j' en crois mes
conjectures, nos malheurs ont eu la même
source, et comme moi vous avez aimé. Nous
n' en serons que plus compatissans l' un pour
l' autre. Je vous regarde comme un ami que
le ciel, touché de mes maux, daigne m' envoyer
dans ma solitude. Regardez-moi comme
une amie capable de vous donner, sinon des
conseils salutaires, au moins des exemples
consolans. "
vous me pénétrez, lui dit Fonrose accablé
de ce qu' il venait d' entendre ; et, quelque
sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien
loin d' imaginer l' impression que m' a faite le
récit de vos malheurs. Hélas ! Que ne puis-je
y répondre avec cette confiance que vous me
témoignez, et dont vous êtes si digne ! Mais je
vous l' ai dit ; je l' avais prévu : telle est la
nature de mes peines, qu' un silence éternel doit les

p85

renfermer au fond de mon coeur. Vous êtes bien
malheureuse ! Ajouta-t-il avec un profond soupir ;
je suis encore plus malheureux : c' est tout
ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas
de mon silence : il m' est affreux d' y être condamné.

Compagnon assidu de tous vos pas,
j' adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos
peines ; je vous verrai pleurer sur cette tombe ;
j' y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne
vous repentirez point d' avoir déposé vos ennuis
dans un coeur, hélas ! Trop sensible. Je m' en
répens dès à présent, dit-elle avec confusion ; et
tous deux, les yeux baissés, se retirèrent en
silence. Adélaïde, en quittant Fonrose, crut voir
sur son visage l' empreinte d' une douleur profonde.
J' ai renouvelé, disait-elle, le sentiment
de ses peines, et quelle en doit être l' horreur,
puisqu' il se croit encore plus malheureux que moi !
Dès ce jour, plus de chant, plus d' entretien
suivi entre Fonrose et Adélaïde. Ils ne se
cherchaient ni ne s' évitaient l' un l' autre ; des
regards où la consternation était peinte, faisaient
presque leur unique langage. S' il la trouvait
pleurant sur le tombeau de son époux, le coeur
saisi de pitié, de jalousie et de douleur, il la
contemplait en silence, et répondait à ses
sanglots par de profonds gémissemens.

p86

Deux mois s' étaient écoulés dans cette situation
pénible ; et Adélaïde voyait la jeunesse de
Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin
qui le consumait l' affligeait elle-même d' autant
plus vivement, que la cause lui était inconnue.
Elle était bien éloignée de soupçonner qu' elle
en fût l' objet. Cependant, comme il est naturel
que deux sentimens qui partagent une âme
s' affaiblissent l' un l' autre, les regrets d' Adélaïde
sur la mort D' Orestan devenaient moins vifs
chaque jour, à mesure qu' elle se livrait davantage
à la pitié que lui inspirait Fonrose. Elle
était bien sûre que cette pitié n' avait rien que
d' innocent : il ne lui vint pas même dans l' idée
de s' en défendre ; et l' objet de ce sentiment
généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveillait
à chaque instant. La langueur où était
tombé ce jeune homme devint telle, qu' Adélaïde
ne crut pas devoir le laisser plus longtemps
livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle,
et vous ajoutez à mes douleurs celle de
vous voir consumer d' ennui sous mes yeux, sans
pouvoir y apporter remède. Si le récit des
imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré
pour moi du mépris, si l' amitié la plus pure et
la plus tendre vous est chère ; enfin, si vous ne
voulez pas me rendre plus malheureuse que je

ne l' étais avant de vous avoir connu, confiez-moi

p87

la cause de vos peines : vous n' avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abîme entre le monde et moi ; et la confiance que j' exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J' espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d' en avoir abrégé le cours. - ô ciel ! Qu' entends-je ? S' écria-t-elle éperdue. Qui, moi ? J' aurais contribué aux maux qui vous accablent ! Achevez, vous me percez le coeur ; qu' ai-je fait ? Qu' ai-je dit ? Hélas ! Je tremble ! ô ciel, ne m' as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je, il n' est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus long-temps. -eh bien ! Je suis... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d' admiration et de respect. Tout ce qu' ils ont raconté de vos vertus, de vos charmes, m' a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J' ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m' avoir perdu et pleurant mon trépas. Je vous ai vu, je sais ce qui vous attache en ces lieux ; je sais que le

p88

seul espoir qui me reste, est d' y mourir en vous adorant. épargnez-moi des conseils inutiles et d' injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si, trahissant mon secret, vous troubliez les derniers moments d' une vie qui s' éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n' en aurai jamais avec vous.

Adélaïde, confondue, tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme était plongé. Rendons, dit-elle, à ses parents le service de le rappeler à la vie ; sauvons leur unique espérance : le ciel m' offre cette occasion de reconnaître leurs bontés. Ainsi, loin de l' effaroucher

par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l' amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer. Ange du ciel, s' écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre coeur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue, j' en suis accablé, mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m' aimer jamais, le mien est de vous adorer toujours. Impatiente d' exécuter le dessein qu' elle avait

p89

conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J' ai besoin de quelqu' un de confiance pour donner à Monsieur et à Madame De Fonrose l' avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspirait le courage. Allez, reprit Adélaïde, vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu' il est vivant, qu' il est en ces lieux, et que c' est moi qui veux le leur rendre ; mais qu' il est d' une nécessité indispensable qu' ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah ! S' écria Madame De Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre bergère. Qu' il vienne, ajouta le marquis, il nous annoncera peut-être qu' elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la marquise, c' est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il ; je viens vous dire qu' il est vivant : c' est notre chère enfant qui l' a découvert dans la vallée ; elle m' envoie pour vous en instruire ; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parlait ainsi, la surprise et la joie

p90

avaient ôté à Madame De Fonrose l' usage de ses sens. Le marquis, éperdu, égaré, appelle au

secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La marquise reprenant ses esprits : que ferons-nous, dit-elle en saisissant les mains du vieillard et les serrant avec tendresse ; que ferons-nous pour reconnaître un bienfait qui nous rend la vie ? Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme ; ils marchent nuit et jour ; ils se rendent dans la vallée où leur unique bien les attend. La bergère était au pâturage ; la vieille femme les y conduit : ils approchent. Quelle est leur surprise ! Leur fils, ce fils bien aimé est auprès d' elle ! Sous l' habit d' un simple pasteur : leurs coeurs, plutôt que leurs yeux le reconnaissent. Ah ! Cruel enfant, s' écrit sa mère en se jetant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse ? Et que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-mêmes. Pardon, madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassait les genoux de son père qui le relevait avec bonté, pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur ! Si je l' avais connu plus tôt, vous auriez été plus tôt consolés. Après les premiers

p91

mouvemens de la nature, Fonrose était retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le marquis, allons nous reposer dans la cabane, et oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, monsieur, je l' ai été, dit Fonrose à son père qui le menait par la main. Il ne fallait pas moins que l' égarement de ma raison pour suspendre dans mon coeur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j' avais de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l' avez fait naître, et j' en suis trop puni. J' aime, sans espoir, ce qu' il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connaissez rien de cette femme incomparable : c' est l' honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l' aime jusqu' à l' idolâtrie ; je ne puis être heureux sans elle, et je sais qu' elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le marquis, le secret de sa naissance ? J' en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu' elle ne le cède en rien à la mienne : elle a même renoncé à une fortune considérable,

pour s' ensevelir dans ce désert. -et savez-vous ce qui l' y a engagée ? -oui, mon père ; mais c' est un secret qu' elle seule peut vous révéler. Elle est mariée, peut-être ? -elle est veuve ; mais son coeur n' en est pas plus libre, ses liens

p92

n' en sont que plus forts. Ma fille, dit le marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s' appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les voeux de ma femme se bornaient à vous avoir pour compagne et pour amie ; cet enfant ne veut plus vivre, s' il ne vous obtient pour épouse ; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille : voyez combien vous ferez de malheureux avec un refus. Ah ! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent : mais écoutez, et jugez-moi. Alors, en présence du vieillard et de sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille, qui n' était pas inconnue à M De Fonrose, et finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu' elle devait à son époux. à ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose, que les sanglots étouffaient, se précipita dans un coin de la cabane, pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au secours de son enfant. Voyez disait-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l' avez mis. Madame De Fonrose, qui était auprès d' Adélaïde, la pressait dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi, ma fille, lui

p93

disait-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant ? Le vieillard et sa femme, les yeux remplis de pleurs et attachés sur Adélaïde, attendaient qu' elle prît la parole. Le ciel m' est témoin, dit Adélaïde en se levant, que je donnerais ma vie pour reconnaître tant de bontés. Ce serait mettre le comble à mes malheurs que d' avoir à me reprocher le vôtre : mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge ; laissez-moi de grâce lui parler un

moment. Alors, se retirant seule avec lui :
écoutez, lui dit-elle, Fonrose ; vous savez quels
liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je
pouvais cesser de chérir et de pleurer un époux
qui ne m' a que trop aimée, je serais la plus
méprisable des femmes. L' estime, la reconnaissance,
sont des sentimens que je vous dois ;
mais rien de tout cela ne tient lieu d' amour :
plus vous en avez conçu pour moi, plus vous
avez droit d' en attendre ; c' est l' impossibilité de
remplir ce devoir qui m' empêche de me l' imposer.
Cependant je vous vois dans une situation
qui attendrait le coeur le moins sensible ;
il m' est affreux d' en être la cause ; il me serait
plus affreux d' entendre vos parens m' accuser
de vous avoir perdu. Je veux donc bien m' oublier,
dans ce moment, et vous laisser, autant
qu' il est en moi, l' arbitre de notre destinée. C' est

p94

à vous de choisir celle des deux situations qui
vous paraît la moins pénible ; ou de renoncer
à moi, de vous vaincre et de m' oublier ; ou
de posséder une femme qui, le coeur plein d' un
autre objet, ne pourrait vous accorder que des
sentimens trop faibles pour remplir les vœux
d' un amant. C' en est assez, s' écria Fonrose, et
d' une âme comme la vôtre, l' amitié doit tenir
lieu d' amour. Je serai jaloux sans doute des
pleurs que vous donnerez à la mémoire d' un
autre époux ; mais la cause de cette jalousie, en
vous rendant plus respectable, vous rendra plus
chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il, en venant se jeter dans
les bras de ses parens : c' est à son respect pour
vous, à vos bontés que je la dois, et c' est vous
devoir une seconde vie. Dès ce moment, leurs
bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put
se dégager.

Ne céda-t-elle qu' à la pitié, à la reconnaissance ?

Je veux le croire, pour l' admirer encore :

Adélaïde le croyait elle-même. Quoi

qu' il en soit, avant de partir, elle voulut revoir
ce tombeau qu' elle ne quittait qu' à regret. Ô
mon cher D' Orestan ! Dit-elle, si du sein des
morts tu peux lire au fond de mon âme, ton
ombre n' a point à murmurer du sacrifice que je
fais : je le dois aux sentimens généreux de cette

p95

vertueuse famille : mais mon coeur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d' être heureuse. On ne l' arracha de ce lieu qu' avec une espèce de violence ; mais elle exigea qu' on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne aussi simple que solitaire, où elle se proposait de venir quelquefois pleurer les égaremens et les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son âme aux impressions d' une nouvelle tendresse ; et on la cite pour exemple d' une femme intéressante, et respectable jusque dans son infidélité.

p96

LA MAUVAISE MERE

Parmi les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le coeur d' une mère qui aime l' un de ses enfans à l' exclusion de tous les autres. Je ne parle point d' une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu' elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins ; je parle d' une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole et des victimes parmi ces petits innocens qu' on a mis au monde, et pour qui l' on est également obligé d' adoucir le fardeau de la vie. C' est de cet égarement, si commun et si honteux pour l' humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l' une de nos provinces maritimes, un intendant, qui s' était rendu recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d' appliquer la faveur au faible et la rigueur au fort ; cet homme de bien, appelé M De Carandon, mourut pauvre et presque insolvable. Il avait laissé une

p97

filles, que personne n' épousait, parce qu' elle

avait beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien !
Disait le bon homme Corée (c' était le nom du négociant) ; il est bien juste que quelqu' un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement ; et Mademoiselle De Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu' elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s' étendait jusque sur sa fille ; il la consultait comme son oracle ; et, si quelquefois il lui arrivait d' avoir un avis différent du sien, elle n' avait qu' à proférer ces paroles imposantes : feu M De Carandon, mon père... Corée n' attendait pas qu' elle achevât, pour avouer qu' il avait tort. Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfans, dont elle avait bien voulu lui permettre d' être le père. En mourant, il croyait devoir régler le partage de ses biens ; mais M De Carandon avait pour maxime, lui dit-elle, qu' afin de retenir les enfans sous la dépendance d' une mère, il fallait la rendre dispensatrice des biens qui leur étaient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée, et son héritage fut mis

p98

en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui semblerait. De ces deux enfans, l' aîné faisait ses délices : non qu' il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet ; mais elle avait couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avait fait éprouver, le premier, les douleurs et la joie de l' enfantement ; il s' était emparé de sa tendresse, qu' il semblait avoir épuisée : elle avait enfin, pour l' aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut était l' enfant de rebut : sa mère ne daignait presque pas le voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant, intimidé, n' osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu' en tremblant. Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une âme du peuple, et ce qu' on appelle l' air de ces gens-là.

Pour l' aîné, qu' on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu' il était possible, c' était la gentillesse même ;

son indocilité s' appelait hauteur de caractère : son humeur, excès de sensibilité. On s' applaudissait de voir qu' il ne cédait jamais quand il avait raison : or, il faut savoir qu' il n' avait jamais tort. On ne cessait de dire qu' il sentait son bien, et qu' il avait l' honneur de ressembler à

p99

madame sa mère. Cet aîné, appelé M De L' étang (car on ne crut pas qu' il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) ; cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce : les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut en recueillait le fruit ; de manière qu' au bout de quelques années, Jacquaut savait tout ce qu' on avait enseigné à M De L' étang, qui en revanche ne savait rien.

Les bonnes, qui sont dans l' usage d' attribuer aux enfans tout le peu d' esprit qu' elles ont, et qui rêvent tout le matin aux gentillesques qu' ils doivent dire dans la journée ; les bonnes avaient fait croire à madame, dont elles connaissaient le faible, que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisans, ou plus maladroits, en se plaignant de l' indocilité, de l' inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disaient pas précisément que M De L' étang fût un sot ; mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l' esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée ; et, par une injustice qu' on ne croirait pas être dans la nature, si ce vice des mères était moins à la mode, elle redoubla d' aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, et résolut d' ôter à son enfant gâté l' humiliation du parallèle.

p100

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l' humilia sans la corriger. Jacquaut avait dix ans, de L' étang en avait près de quinze, lorsqu' elle tomba sérieusement malade. L' aîné s' occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère. C' est la punition des mères folles, d' aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençait à s' inquiéter ; Jacquaut

s' en aperçut, et voilà son petit coeur saisi de douleur et de crainte : l' impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l' avait accoutumé à ne paraître que lorsqu' il était appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l' instant où la porte de la chambre est entr' ouverte ; il entre sans bruit, et à pas tremblans, il s' approche du lit de sa mère. Est-ce vous, mon fils ? Demanda-t-elle. -non, ma mère, c' est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l' âme de cette femme injuste ; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, et Jacquaut n' en fut dans la suite, ni mieux aimé, ni moins digne de l' être.

à peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu' elle reprit le dessein de l' éloigner de la maison : son prétexte fut que de L' étang, naturellement

p101

vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d' étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l' enfant qui était le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvaient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut et moins flexible exigeait plus de ménagement. Elle voulut donc que de L' étang fût l' unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l' exilant dans un collège.

à seize ans, L' étang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc., comme il les avait pris : il commença ses exercices, qu' il fit à peu près comme ses études ; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d' un sot qui a entendu parler de tout, et qui n' a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avait fini ses humanités, et sa mère était ennuyée des éloges qu' on lui donnait. Eh bien, dit-elle, puisqu' il est si sage, il réussira dans l' église ; il n' a qu' à prendre ce parti.

Par malheur, Jacquaut n' avait aucune inclination pour l' état ecclésiastique : il vint supplier sa mère de l' en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide et sévère, que j' ai de quoi vous soutenir dans le monde ? Je vous déclare qu' il n' en est rien. La

fortune de votre père n' était pas aussi considérable qu' on l' imagine : à peine suffira-t-elle à l' établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n' avez qu' à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices, ou celle des armes : vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d' infanterie, c' est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect, qu' il y avait des partis moins violens à prendre pour le fils d' un négociant. à ces mots, Mademoiselle De Carandon faillit à mourir de douleur d' avoir mis au monde un fils si peu digne d' elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d' avoir encouru l' indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu' un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie. Sa mère, trop heureuse d' en être délivrée, voulut le voir avant son départ, et en l' embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux

voyage. C' étaient les premières caresses qu' il avait reçues de ses parens ; son coeur sensible en fut pénétré : cependant il n' osa leur demander de lui écrire. Mais il avait un camarade de collège dont il était tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère. Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d' établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe : on lui obtint des dispenses d' études ; et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne fallait plus qu' un mariage avantageux. On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d' y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours en sa disposition.

à l' âge de vingt-cinq ans, M De L' étang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Comme il était du bon air qu' un mari eût quelqu' un qui ne fût pas sa femme, L' étang crut se devoir à lui-même de s' afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu' il lorgna au spectacle, répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec

p104

beaucoup de politesse, l' assura qu' il était charmant, ce qu' il n' eut pas de peine à croire, et dans peu de temps le débarrassa d' un portefeuille de dix mille écus. Mais, comme il n' y a point d' amours éternelles, cette beauté parjure le quitta, au bout de trois mois, pour un jeune lord anglais, aussi sot et plus magnifique. L' étang, qui ne concevait pas comment on renvoyait un homme comme lui, résolut de s' en venger, en prenant une maîtresse plus fameuse encore, et en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisait mille jaloux ; et, quand il se comparait à cette foule d' adorateurs qui soupiraient en vain pour elle, il avait le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvait plus heureux. Cependant s' étant aperçue qu' il n' était pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu' il n' était rien au monde qu' elle ne fût résolue à quitter pour lui, et proposa, pour fuir les importuns, de venir ensemble à Paris oublier tout l' univers, et vivre uniquement l' un pour l' autre. L' étang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage ; ils partent, ils arrivent, et choisissent leur retraite aux environs du palais-royal. Fatime (c' était le nom de cette beauté) demanda et obtint sans peine un carrosse pour prendre l' air. L' étang fut surpris du nombre

p105

d' amis qu' il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l' avaient jamais vu ; mais son mérite les attirait en foule. Fatime ne recevait chez elle que la société de L' étang, et il était bien sûr de ses amis et d' elle. Cette femme charmante avait

cependant une faiblesse ; elle croyait aux songes. Une nuit elle en avait fait un qui ne pouvait, disait-elle, s' effacer de son esprit. L' étang voulut savoir quel était ce songe qui l' occupait si sérieusement. -j' ai rêvé, lui dit-elle, que j' étais dans un appartement délicieux : c' était un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie et des sofas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissants de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n' est rien. Une toilette était dressée : je m' approche : qu' ai-je aperçu ! Le coeur m' en palpite : un écrin de diamans ; et quels diamans encore ! L' aigrette la mieux dessinée, les boucles d' oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissait pas. Oui, monsieur, je vous le dis, il m' arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m' a trop vivement frappée ; et mes songes ne me trompent jamais. M De L' étang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne

p106

signifiaient rien, elle lui soutint que celui-ci devait signifier quelque chose, et il finit par craindre que quelqu' un de ses rivaux ne proposât de l' effectuer. Il fallut donc capituler, et, à quelques circonstances près, se résoudre à l' accomplir lui-même. L' on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l' habitude de songer : elle y prit goût, et songea tant, que la fortune du bon homme Corée n' était presque plus elle-même qu' un songe. La jeune épouse de M De L' étang, à qui ce voyage avait déplu, demanda d' être séparée de biens d' un mari qui l' abandonnait ; et sa dot, qu' il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise. Le jeu est une ressource. L' étang prétendait exceller au piquet. Ses amis, qui faisaient bourse commune, pariaient tous pour lui, tandis que l' un d' eux jouait contre. à chaque fois qu' il écartait : ma foi, disait l' un des parieurs, c' est bien jouer ! On ne joue pas mieux, disait l' autre. Enfin M De L' étang jouait le mieux du monde, mais il n' avait jamais les as. Tandis qu' on l' expédiait insensiblement, la fidèle Fatime, qui s' aperçut de sa décadence, rêva une nuit qu' elle le quittait, et le quitta le lendemain. Cependant, comme il est humiliant de

déchoir, il se piqua d' honneur, et ne voulut rien rabattre de son faste : en sorte que dans

p107

quelques années il se trouva qu' il était ruiné. Il en était aux expédiens, lorsque madame sa mère, qui n' avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l' argent. Il lui répondit qu' il était désespéré ; mais que, loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déjà l' alarme s' était répandue parmi leurs créanciers, et c' était à qui se saisirait le premier des débris de leur fortune. -qu' ai-je fait, disait cette mère désolée ? Je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé. Cependant qu' était devenu l' infortuné Jacquaut ? Jacquaut, avec de l' esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un français, de bonnes moeurs et de bonne mine, trouve aisément à s' établir dans les îles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante : le commerce, qui était en vigueur, l' enrichit en peu de temps, et dans l' espace de cinq ans, il était devenu l' objet de la jalousie des veuves et des filles les plus belles et les plus riches de la colonie. Mais hélas ! Son camarade

p108

de collège, qui jusque là ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. -ah ! Ma pauvre mère, s' écria-t-il, j' irai vous secourir. Il ne voulut s' en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d' une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l' indigence et le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disait-il à lui-même, quand il y va de l' honneur et de la

vie d' une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu' il possédait ; et ce sacrifice ne coûtait rien à son coeur. Mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu' il laissait en Amérique. Lucelle, jeune veuve d' un vieux colon qui lui avait laissé des biens immenses, avait jeté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu' au fond de l' âme et en démêler le caractère, l' un de ces regards qui décident l' opinion, qui déterminent le penchant, et dont l' effet subit et confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avait cru voir, dans ce jeune

p109

homme, tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête et sensible ; et son amour pour lui n' avait pas attendu la réflexion, pour naître et se développer. Corée, de son côté, l' avait distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le coeur d' un homme sage et vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble et la plus intéressante, l' air le plus animé, et cependant le plus modeste, un teint brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d' un noir d' ébène, et des dents d' une blancheur et d' un émail à éblouir, la taille et la démarche des nymphes de Diane, le sourire et le regard des compagnes de Vénus, Lucelle, avec tous ces charmes, était douée de ce courage d' esprit, de cette élévation de caractère, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu' une femme a l' âme d' un homme. Il n' était pas dans les principes de Lucelle de rougir d' une inclination vertueuse. à peine Corée lui eut-il avoué le choix de son coeur, qu' il obtint d' elle sans détour un pareil aveu pour réponse ; et leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à mesure qu' elle était plus réfléchie, n' aspirait plus qu' au moment d' être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l' héritage de l' époux de Lucelle, avaient retardé

p110

leur bonheur. Ces démêlés allaient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avait de plus cher au monde après sa mère. Il se rend chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, et lui demanda conseil. -je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commercables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, et revenez ; ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnaissance et d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, et les arrosa de ses pleurs : mais comme il se répandait en éloges : -allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avait pas donné une âme. à ma place, seriez-vous bien flatté de me voir, dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon coeur ? -pardon, lui dit Corée, je devais m'y attendre : mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire sans en être surpris. -va, mon enfant, lui dit-elle, en le baisant sur les deux

p111

joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, et reviens au plus tôt. Il s'embarque, et avec lui embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusque vers les Canaries ; mais là, leur vaisseau poursuivi par un corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le corsaire qui le chassait, était sur le point de le joindre ; et le capitaine, effrayé du danger de l'abordage, allait se livrer aux pirates. Ah ! Ma pauvre mère, s'écria Corée, en embrassant la cassette où était renfermée toute son espérance ; et puis s'arrachant les cheveux de douleur et de rage : non, dit-il, ce barbare africain me dévorera plutôt le coeur. Alors, s'adressant au capitaine, à l'équipage et aux passagers consternés : " eh quoi ! Mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mène à Maroc chargés de fers, et nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous désarmés ? Ces gens-là sont-ils plus invulnérables, ou sont-ils

plus braves que nous ? Ils veulent aborder ; qu' ils abordent. Eh bien ! Nous nous verrons de près. " sa résolution ranima les esprits ; et le capitaine, en l' embrassant, le loua d' avoir donné l' exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense. Le corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent ; des

p112

deux côtés on voit voler la mort ; bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée et de flamme. Le feu cesse, le jour renaît, et le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisait un carnage effroyable : dès qu' il voyait un africain se jeter sur son bord, il courait à lui, le fendait en deux, en s' écriant : ah ! Ma pauvre mère ! Sa fureur était celle d' une lionne qui défend ses petits ; c' était le dernier effort de la nature au désespoir ; et l' âme la plus douce, la plus sensible qui fut jamais, était devenue en ce moment la plus violente et la plus sanguinaire. Le capitaine le trouvait partout, l' oeil en feu et le bras sanglant. Ce n' est pas un homme, disaient ses compagnons, c' est un dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammait leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces barbares. Mon dieu ! S' écria-t-il, ayez pitié de ma mère ; et à ces mots, d' un coup de revers, il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment, la victoire fut décidée ; le peu qui restait de l' équipage maroquin demanda la vie, et fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée, avec sa proie, aborde enfin sur les côtes de France ; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend, avec son trésor, auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord

p113

du tombeau, et dans un état pour elle plus affreux que la mort même ; dénuée de tout secours et livrée aux soins d' un domestique qui, rebuté de souffrir l' indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d' une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avait fait défendre à ce domestique de recevoir personne, que le prêtre et le médecin charitable

qui la visitaient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse. -annoncez-moi, dit-il au domestique. -et quel est votre nom ? - Jacquaut. -le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir madame. Hélas ! Quel est cet étranger ? -il dit qu'il s'appelle Jacquaut. à ce nom, ses entrailles furent si violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah ! Mon fils, dit-elle d'une voix éteinte, et en levant sur lui sa mourante paupière ; ah ! Mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère ! Votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, et dont l'image soulèverait le coeur, s'il m'était permis de le rendre ! ô ma mère ! S'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs ! ... ses sanglots étouffèrent sa voix ; et les ruisseaux de larmes

p114

dont il inondait le sein de sa mère expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir... il l'interrompit. Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme ; vivez. La fortune m'a comblé de biens ; je viens les répandre au sein de la nature : c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez : j'ai de quoi vous faire aimer la vie. -ah ! Mon cher enfant ! Si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice ; c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai déshérité. à ces mots, elle se couvrait le visage, comme indigne de voir le jour. Ah, madame ! S'écria-t-il en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens, à travers l'océan, la chercher et la secourir. Dans ce moment, le prêtre et le médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le ciel m'a laissées : sans leur charité, je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs, que ne vous dois-je pas ! Sans vous je n'aurais plus de mère : achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours ; rendez-la-moi. Le médecin vit prudemment que cette situation

p115

était trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n' ayez plus d' autre soin que de faire préparer un logement commode et sain. Ce soir, madame y sera transportée.

Le changement d' air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu' avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal ; la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connaissance à une mère sensible, et trop faible encore pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l' apprit enfin, lorsque sa santé fut affermie. Toutes les plaies de son coeur s' ouvrirent, et des larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l' avait méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant. Il lui confia les désirs de son âme : c' était de pouvoir réunir dans ses bras sa mère et son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs,

p116

était pour elle un séjour odieux ; et l' instant où elle s' embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le ciel, qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de Corée comme elle aurait reçu sa propre mère. L' hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés ; et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et sereins, qui sont le partage de la vertu.

p117

LA BONNE MERE

Le soin d' une mère pour ses enfans est de tous les devoirs le plus fidèlement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions ; il l' emporte même sur l' amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible et doux ; le plus paresseux, infatigable ; le plus timide, courageux à l' excès : aucun d' eux ne perd de vue ses petits, qu' au moment qu' il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d' un abandon prématuré.

C' est surtout au milieu d' un monde où le vice, ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes ; c' est là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d' écueils, et plus ils sont cachés ; plus la barque fragile de l' innocence et du bonheur a besoin d' un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle Du Troène, si le ciel n' eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu !

p118

Cette veuve respectable avait consacré à l' éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avait été son calcul dès l' âge de vingt-cinq ans.

J' ai perdu mon époux, disait-elle ; je n' ai plus que ma fille et moi : vivrai-je pour moi ? Vivrai-je pour elle ? Le monde me sourit et me plaît encore ; mais, si je m' y livre, j' abandonne ma fille, et je hasarde son bonheur et le mien. Supposons qu' une vie tumultueuse et dissipée ait tous les charmes qu' on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s' écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde ? Combien dans la solitude et dans le sein de mon enfant ? Ce monde, qui m' appelle aujourd' hui, me renverra bientôt sans pitié ; et si ma fille s' est oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation ? Embellissons de bonne heure ma retraite, rendons-la douce autant qu' honorable, et sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangère, à qui, dans peu, je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mère si sage fut l' amie et la compagne de sa fille ; mais obtenir sa confiance n' était pas l' ouvrage d' un jour.

émilie (c' était le nom de la jeune personne)

p119

avait reçu de la nature une âme susceptible des plus vives impressions ; et sa mère, qui l' étudiait sans cesse, éprouvait une joie inquiète en s' apercevant de cette sensibilité, qui fait tant de mal et tant de bien. Heureux, disait-elle quelquefois, heureux l' époux qu' elle aimera, s' il est digne de sa tendresse ; si, par l' estime et l' amitié, il sait lui rendre précieux les soins qu' elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui s' il l' humilie et la rebute ! Sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que, s' il m' échappe à moi-même un reproche, une plainte légère qu' elle n' ait pas méritée, des larmes amères coulent de ses yeux ; son coeur flétri se décourage. Rien n' est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher. Quelque modeste que fût la vie de Madame Du Troène, elle était conforme à son état, et relative au dessein qu' elle avait de s' éclairer à loisir sur le choix d' un époux digne d' émilie. Une foule d' aspirans, épris des charmes de sa fille, faisaient, selon l' usage, une cour assidue à la mère. De ce nombre était le marquis de Verglan, qui, pour son malheur, était doué de la plus jolie figure. Son miroir et les femmes le lui avaient dit tant de fois, qu' il avait bien fallu le croire. Il s' écoutait avec complaisance, se voyait avec volupté, se souriait à lui-même, et

p120

ne cessait de s' applaudir. Il n' y avait rien à dire sur sa politesse ; mais elle était si froide et si légère, en comparaison des attentions dont il s' honorait, qu' on voyait clairement qu' il occupait la première place dans son estime. Il aurait eu, sans y penser, toutes les grâces naturelles ; il les gâtait en les affectant. Du côté de l' esprit, il ne lui manquait que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n' eût parlé mieux que lui, s' il avait su ce qu' il allait dire ; mais son premier soin était d' avoir un avis qui ne fût pas celui d' un autre. Qu' il eût tort, ou qu' il eût raison, cela lui était assez égal : il était sûr d' éblouir, de séduire, de persuader ce qu' il

voulait. Il savait par coeur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il était au fait de toutes les anecdotes galantes de la ville et de la cour : quel était l' amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, et combien de fois dans l' année telle et telle en avaient changé. Il connaissait même quelqu' un qui avait refusé d' être sur la liste, et qui aurait supplanté tous ses rivaux, s' il avait voulu s' en donner le soin.

Ce jeune fat était le fils d' un ancien ami de M Du Troëne, et la veuve en parlait à sa fille avec une sorte de pitié. C' est dommage, disait-elle, que l' on gâte ce jeune homme ; il était bien

p121

né, il pouvait réussir. Il n' avait déjà que trop bien réussi dans le coeur d' émilie. Ce qui est ridicule aux yeux d' une mère, ne l' est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse, et il y a de jolis défauts.

Verglan, de son côté, trouvait émilie assez belle, seulement un peu trop simple ; mais cela pouvait se former. Il ne prenait qu' un soin très-léger de lui plaire ; mais quand la première impression est faite, tout contribue à l' approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi était un nouvel attrait pour émilie ; elle y voyait le danger de le perdre, et rien n' accélère, comme la jalousie, les progrès de l' amour naissant. En rendant compte de sa vie à Madame Du Troëne, Verglan se donnait, comme de raison, pour l' homme du monde le plus désiré.

Madame Du Troëne lui donnait avec ménagement quelques leçons de modestie : mais il protestait que personne n' était moins avantageux que lui ; qu' il savait à merveille que ce n' était pas pour lui qu' on le recherchait ; que sa naissance y faisait beaucoup, et qu' il devait le reste à son esprit et à sa figure, qualités qu' il ne s' était pas données, et dont il n' avait garde de se prévaloir.

p122

Plus émilie avait de plaisir à le voir et à l' entendre, plus elle avait soin de dissimuler. Un

reproche de sa mère eût fait à son âme une plaie profonde ; et cette sensibilité délicate la rendait craintive à l' excès.

Cependant les charmes d' émilie, dont Verglan était si faiblement touché, avaient inspiré l' amour le plus tendre au sage et modeste Belzors.

Un esprit juste et un coeur droit formaient la base de son caractère. Sa figure douce et ouverte s' ennoblissait encore par la haute idée qu' on avait de son âme ; car on est disposé naturellement à chercher et à croire démêler dans les traits d' un homme ce que l' on sait qu' il a dans le coeur.

Belzors, en qui la nature avait été dirigée au bien dès l' enfance, jouissait de l' avantage inestimable de pouvoir s' y abandonner sans précaution et sans contrainte. La décence, l' honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette sévérité de moeurs qui imprime le respect, avaient en lui l' aisance libre de l' habitude. Ennemi du vice, mais sans faste ; indulgent aux ridicules, mais sans en contracter aucun ; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageait au torrent du monde ; aimé, respecté de ceux même dont sa vie était la censure, et auxquels

p123

l' estime publique avait coutume de l' opposer, pour humilier leur orgueil.

Madame Du Troène, enchantée du caractère de ce jeune homme, l' avait choisi au fond de son coeur comme le plus digne époux qu' elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissait point sur son éloge. émilie applaudissait avec la modestie de son âge. Madame Du Troène se méprit à l' air ingénu et gracieux que sa fille avait auprès de lui. Comme l' estime qu' il lui inspirait n' était mêlée d' aucun sentiment qu' il fallût cacher, émilie était à son aise.

Il s' en fallait bien qu' elle fût aussi libre, aussi tranquille avec le dangereux Verglan ; et la situation pénible où la mettait sa présence, ressemblait assez à l' ennui. Si Madame Du Troène parlait de lui en bien, émilie baissait les yeux, et gardait le silence. Il me semble, ma fille, disait Madame Du Troène, que vous ne goûtez pas ces grâces légères et brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m' y connais point, madame, disait émilie en rougissant. La bonne mère dissimulait sa joie : elle

croyait voir, dans le coeur d'émilie, la vertu simple et modeste de Belsors, triompher de tous les petits vices aimables de Verglan et de ses pareils. Un accident, léger en apparence,

p124

mais frappant pour une mère attentive et clairvoyante, vint la tirer de son illusion. L'un des talents d'émilie était la peinture au pastel. Elle avait choisi le genre des fleurs, comme le plus analogue à son âge. Il paraît si naturel de voir éclore une rose sous la main de la beauté ! Verglan, par un goût approchant du sien, aimait passionnément les fleurs : on ne le voyait jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour, les yeux de Madame Du Troëne s'étaient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'émilie, sans y songer peut-être, en dessinait les fleurs. Il était tout simple que les fleurs qu'elle avait vues la veille lui fussent encore présentes, et vinssent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ses crayons : mais ce qui n'était pas aussi simple, c'était l'air d'enthousiasme qu'elle avait en les dessinant. Ses yeux brillaient du feu du génie, sa bouche souriait amoureusement à chaque trait de sa main, et un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle voulait peindre, se répandait sur ses belles joues. Êtes-vous contente de votre séance ? Lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas possible, répondit émilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il était vrai cependant

p125

qu'elle ne l'avait jamais plus fidèlement exprimée. Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame Du Troëne, sans affectation, les observa l'une après l'autre, et dans la prochaine leçon d'émilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer ; et chaque épreuve, confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas ! Dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si

elle y entend malice.

Les études et les talents d'émilie étaient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n' avait eu dessein que de lui assurer par là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude, et de sauver son imagination des dangers de la rêverie, et son âme active et sensible des ennuis de l' oisiveté, Madame Du Troène ne tirait, ni pour elle, ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu' elle cultivait avec tant de soin. Mais un jour qu' elles étaient seules avec Belzors, et que l' entretien roulait sur l' avantage précieux de s' occuper et de se suffire : ma fille, dit Madame Du Troène, s' est fait un amusement qu' elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyez de ses dessins. émilie ouvrait son porte-feuille, et Belzors enchanté ne se lassait point de

p126

l' admirer dans son ouvrage. Qu' ils sont doux et purs, disait-il, les plaisirs de l' innocence ! Le vice a beau se tourmenter, il n' en aura jamais de pareils. Avouez, mademoiselle, que l' heure du travail passe vite. Eh bien ! Vous l' avez fixée ; la voilà qui se retrace et se reproduit à vos yeux. Le temps n' est perdu que pour les oisifs. Madame Du Troène l' écoutait avec une complaisance secrète. émilie trouvait ses propos très-sensés ; mais elle n' en était point touchée. Quelques jours après, Verglan vint la voir. Savez-vous, dit Madame Du Troène, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessin ? Je veux aussi que vous en soyez juge. émilie, interdite, rougit, balbutia, dit qu' elle n' avait rien de fini, et conjura sa mère d' attendre qu' elle eût quelque morceau digne d' être vu. Elle ne se doutait pas que sa mère lui tendait un piège. Puisqu' il y a du mystère, il y a de l' intention, dit cette mère clairvoyante : elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, et qu' il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu' elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi ; mes craintes n' étaient que trop fondées.

Madame Du Troène, sollicitée de tous côtés, se retranchait encore sur la jeunesse d' émilie, et sur la résolution qu' elle avait prise elle-même

p127

de ne pas la gêner dans son choix.
Cependant ce choix l'alarmait. Ma fille, disait-elle, va préférer Verglan ; il y a du moins lieu de le croire ; et ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à émilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point, et le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connais son âme, elle sera victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice ? à Dieu ne plaise ! Non, je veux que son inclination la décide. Mais je puis diriger son inclination, en l'éclairant, et voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du coeur, de la justesse de l'esprit de ma fille : suppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du sien ; qu'elle voie par les yeux de sa mère, et qu'elle croie s'il est possible, ne consulter que son penchant.
Toutes les fois que Verglan et Belzors se trouvaient ensemble chez Madame Du Troëne, elle engageait l'entretien sur les moeurs, les usages, les maximes du monde. Elle animait la contradiction, et sans prendre aucun parti, donnait à leur caractère la liberté de se développer.

p128

Ces petites aventures dont la société fourmille, et qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnaient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan, léger, tranchant et vif, était constamment du parti de la mode. Belzors, d'un ton plus modeste, ne laissait pas de défendre le parti des bonnes moeurs avec une noble franchise.
L'arrangement du comte d'Auberive avec sa femme faisait alors la nouvelle des soupers. On disait, qu'après une querelle assez vive et des plaintes amères de part et d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étaient convenus qu'ils ne se devaient rien ; qu'ils avaient fini par rire de la sottise qu'ils avaient eue d'être jaloux sans être amoureux ; que D'Auberive consentait à voir le chevalier de Clange, amant de sa femme, et qu'elle avait promis, de son côté, de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe, à qui D'Auberive faisait la cour ; que la paix

avait été ratifiée dans un souper, et que jamais deux couples d'amans n'avaient été de meilleure intelligence.

à ce récit, Verglan s'écria que rien n'était plus sage. On parle du bon vieux temps, disait-il ; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères, qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettait le feu à la maison ;

p129

l'on enfermait, l'on battait sa femme. Si l'époux, usait de la liberté qu'il s'était réservée, sa triste et fidèle moitié était obligée de dévorer son injure, et de gémir au fond de son ménage, comme dans une obscure prison. Si elle imitait son volage époux, c'était avec des dangers terribles. Il n'y allait pas de moins que de la vie pour son amant et pour elle-même. On avait eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse : et le mari, qui n'en était pas moins galant homme, en cherchant fortune ailleurs, devenait le ridicule objet du mépris public, au premier faux pas que faisait madame. En honneur, je ne conçois pas comment, dans ces siècles barbares, on avait le courage d'épouser. Les noeuds de l'hymen étaient une chaîne. Aujourd'hui, voyez la complaisance, la liberté, la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure : ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, et se rendent l'un à l'autre la parole d'être fidèles. Ils cessent d'être amans, ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces : cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame Du Troène, d'être la confidente de son mari et le complaisant de sa femme ? -assurément,

p130

pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne, et de se rendre tour à tour, dans la vie, les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr et plus intime que son mari ? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui, par état,

ne fait qu' un avec nous ? Et quand, par malheur, on ne trouve plus le plaisir chez soi, qu' a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, et de l' y ramener, chacun de son côté, sans jalousie et sans obstacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous avons encore, vous et moi, bien du chemin à faire avant de la goûter sincèrement. D' abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme et de ses enfans ; il faut pouvoir s' accoutumer à regarder, sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu' un que l' on méprise assez pour le livrer... -bon ! Reprit Verglan : préjugés que tous ces scrupules ! Qui empêche que l' on s' estime l' un l' autre, s' il est décidé qu' il n' y a plus aucune honte à tout cela ? -quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des noeuds de l' hymen fait la sainteté des noeuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que, s' il n' y

p131

a point de devoirs sacrés pour les époux, il n' y en a guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l' un à l' autre. Les querelles du ménage étaient violentes du temps de nos pères ; mais la masse des moeurs était saine. Les esprits se calmaient, les coeurs se rapprochaient. On ne s' en estimait pas moins, et l' on s' en aimait davantage.

Aujourd' hui cette société domestique, qui te semble si douce, c' est un corps languissant, qu' un poison lent glace et consume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n' avons pas l' idée de ces joies pures et intimes que goûtaient deux époux au sein de leur famille, de cette union qui faisait les délices de leur jeunesse et la consolation de leurs vieux ans. Qu' aujourd' hui une mère soit affligée des égaremens de son fils, qu' un père soit accablé de quelques revers de fortune, sont-ils un refuge, un appui l' un pour l' autre ? Ils sont obligés de chercher au dehors où déposer leurs peines ; et le soulagement est bien faible de la part des étrangers !

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disait Verglan. Mais qui t' a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s' aimer, d' être fidèles toute leur vie ? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel vient à cesser, qu' on se console et qu' on s' arrange, sans qu' il soit

défendu à ceux qui se seraient aimés du temps de nos aïeux de s'aimer de même, si le coeur leur en dit. -en effet, dit Madame Du Troëne, qui est-ce qui les en empêche ? -qui est-ce qui les en empêche, madame, reprit Belzors ? L'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité de vivre sans reproche au gré de leurs désirs. Verglan m'avouera aisément que la vie que l'on mène dans le monde est agréable, et qu'il est doux de changer d'objet ; notre faiblesse nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des moeurs ? -moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise, et j'approuve fort le parti qu'ont pris D'Auberive et sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contents, tout le monde doit l'être. Comme il achevait ces mots, on annonça le marquis d'Auberive. -ah ! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe, et que tu lui passes le séné. -bon ! Quelle folie ! Dit D'Auberive avec indolence. -j'ai soutenu que rien n'était plus raisonnable : mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. -pourquoi donc ? Est-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme est jeune et jolie, elle est coquette, cela est tout

simple. Au fond, pourtant, je la crois fort honnête : mais quand elle le serait un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne : mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé ; et tout le monde m'en félicite, comme de quelque chose de merveilleux. Il semble qu'on ne me croyait pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur, je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup, mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant : le plus heureux sera le plus sage. -au reste, comment se porte la marquise ? Lui demanda Madame Du Troëne, pour changer de propos. -à merveille, madame.

Hier encore nous soupâmes ensemble ;
je ne la vis jamais de si belle humeur. -je gage,
dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour.
-ma foi, cela pourrait bien être : déjà même
hier, au sortir de table, je me suis surpris lui
disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression
sur l' esprit d' émilie. Sa mère, qui s' en
aperçut, laissa un libre cours à ses réflexions ;
mais pour la mettre sur la voie : j' admire, lui

p134

dit-elle, comme les opinions dépendent des
caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le
même soin, tous deux imbus des mêmes principes
d' honnêteté et de vertu : voyez comme ils
diffèrent l' un de l' autre ! Et chacun d' eux croit
avoir raison. Le coeur d' émilie faisait de son
mieux pour excuser dans Verglan le tort d' avoir
pris les moeurs de son siècle. Avec quelle
légèreté, disait-elle, on traite la pudeur et la
foi ! Comme on se loue de ce qu' il y a de plus
sacré dans la nature ! Et Verglan donne dans ce
travers ! Que n' a-t-il l' âme de Belzors ?
Quelque temps après, émilie et sa mère
étant au spectacle, Belzors et Verglan se
présentèrent à leur loge ; et Madame Du Troène les
invita l' un et l' autre à s' y placer. On jouait Inès.
La scène des enfans fit dire à Verglan quelques
bons mots qu' il donnait pour d' excellentes critiques.
Belzors, sans l' écouter, fondait en larmes,
et ne s' en cachait pas. Son rival le plaisanta
sur sa faiblesse. Quoi ! Lui dit-il, des enfans
te font pleurer ? -et que voulez-vous donc qui
me touche, dit Belzors ? Oui, je l' avoue ; je
n' entends jamais, sans tressaillir, les tendres
noms de père et de mère ; le pathétique de la
nature me pénètre, l' amour même le plus touchant
m' intéresse, m' émeut même beaucoup
moins. Inès fut suivie de Nanine ; et, quand ce

p135

vint au dénouement : -oh ! Dit Verglan, cela
passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille,
à la bonne heure, mais l' épouser me paraît un
peu fort. -c' est peut-être une folie, reprit
Belzors ; mais je m' en sens capable : quand la

vertu et la beauté sont réunies, je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n' échappait à Madame Du Troène. émilie, plus attentive encore, rougissait de l' avantage que Belzors avait sur son rival. Après le spectacle, ils virent passer le chevalier d' Olcet en pleureuses. -qu' est-ce donc, chevalier, lui dit Verglan d' un air léger. C' est un vieil oncle à moi, répond D' Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. -dix mille écus ! Viens donc, que je t' embrasse ! Cet oncle-là est un galant homme. Dix mille écus ! Il est charmant ! Belzors, l' embrassant à son tour, lui dit : chevalier, je m' afflige avec vous de sa mort : je sais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m' a long-temps servi de père, dit le chevalier, confus de l' air riant qu' il avait pris ; mais vous savez qu' il était si vieux ! -c' est un motif de patience, reprit Belzors avec douceur ; mais ce n' en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis ; et le bien qu' il vous a laissé n' en paierait pas un semblable. -c' est un triste ami,

p136

qu' un vieil oncle, dit Verglan ; et, dans la règle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seraient fort à plaindre, si les vieillards étaient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une réplique humiliante. à chaque trait de ce contraste, le coeur d' émilie était cruellement déchiré. Madame Du Troène vit avec joie l' air respectueux et sensible qu' elle prit avec Belzors, et l' air froid et chagrin dont elle répondait aux gentilleses de Verglan ; mais, pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l' un et l' autre à souper. On joua : Verglan et Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n' aimait que le gros jeu : Belzors jouait le jeu qu' on voulait. La partie était intéressante. Mademoiselle Du Troène fut du nombre des spectateurs ; et la bonne mère, en faisant son tri, ne laissait pas d' avoir l' oeil sur sa fille, et de lire sur son visage ce qui se passait dans son coeur. La fortune favorisa Belzors. émilie, quelque mécontente qu' elle fût de Verglan, avait le coeur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s' engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédait plus : il se piqua, il doubla son jeu ; et, avant le souper, il en était au point de jouer sur sa parole.

L' humeur l' avait pris : il fit son possible
pour être enjoué ; mais l' altération de son visage

p137

en écartait la joie. Il s' aperçut lui-même qu' on
le plaignait, et qu' on ne riait pas de quelques
mots plaisans qu' il tâchait de dire : il en fut
humilié ; et le dépit allait s' en mêler, si l' on
n' eût pas quitté la table. Belzors, que ni son
bonheur, ni le chagrin de son rival n' avaient
ému, fut doux et modeste, selon sa coutume.
Ils se remirent au jeu. Madame Du Troène, qui
avait fini sa partie, vint assister à celle-ci,
très-inquiète de l' issue qu' elle aurait, mais désirant
qu' elle fit son impression sur l' âme d' émilie. Le
succès passa son attente. Verglan perdait
l' impossible. Le tremblement de sa main et la pâleur
de son visage exprimaient le trouble qu' il
voulait cacher. Belzors, avec une complaisance
inépuisable, lui donna des revanches
tant qu' il en voulut ; et, quant à force de doubler
le jeu, il eut laissé Verglan s' acquitter jusqu' à
une somme raisonnable : si vous le trouvez
bon : dit-il, nous nous en tiendrons là : je
crois pouvoir gagner honnêtement ce que j' étais
résolu à perdre. Tant de modération et de sagesse
excita dans l' assemblée un murmure d' applaudissemens.
Le seul Verglan y parut insensible, et en se levant,
dit d' un air de dédain : ce n' était pas la
peine de jouer si long-temps.
émilie ne dort pas de la nuit, tant son
âme était agitée de ce qu' elle venait de voir et

p138

d' entendre. Quelle difference ! Disait-elle : et
par quel caprice faut-il que je soupire d' être
éclairée ? La séduction ne devrait-elle pas
cesser, dès qu' on s' aperçoit que l' on est séduite ?
J' admire l' un, et j' aime l' autre. Quelle
est cette mésintelligence entre le coeur et la
raison, qui fait que l' on chérit encore ce que
l' on cesse d' estimer ?
Le matin, selon son usage, elle parut au lever
de sa mère. -je te trouve changée, dit
Madame Du Troène. -oui, ma mère, je le
suis beaucoup. -est-ce que tu n' as pas bien
dormi ? -fort peu, dit-elle avec un soupir. -

il faut cependant tâcher d' être jolie, car je te mène ce soir aux tuileries, où tout Paris doit s' assembler. Je me plaignais que le plus beau jardin de l' univers fût abandonné ; je suis bien aise qu' on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s' y rendre ; et Madame Du Troène le retint auprès d' elle. Le coup d' oeil de cette promenade avait l' air d' un enchantement. Mille beautés, dans tout l' éclat d' une parure éblouissante, étaient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l' enceinte. L' allée superbe que ce bassin couronne, était remplie de ces jeunes nymphes, qui, par leurs charmes et leurs talents, attirent les désirs sur leurs pas. Verglan les connaissait

p139

toutes, et leur souriait en les suivant des yeux. Celle-ci, disait-il, c' est Fatmé. Rien n' est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois ; ils s' aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine : sa maison est le temple du luxe, ses soupers sont les plus brillans de Paris ; elle en fait les honneurs avec des grâces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, et dont les regards se promènent languissamment de tous côtés ? Elle a trois amans, dont chacun se flatte d' être le seul heureux. C' est un plaisir de la voir, au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légères, et leur persuader tour à tour qu' elle se joue de leurs rivaux. C' est un modèle de coquetterie : et personne ne trompe son monde avec tant d' adresse et de légèreté. Elle ira loin, sur ma parole, et je le lui ai déjà prédit. -vous êtes donc dans sa confiance ? Demanda Madame Du Troène. -oh ! Oui. Ce n' est pas avec moi qu' elles dissimulent : elles me connaissent ; elles savent bien qu' on ne m' en impose pas. -et vous, Belzors, dit Madame Du Troène au sage et vertueux jeune homme qui venait de les aborder, êtes-vous initié à ces mystères ? - non, madame ; je veux croire que tout cela est fort amusant ; mais le charme en fait le danger.

p140

Madame Du Troène observa que les honnêtes femmes recevaient d' un air froid et réservé le salut riant et familier de Verglan, tandis qu' elles répondaient avec l' air de l' estime et de l' amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d' en faire apercevoir émilie. -il est vrai, dit-il, madame, qu' on me tient rigueur en public ; mais tête à tête on m' en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d' éléonore, jeune veuve d' une rare beauté. éléonore parla du malheur qu' elle avait eu de perdre un époux estimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur, et de grâce, que Madame Du Troène, émilie et Belzors l' écoutaient les larmes aux yeux. - pour une femme jeune et belle, dit Verglan d' un ton badin, un mari est une perte légère et facile à réparer. -non pas pour moi, monsieur, dit la tendre et modeste éléonore : un mari qui honorait une femme de mon âge, de son estime et de sa confiance, et dont la tendresse délicate n' eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l' habitude, n' est pas de ceux qu' on remplace aisément. -il était sans doute d' une jolie figure ? Demanda Verglan. -non, monsieur ; mais son âme était belle. - une belle âme ? était-il jeune, au moins ? -

p141

point du tout : il était dans l' âge où l' on est sensé quand on a de quoi l' être. -mais s' il n' était ni jeune ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l' estime, les procédés honnêtes vont tout seuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l' âge et de la figure, d' unir les grâces avec les amours, en un mot, d' épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. -vos conseils sont les plus galans du monde, dit éléonore en s' en allant ; mais par malheur ils sont déplacés. -voilà une belle prude, dit Verglan dès qu' elle fut sortie. -la pruderie, monsieur, reprit Madame Du Troène, est une copie exagérée de la sagesse et de la raison ; et je ne vois rien dans éléonore que de simple et de naturel. -pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu' elle est belle. -respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité, qui t' en empêche ?

Elle seule peut le trouver mauvais. -savez-vous, interrompit Madame Du Troène, qui pourrait consoler éléonore ? C' est un homme comme Belzors ; et si j' étais l' amie qu' il consulterait pour un choix, je l' engagerais à penser à elle. -vous m' honorez beaucoup, madame, dit Belzors en rougissant ; mais éléonore mérite

p142

un coeur libre, et par malheur le mien ne l' est pas. à ces mots il sortit, accablé du congé qu' il avait cru recevoir. Car enfin, disait-il, m' inviter elle-même à rechercher éléonore, n' est-ce pas m' avertir de renoncer à émilie ? Ah ! Que mon coeur lui est peu connu ! Verglan, qui l' entendit de même, eut l' air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde. C' est dommage qu' il soit si triste, disait-il du ton de la pitié. Voilà ce qu' ils gagnent avec leur vertu ; ils ennuiet, et on les renvoie. Madame Du Troène, sans s' expliquer, l' assura qu' elle n' avait prétendu rien dire de désobligeant à l' un des hommes qu' elle honorait le plus. Cependant émilie avait les yeux baissés, et sa rougeur laissait voir l' agitation de son âme. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il se retira triomphant ; et le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : " vous avez dû me trouver bien romanesque, belle émilie, de n' avoir fait si long-temps parler que mes yeux ! Ne m' accusez pas d' une injuste défiance : j' ai lu dans votre coeur ; et, si je n' avais eu à consulter que lui, j' étais bien sûr de sa réponse. Mais vous dépendez d' une mère, et les mères ont des caprices. Heureusement la vôtre vous aime, et sa tendresse a éclairé

p143

son choix. Le renvoi de Belzors m' annonce qu' elle s' est décidée ; mais votre aveu doit précéder le sien : je l' attends avec l' impatience du plus tendre et du plus violent amour. " émilie ouvrit ce billet, sans savoir d' où il lui venait ; elle en fut offensée autant que surprise, et n' hésita point à le communiquer à sa mère. -je vous sais bon gré, lui dit Madame

Du Troène, de cette marque d'amitié ; je vous dois à mon tour confiance pour confiance. Belzors m'a écrit : lisez sa lettre. émilie obéit et lut : " madame, j'honore la vertu, j'admire la beauté, je rends justice à éléonore ; mais le ciel n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après avoir adoré, dans votre image, ce qu'il a fait de plus touchant, me croyez-vous en état de suivre le conseil que vous m'avez donné ? Je ne vous dirai pas combien il est cruel : mon respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai du moins les sentimens ; et ce caractère est ineffaçable. " émilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et lui dit : -oh ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. -à moi, ma mère. -à qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? Est-ce mon coeur que je dois

p144

consulter ? -ah ! Madame ! Votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? -tout cela, mon enfant, est le mieux du monde ; mais, comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux : l'état, la fortune sont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari ; gardons celui-là, et congédions l'autre. émilie, pénétrée, baisait les mains de sa mère, et les arrosait de ses larmes. -mettez le comble à vos bontés, lui disait-elle, en m'éclairant sur mon choix : plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choisi me sera cher ; mon coeur ose vous en répondre. -non, ma fille, on n'aime pas ainsi par devoir ; et tu sais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerais : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s' imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'émilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main sur ses yeux, et l'autre sur son coeur, elle essayait en vain d'obéir, sa voix expirait sur ses lèvres. -eh bien ? Disait la bonne mère, auquel des deux

allons-nous répondre ? Finis, ou je vais m' impatienter.

-à Verglan, dit émilie d' une voix faible et chancelante. -à Verglan, soit. Que lui dirai-je ?

" il n' est pas possible, monsieur, qu' un homme qui se doit, comme vous, à la société, y renonce pour vivre au sein de sa famille. Mon émilie n' a pas de quoi vous dédommager des sacrifices qu' elle exigerait. Continuez d' embellir le monde : c' est pour lui que vous êtes fait. " -est-ce-là tout ? -oui, ma mère. -et à Belzors, que lui dirons-nous ? émilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. " vous trouver digne d' une femme aussi vertueuse que belle, ce n' était pas, monsieur, vous interdire un choix qui m' intéresse autant qu' il m' honore ; c' était même vous y encourager. Votre modestie a pris le change, et vous avez été injuste envers vous-même et envers moi. Venez apprendre à mieux juger des intentions d' une bonne mère. Je dispose du coeur de ma fille, et je n' estime personne au monde plus que vous. " viens toi-même, mon enfant, que je t' embrasse, s' écria Madame Du Troène ; tu remplis les voeux de ta mère, et tu n' aurais pas mieux dit quand tu aurais consulté mon coeur. Belzors accourut, ne se possédant pas de

joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que celui-là. La tendresse de Belzors se partagea entre émilie et sa mère, et l' on doutait dans le monde laquelle des deux il aimait le plus.

LE BON MARI

L' un de ces bons pères de famille qui nous rappelle l' âge d' or, Féliande avait marié Hortense, sa fille unique, au baron de Valsain, et sa nièce Amélie au président de Lusane. Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire et de son avancement pour s' établir le gardien de sa femme, la laissait, sur sa bonne foi, se livrer

aux dissipations d' un monde, où, répandu lui-même, il se plaisait à la voir briller. Lusane, plus recueilli, plus assidu, ne respirait que pour Amélie, qui de son côté ne vivait que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupait sans cesse ; et pour eux le plus saint des devoirs était le plus doux des plaisirs. Le vieux Félisonde jouissait de l' union de sa famille, quand la mort d' Amélie et celle de Valsain y répandirent la tristesse et le deuil. Lusane, dans sa douleur, n' avait pas même la consolation d' être père. Valsain laissait à Hortense deux enfans, avec peu de bien. Les premiers

p148

regrets de la jeune veuve n' eurent pour objet que son époux : mais on a beau s' oublier soi-même, on y revint insensiblement. Le temps du deuil fut celui des réflexions. à Paris, une jeune femme qui n' est que dissipée, est à l' abri de la censure tant qu' elle est au pouvoir d' un mari ; l' on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, et ce qu' il approuve on n' ose le blâmer ; mais, livrée à elle-même, elle rentre sous la tutelle d' un public sévère et jaloux, et ce n' est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortense vit donc bien qu' elle était trop jeune pour ne dépendre que d' elle-même ; et Félisonde le vit encore mieux. Un jour, ce bon père confia ses craintes à Lusane, son neveu. -mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre ; mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n' ai qu' une fille : tu sais si je l' aime ; et tu vois les dangers qu' elle court. Ce monde, qui l' a séduite, la rappelle : son deuil fini, elle va s' y livrer ; et je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu est en nous, et notre honneur, cet honneur si cher, est dans l' opinion des autres. -je vous entends, monsieur, et, s' il faut l' avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortense à un nouvel

p149

engagement ? -eh ! Mon ami, quelles raisons n' a-t-elle pas à m' opposer ? Deux enfans,

deux enfans sans fortune ; car tu sais que je ne suis pas riche, et que leur père était ruiné. - n'importe, monsieur, consultez Hortense ; je connais un homme, s' il lui convenait, qui pense assez bien, qui a le coeur assez bon pour servir de père à ses enfans. Le vieux bon homme crut l' entendre. -ô toi ! Dit-il, qui faisais le bonheur de ma nièce Amélie, toi que j' aime comme mon fils, Lusane ! Le ciel lit dans mon coeur... mais, dis-moi, l' époux que tu proposes connaît-il ma fille ? N' est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légèreté, de l' essor qu' elle a pris dans le monde ? -il la connaît comme vous-même, et il ne l' en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. -oui, mon père, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S' observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c' est le sort d' une veuve à mon âge : il est pénible et dangereux. -eh bien ! Ma fille, Lusane m' a parlé d' un époux qui te conviendrait. - Lusane, mon père ? Ah ! S' il est possible qu' il m' en donne un qui lui ressemble. Heureuse moi-même avec Valsain, je ne laissais pas quelquefois d' envier le sort de sa femme. Le père, enchanté de sa réponse, vint la rendre à

p150

son neveu. -si vous ne me flattez pas, lui dit Lusane, demain nous serons tous contents. - quoi ! Mon ami, c' est toi ? -c' est moi-même. -hélas ? Mon coeur me l' avait dit. -oui, c' est moi, monsieur, qui veux faire la consolation de votre vieillesse, en ramenant à ses devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans les travers indécens, je vois qu' Hortense a pris tous les airs, tous les ridicules d' une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l' envie de plaire et de s' amuser, l' ont engagé dans le labyrinthe d' une société bruyante et frivole ; il s' agit de l' en tirer. J' ai besoin pour cela d' un peu de courage et de résolution. J' aurai peut-être des larmes à combattre, et c' est beaucoup pour un coeur aussi sensible que le mien ; cependant je vous réponds de moi. Mais, vous, monsieur, vous êtes père, et si Hortense venait se plaindre à vous... -ne crains rien ; dispose de ma fille ; je la confie à ta vertu ; et, si ce n' est pas assez de l' autorité d' un époux, je te remets celle d' un père. Lusane fut reçu d' Hortense avec les grâces

les plus touchantes. -croyez voir en moi, lui dit-elle, l' épouse que vous avez perdue : si je la remplace dans votre coeur, je n' ai plus rien à regretter.

Quand il s' agit de dresser les articles :

p151

monsieur, dit Lusane à Féliconde, n' oublions pas que nous avons deux orphelins. L' état de leur père ne lui a pas permis de leur laisser un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mère, et que la naissance de mes enfans ne soit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché jusqu' aux larmes de la générosité de son neveu, qu' il appela dès ce moment son fils. Hortense ne fut pas moins sensible aux procédés de son nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maison où tout respirait le goût, l' agrément, l' opulence, annoncèrent à cette jeune femme un mari soigneux de tous ses plaisirs. Mais la joie qu' elle en ressentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut succédé au tumulte des noces, Lusane crut devoir s' expliquer avec elle sur le plan de vie qu' il voulait lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil, ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l' âme elle-même, apaisée par l' évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, et, se possédant tout entière, se contemple et lit dans son sein, comme on voit au fond d' une eau claire et tranquille.

Ma chère Hortense, lui dit-il, je veux que

p152

vous soyez heureuse, et que vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices ; et j' aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueraient de la défiance. Vous avez passé avec le baron de Valsain quelques années agréables. Fait pour le monde et pour les plaisirs, jeune, brillant et dissipé lui-même, il vous inspirait tous ses goûts. Mon caractère est plus sérieux, mon état plus modeste, mon

humeur un peu plus sévère : il ne m' est pas possible de prendre ses moeurs ; et je crois que c' est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs et de pièges ; celle que nous allons tenir a moins d' attraits, et moins de dangers. Le charme qui vous environnait, se fût dissipé avec la jeunesse ; les jours sereins que je vous prépare, seront les mêmes dans tous les temps. Ce n' est pas au milieu du monde qu' une honnête femme trouve le bonheur ; c' est dans l' intérieur de son ménage, dans l' amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, et dans le commerce intime d' une société composée de gens de bien. Ce début causa quelque surprise à Hortense : surtout le *ménage* étonna son oreille ; mais prenant le ton de la plaisanterie, je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente

p153

ménagère : quant à présent, je n' y entends rien. Mon devoir est de vous aimer, je le remplis : mes enfans n' ont pas encore besoin de moi : pour ma société, vous savez bien que je ne vois que d' honnêtes gens. -ne confondons pas, ma chère amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. -oui, j' entends votre distinction : mais en fait de connaissances, l' on ne doit pas être si difficile. Le monde, tel qu' il est, m' amuse ; et ma façon d' y vivre n' a rien d' incompatible avec la décence de votre état ; ce n' est pas moi qui porte la robe, et je ne vois pas pourquoi Madame De Lusane serait plus obligée de s' ennuyer que Madame De Valsain. Soyez donc, mon cher président, aussi grave qu' il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années ; chaque âge amènera ses goûts. -c' est dommage, reprit Lusane, de te ramener au sérieux ; car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde, aimes-tu sans choix tout ce qui le compose ? -non pas en détail, mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez. -quoi ! Les méchants, par exemple ? -les méchants ont leur agrément. Ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, et de publier, en les exagérant, les faiblesses

p154

ou les travers de ceux qu' ils viennent de flatter. Il est certain qu' au premier coup d' oeil on est effrayé de ces caractères ; mais, dans le fond, ils sont peu dangereux ; depuis qu' on médit de tout le monde, la médisance ne fait plus aucun mal ; c' est une espèce de contagion, qui s' affaiblit à mesure qu' elle s' étend. -et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, et dont les propos la déshonorent : qu' en dis-tu ? -on ne les croit pas. -je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe ; il y a beaucoup de femmes aimables, estimables, je le sais ; mais il y en a... -c' est, comme parmi vous, mélange de vertu et de vices. -et bien ! Dis-moi : dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix ? - on en fait un pour l' intimité ; mais dans le monde, on vit avec le monde. -moi, mon enfant, je ne veux vivre qu' avec des gens qui, par leurs moeurs et leur caractère, méritent d' être mes amis. -vos amis, monsieur, vos amis ! Eh combien en a-t-on dans la vie ? -on en a beaucoup quand on en est digne, et que l' on sait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse, dont le dévouement va jusqu' à l' héroïsme ; j' appelle amis, ceux qui viennent chez moi avec le désir d' y trouver de la joie et la paix, disposés à me pardonner des faiblesses,

p155

à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter, présent, avec franchise, absent, avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares ; et j' ose espérer d' en avoir. -à la bonne heure, nous en ferons notre société familière. -je n' aurai point deux sociétés. -quoi ! Monsieur, votre porte ne sera pas ouverte ? -ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure. -non, monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde, mais on doit le craindre et le ménager. -oh ! Sois tranquille, ma bonne amie ; c' est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux ; peu m' importe. -il m' importe, à moi. Je veux que mon époux soit considéré, et n' avoir pas à me reprocher d' en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera ; mais laissez-moi cultiver mes anciennes

connaissances, et empêcher que la cour et la ville ne se déchaînent contre vous.

Lusane admirait l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. -ma chère Hortense, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est bien méditée, tu peux m'en croire, et rien au monde ne peut la changer. Choisis parmi les gens que tu vois, tel

p156

nombre qu'il te plaira de femmes décentes et d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens : nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier, pour être sa règle de tous les jours ; et, s'il s'en écarte, il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose, et que j'ai voulu te communiquer. Hortense resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvait croire que ce fût Lusane, cet homme si doux, si complaisant, qui venait de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes ; voyez le ton que prend celui-ci ! Avec quel froid il me dicte ses volontés ! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis, la bonne chimère ! Et puis l'amusante société que ce cercle d'amis respectables ! Tel est mon plan, dit-il, comme s'il n'y avait plus qu'à obéir quand il a parlé ! Voilà comme on les gâte. Ma cousine était une bonne petite femme, qui s'ennuyait tant qu'on voulait. Elle était contente comme une reine, dès que son mari daignait lui sourire ; et, enchantée d'une caresse, elle venait me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple, je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire ; il se trompe, s'il a prétendu me mener à la lisière,

p157

je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant. Dès ce moment, à l'air enjoué, libre, et caressant qu'elle avait eu avec Lusane, succéda un air froid et réservé, dont il s'aperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avait pas manqué de faire part de son mariage à cet essaim de connaissances légères qu'on

appelle des amis. On vint en foule la féliciter ; et Lusane ne put s' empêcher de rendre avec elle ces visites de bienséance : mais il mit dans sa politesse des distinctions si frappantes, qu' il ne fut pas difficile à Hortense de remarquer ceux qu' il voulait revoir.

De ce nombre n' était pas une olympe, qui, pleine d' un mépris tranquille pour l' opinion du public, prétend que tout ce qui plaît est bien, et qui joint l' exemple au précepte ; ni une climène, qui ne sait pas pourquoi l' on fait scrupule de changer d' amant, quand on est lasse de celui qu' on a pris, et qui trouve les timides précautions du mystère trop au-dessous de sa qualité. De ce nombre n' étaient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes et de coulisses, qui, promenant dans Paris leur oisive inutilité, *chenilles le matin, et papillons le soir*, passent la moitié de leur vie à ne rien faire, et l' autre moitié à faire des riens ; ni ces

p158

complaisantes de profession, qui, n' ayant plus dans le monde d' existence personnelle, s' attachent à une jolie femme, pour passer encore à sa suite, et qui la perdent pour se soutenir.

Hortense rentra chez elle inquiète et rêveuse. Elle se croyait voir au moment d' être privée de tout ce qui fait l' agrément de la vie. La vanité, le goût du plaisir, l' amour de la liberté, tout en elle se révoltait contre l' empire que son époux voulait prendre. Cependant, après s' être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d' éclater. Le lendemain, Lusane lui demanda si elle avait fait sa liste. -non, monsieur, dit-elle, je n' en ai point fait, je n' en ferai point. -voici la mienne, poursuivit-il, sans s' émouvoir ; voyez si dans le nombre de vos amis et des miens, j' ai oublié quelqu' un qui vous plaise et qui vous convienne. -je vous l' ai dit, monsieur, je ne me mêle point de vos arrangemens ; et je vous prie, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s' accordent pas, faisons ce que fait tout le monde, partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j' inviterai à souper celles que j' aime. -ah ! Ma chère Hortense, que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes !

N' y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s' établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu' il me sera possible : mais point de distinctions, s' il vous plaît, entre vos amis et les miens. Ce soir, tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, et arrangez-vous pour vivre avec eux. à ces mots, il se retira, en laissant la liste sous les yeux d' Hortense. -voilà donc, dit-elle, sa loi tracée ! Et, en la parcourant des yeux, elle s' encourageait elle-même à ne pas s' y assujettir, lorsque la comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, et la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avait pris Hortense en amitié ; et, comme elle flattait ses penchans, elle avait gagné sa confiance. La jeune femme, dont le coeur avait besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. -eh quoi ! S' écria la comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avilir ? Vous, esclave ! Et de qui ! D' un homme de robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l' honneur d' être Madame De Valsain. Hortense rougit d' avoir eu la faiblesse de compromettre son mari. -le tort qu' il peut avoir, dit-elle, ne m' empêche pas de le respecter ; c' est le plus honnête homme du monde, et ce qu' il a fait pour mes

enfans... -honnête homme ! Et qui ne l' est pas ? C' est un mérite qui court les rues. Qu' a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes, il eût mieux valu qu' il abusât de la faiblesse de votre père ! Non, madame, il n' a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu' il préside à son audience ; mais qu' il vous laisse commander chez vous. à ces mots Lusane rentra. -chez moi, lui dit-il, madame, ce n' est ni ma femme ni moi qui commande, c' est la raison ; et vraisemblablement ce n' est pas vous qu' elle choisira pour arbitre. Non, monsieur, répliqua la comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des lois à madame. Vous m' avez entendue et j' en suis bien aise ; vous savez ce que je pense du ridicule de vos procédés. -madame la comtesse,

reprit Lusane, si j' avais les torts que vous me supposez, ce n' est pas avec des injures que l' on me corrigerait. La douceur et la modestie sont les armes de votre sexe ; et Hortense toute seule est bien plus forte qu' avec vous. Laissez-nous le soin de nous accorder, puisque c' est nous qui devons vivre ensemble. Quand vous lui auriez rendu ses devoirs odieux, vous ne la dispenseriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance et l' amitié de son

p161

mari, vous ne l' en dédommageriez pas. épargnez-lui des conseils qu' elle ne veut ni ne doit suivre. Pour une autre ils seraient dangereux ; grâce au ciel, pour elle ils ne sont qu' inutiles. Hortense, ajouta-t-il en s' en allant, vous n' avez pas voulu me faire de la peine, mais que ceci vous serve de leçon.

Voilà donc comme vous vous défendez ? Dit Madame De Fierville à Hortense, qui n' avait pas même osé lever les yeux. Obéissez ; c' est le partage des âmes faibles. Juste ciel ! Disait-elle en sortant, je suis la plus douce, la plus vertueuse femme qui soit sur la terre ; mais, si un mari osait me traiter ainsi, je me vengerais de la bonne façon. Hortense eut à peine la force de se lever pour accompagner Madame De Fierville, tant elle était confuse et tremblante ! Elle sentait l' avantage que son imprudence donnait à son époux ; mais, loin de s' en prévaloir, il ne lui en fit pas même un reproche ; et sa délicatesse la punit mieux que n' eût fait son ressentiment.

Le soir, les convives s' étant assemblés, Lusane saisit le moment où sa femme était encore chez elle. C' est ici, leur dit-il, le rendez-vous de l' amitié, s' il peut vous plaire, venez-y souvent, et passons notre vie ensemble. Il n' y eut qu' une voix pour lui répondre que l' on ne

p162

demandait pas mieux. Voilà poursuivit-il en leur présentant le bon homme Félisonde, voilà notre digne et tendre père, qui sera l' âme de nos plaisirs. à son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans

la jeunesse ; et rien n' est plus aimable qu' un aimable vieillard. Il a une fille que nous voulons rendre heureuse. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous ; et que l' amour, la nature et l' amitié conspirent à lui rendre sa maison plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de son âge ; mais, quand elle aura goûté les charmes d' une société vertueuse, ce monde vain la touchera peu. Comme Lusane parlait ainsi, le vieux Félisonde ne put s' empêcher de laisser échapper quelques larmes. ô mon ami ! Lui dit-il en le serrant dans ses bras ; heureux le père qui peut, en mourant, laisser sa fille en de si bonnes mains ! L' instant d' après arriva Madame De Lusane. Tous les coeurs volèrent au devant d' elle ; mais le sien n' était pas content. Elle déguisa son humeur sous l' air réservé de la cérémonie ; et sa politesse, quoique sérieuse, parut encore aimable et touchante : tant les grâces naturelles ont le don de tout embellir ! On joua. Lusane fit remarquer à Hortense que tout son monde jouait petit jeu. C' est, dit-il,

p163

le moyen d' entretenir l' union et la joie. Le gros jeu préoccupe et aliène les esprits : il afflige ceux qui perdent, imposent à ceux qui gagnent le devoir d' être sérieux ; et je le crois incompatible avec une franche amitié. Le souper fut délicieux : l' enjouement, la belle humeur se répandirent autour de la table. L' esprit et le coeur étaient à leur aise. La galanterie fut telle, que la pudeur pouvait lui sourire ; et ni la décence, ni la liberté ne se gênèrent mutuellement. Hortense, dans une autre situation, aurait goûté ces plaisirs tranquilles ; mais l' idée de contrainte qu' elle y attachait en empoisonnait la douceur.

Le lendemain, Lusane fut surpris de lui trouver un air plus enjoué. Il se douta bien qu' elle avait pris quelque résolution nouvelle. -que faisons-nous aujourd' hui, lui demanda-t-il ? -je vais au spectacle, lui dit-elle, et je reviens souper chez moi. -c' est fort bien fait : et quelles sont les femmes avec qui vous allez ? -deux amies de Valsain, Olympe et Arterice. -il est cruel pour moi, dit l' époux, d' avoir à vous affliger sans cesse ; mais vous, Hortense, pourquoi m' y exposer ? Me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me suis

faits, pour consentir que l' on vous voie en public avec ces femmes ? -il faut bien que vous

p164

y consentiez ; car la partie est arrangée, et certainement je n' y manquerai pas. -pardonnez-moi, madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. -est-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit ? -oui, c' est vous exposer à être confondue avec elles dans l' opinion du public. -le public, monsieur, n' est pas injuste ; et dans le monde, chacun répond de soi. -le public, madame, suppose avec raison que celles qui sont en société de plaisirs, sont en société de moeurs ; et vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe et Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen ; dispensez-vous seulement du spectacle, et proposez-leur de venir souper ; ma porte sera fermée à tous mes amis, et nous serons seuls avec elles. -non, monsieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n' abuserai pas de votre complaisance. Elle écrivit pour se dégager. Rien ne lui avait tant coûté que ce billet : les larmes du dépit l' arrosèrent. -assurément, disait-elle, je me soucie fort peu de ces femmes ; la comédie m' intéresse encore moins : mais se voir contrariée en tout ! N' avoir jamais de volonté à soi ! être soumise à celles d' un autre ! L' entendre me dicter ses lois avec une tranquillité insultante, voilà ce qui me désespère, ce qui me rendrait capable de tout.

p165

Il s' en fallait cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l' air de l' insulte ; et il était facile de voir qu' il se faisait violence à lui-même. Son beau-père, qui vint souper chez lui, s' aperçut de la tristesse où il était plongé. - ah ! Monsieur, lui dit Lusane, je sens que j' ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir ! Il lui raconta ce qui s' était passé. - courage, mon ami, lui dit le bon père ; ne nous rebutons point : s' il plaît au ciel, tu la rendras digne de tes soins et de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu' au bout. Je vais la voir ; et si

elle se plaint... -si elle se plaint, consolez-la monsieur, et paraissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile, quand son coeur sera soulagé. Qu' elle me haïsse dans ce moment ; je m' y attendais, je n' en suis point surpris : mais si l' amertume de son humeur altérerait dans son âme les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s' affaiblissait, tout serait perdu. La bonté de son coeur est ma seule ressource, et ce n' est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l' empêcher de s' aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge ; et c' est à vous d' être son soutien.
Ces précautions furent inutiles. Soit vanité,

p166

soit délicatesse, Hortense eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son père. - bon, dit Lusane, elle sait se vaincre ; et il n' y a que les âmes faibles dont on doit désespérer. Le jour suivant on dîna tête à tête et dans le plus profond silence. Au sortir de table, Hortense ordonna que l' on mît ses chevaux. -où allez-vous, lui demanda son mari ? -m' excuser, monsieur, de l' impolitesse que j' ai faite hier. -allez, Hortense, puisque vous le voulez ; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes. Artenice et Olympe, à qui Madame De Fierville avait conté la scène qu' elle avait eue avec Lusane, se doutèrent bien que c' était lui qui avait empêché Hortense d' aller au spectacle avec elles. -oui, lui dirent-elles, c' est lui même ; nous ne l' avons vu qu' un moment ; mais nous l' avons jugé : c' est un homme dur, absolu, et qui vous rendra malheureuse. -il ne m' a parlé jusqu' ici que sur le ton de l' amitié. Il est vrai qu' il a des principes à lui, et une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde. Mais... -mais qu' il vive seul, reprit Olympe, et qu' il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu' il vous suive ? Un mari est l' homme du monde dont on se passe le mieux, et je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de

p167

son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. -non, madame, lui dit Hortense, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. -elle fléchit, la voilà subjuguée, reprit Ardenice. Ah ! Mon enfant, vous ne savez pas ce que c'est que de céder à un homme avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans, s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; et je vous en parle avec connaissance de cause. Pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avait donné ma faiblesse ; et, sans un effort de courage inouï, on n'entendait plus parler de moi ; j'étais une femme noyée. -cela dépend des caractères, dit Hortense ; et mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. -détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramène ; c'est en leur résistant qu'on leur en impose ; c'est par la crainte du ridicule et de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? On est bien forte quand on est jolie, et qu'on n'a rien à se reprocher. Votre cause est celle de toutes les femmes ; et les hommes eux-mêmes, les hommes

p168

qui savent vivre, se rangeront de votre parti. Hortense objecta l'exemple de sa cousine, que Lusane avait rendue heureuse. On lui répondit que sa cousine était une imbécile ; que, si la vie qu'elle avait menée était bonne pour elle, c'est qu'elle ne connaissait pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avait goûté les charmes, et qui en faisait l'ornement, n'était pas faite pour s'ensevelir dans la solitude de sa maison et dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnait le lendemain madame la duchesse de . -toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance, et nous vous conseillons, en amies, de saisir cette occasion pour faire un éclat et pour vous séparer. Quoique Hortense fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violents, elle ne laissait pas d'avoir la douleur dans l'âme, en voyant

que son malheur allait être connu dans le monde, et qu' on la chercherait vainement des yeux dans ces fêtes où naguère elle s' était vue adorée. En arrivant chez elle, on lui remit un billet : elle le lut avec impatience, et soupira après l' avoir lu. Sa main tremblante le tenait encore, lorsque son mari l' aborda. C' est, lui

p169

dit-elle avec négligence, un billet d' invitation pour le bal de la duchesse de . -eh bien ! Madame ? -eh bien ! Monsieur, je n' irai pas ; soyez tranquille. -pourquoi donc, Hortense, vous priver des plaisirs honnêtes ? Est-ce moi qui vous les interdis ? L' honneur qu' on vous fait me flatte autant et plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu' il y aura de plus aimable ; ce sera un triomphe pour moi. Hortense ne put dissimuler sa surprise et sa joie. Ah ! Lusane, lui dit-elle, que n' êtes-vous toujours le même ! Et voilà l' époux que je m' étais promis. Je le retrouve ; mais est-ce pour long-temps ? La société de Lusane s' assembla le soir, et Hortense y fut adorable. On proposa des soupers, des parties de spectacle ; elle s' y engagea de la meilleure grâce. Enjouée avec les hommes, caressante avec les femmes, elle les enchantait tous. Lusane lui seul n' osait encore se livrer à la joie qu' elle inspirait : il prévoyait que cette belle humeur ne serait pas long-temps sans nuages. Cependant il dit un mot à son valet de chambre ; et, le lendemain, quand sa femme demanda son domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore semblait avoir semée de plus belles couleurs du printemps. Ces fleurs où l' art de l' Italie égale la nature, et trompe

p170

les yeux enchantés, ces fleurs parcouraient, en guirlandes, les ondes légères d' un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortense, amoureuse de son habit, de son époux et d' elle-même, ne put cacher son ravissement. Son miroir, consulté, lui promit des succès éclatans ; et cet oracle ne la trompait jamais : aussi, en paraissant dans l' assemblée, jouit-elle

du mouvement flatteur d' une admiration unanime ; et, pour une jeune femme, ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quelque chose de si touchant ! Il est aisé de juger qu' à son retour Lusane fut assez bien traité : il semblait qu' elle voulût lui peindre tous les transports qu' elle avait fait naître. Il reçut d' abord ses caresses sans réflexion, car le plus sage quelquefois s' oublie ; mais quand il revint à lui-même : un bal, disait-il, un domino tourne cette jeune tête ! Ah ! Que j' ai de combats à livrer encore avant de la voir telle que je la veux ! Hortense avait vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux voulait la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable, et de vous rendre à vos amis ; le ridicule allait tomber sur lui, et nous avons fait une ligue pour le désoler partout où il aurait paru. Dites-lui donc, pour son repos, qu' il daigne permettre qu' on vous voie. Si nous avons le

p171

malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas se gêner ; mais qu' il se contente de se rendre invisible, sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortense fit entendre à son époux qu' on trouvait mauvais que sa porte fût interdite ; que des gens comme il faut s' en plaignaient, et se proposaient de s' en plaindre à lui-même. S' ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c' est d' épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, et de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j' irai troubler leur repos. Quelques jours après deux de ces jeunes gens, piqués de n' avoir pu s' introduire chez Hortense, virent Lusane à l' opéra, et l' abordèrent pour lui demander raison des impolitesse de son suisse. Monsieur, lui dit le chevalier de saint-Placide, vous a-t-on dit que le marquis de Cirval et moi, avons passé deux fois chez vous ? -oui, messieurs, je sais que vous avez pris cette peine. -ni vous, ni madame, n' étiez visibles ? -cela nous arrive souvent. -cependant vous voyez du monde ? -nous ne voyons guère que nos amis. -nous sommes des amis d' Hortense, et du règne de Valsain nous la voyions tous les jours. Ah ! Monsieur, l' aimable homme que Valsain ! Elle n' a

p172

pas perdu au change ; mais c' était bien le plus honnête, le plus complaisant de tous les maris !
-je le sais. -c' est lui, par exemple, qui n' était pas jaloux ! -qu' il était heureux ! -vous en parlez d' un air d' envie. Serait-il vrai, comme on le dit, que vous n' êtes pas aussi tranquille ?
-ah ! Messieurs, si vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d' être amoureux de vos femmes : c' est une cruelle chose que la jalousie !
-quoi ! Sérieusement, vous en êtes atteint ?
-hélas ! Oui, pour mes péchés. -mais Hortense est si honnête ! -je le sais bien. -elle a vécu comme un ange avec Valsain. -avec moi, j' espère qu' elle vivra de même. -pourquoi donc lui faire l' injure d' être jaloux ? -
c' est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. -vous avouez donc que c' est une folie ? -elle est au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d' une jolie figure, ou d' un mérite distingué, sans que la tête me tourne : et voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde.
-le marquis et moi, dit le chevalier, nous ne sommes pas dangereux ; et nous espérons...
-vous, messieurs ! Vous êtes de ceux qui feraient le malheur de ma vie. Je vous connais trop bien pour ne pas vous craindre ; et puisqu' il faut vous l' avouer, j' ai moi-même exigé

p173

de ma femme qu' elle ne vous revît jamais. -
mais, monsieur le président ! Voilà un compliment fort malhonnête. -ah ! Messieurs, c' est le plus flatteur que puisse vous faire un jaloux.
Chevalier, dit le marquis, quand Lusane les eût quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme-là. -c' était mon dessein. Je crois, Dieu me pardonne, que c' est lui qui se moque de nous. -j' en ai quelque soupçon ; mais je m' en vengerai. -comment ? -
comme on se venge d' un mari.
Le soir même, à souper chez la marquise de Bellune, ils dénoncèrent Lusane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la marquise, a la bonté de souffrir qu' il la gêne !
Ah ! Je lui ferai sa leçon. La maison de Madame De Bellune était le rendez-vous de tous les étourdis de la ville et de la cour ; et son secret,

pour les attirer, était d' assembler les plus jolies femmes. Hortense fut invitée à un bal qu' elle donnait. Il fallut en prévenir Lusane ; mais, sans avoir l' air de lui demander son aveu, on lui en dit un mot en passant. Non, ma bonne amie, dit Lusane à Hortense, la maison de Madame De Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal, chez elle, est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n' est pas obligé de vous croire plus infaillible qu' une autre ; et

p174

pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d' éviter l' écueil. La jeune femme, d' autant plus irritée de ce refus, qu' elle s' y attendait moins, se répandit en plaintes et en reproches. Vous abusez, lui dit-elle, de l' autorité que je vous ai confiée ; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, madame, lui répondit Lusane d' un ton plus ferme et plus sérieux ; mais, tant que je vous estimerai, je ne craindrai point cette menace ; et je la craindrais encore moins si je cessais de vous estimer. Hortense, qui n' avait attaché aucune idée aux paroles qui venaient de lui échapper, rougit du sens qu' elles présentaient, et ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avait fait place à la confusion. Je vous deviens odieux, lui dit-il ; cependant quel est mon crime ? De sauver votre jeunesse des dangers qui l' environnaient ; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation ; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu' il faut que vous aimiez toujours. -oui, monsieur, vos intentions sont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs ; et vous m' en faites une servitude ! Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir ; mais il fallait dénouer au lieu de rompre, et me détacher

p175

insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m' emprisonner chez moi. Quand le ridicule n' est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison, dont vous

vous plaignez, est l' asile des bonnes moeurs, et sera celui de la paix et du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n' avoir pas usé de ménagemens avec le monde et avec vous-même ; j' ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu' à votre âge la contagion de la mode, de l' exemple et de l' habitude, fait chaque jour de nouveaux progrès, et qu' à moins d' interrompre toute communication, il n' y a pas moyen de s' en garantir. Il m' en coûte plus que je ne puis dire, de vous parler d' un ton absolu ; mais c' est ma tendresse pour vous qui m' en donne le courage : un ami doit savoir, au besoin, déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que, tant que je vous aimerai, j' aurai la force de vous résister ; et malheur à vous si je vous abandonne ! -malheur à moi ! Vous m' estimez bien peu, si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l' attache ! Allez, monsieur, j' ai su me conduire ; et Valsain, qui me rendait justice, n' a jamais eu à se repentir d' avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n' ai pas prétendu me

p176

donner un tyran. Il faut, pour condescendre à vos volontés, une force ou une faiblesse que je n' ai pas : toutes les privations que vous m' imposez me sont douloureuses, et je ne m' y accoutumerai jamais.

Lusane, livré à lui-même, se reprocha les larmes qu' il lui faisait répandre. Qu' ai-je entrepris ? Disait-il, et quelle épreuve pour mon âme ! Moi, son tyran, moi qui l' aime plus que ma vie, et à qui ses plaintes déchirent le coeur ! Si je persiste, je la désespère ; si je fléchis un seul instant, je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde, qu' elle aime, va l' y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, et bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortense passa la nuit dans la plus vive agitation : tous les partis violens se présentèrent à son esprit ; mais l' honnêteté de son âme en fut effrayée. Pourquoi me décourager ? Dit-elle, quand son dépit fut un peu calmé. Cet homme-là se possède et me domine, parce qu' il ne m' aime pas ; mais, s' il venait jamais à m' aimer, je règnerais bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur et la séduction.

Lusane, qui n' avait pu fermer l' oeil, vint lui
demander le matin, avec l' air de l' amitié,

p177

comment elle avait passé la nuit. Vous le savez,
lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler
mon repos. Ah ! Lusane, était-ce à vous de faire
mon malheur ? Qui m' eût dit que je me repentirais
d' un choix que j' avais fait de si bon coeur
et de si bonne foi ? En prononçant ces mots,
elle lui avait tendu la main ; et des yeux, les
plus éloquens qu' eût jamais fait parler l' amour,
lui reprochaient son ingratitude. Moitié de
moi-même, lui dit-il en l' embrassant, crois que j' ai
mis ma gloire et mon bonheur à te rendre heureuse.
Je veux que ta vie soit semée de fleurs ;
mais permets que j' en arrache les épines. Fais
des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun
regret, et sois sûre qu' ils seront accomplis dans
mon âme aussitôt que formés dans la tienne. La
loi que je t' impose n' est que ta volonté, non
celle du moment, qui est une fantaisie, un caprice,
mais celle qui naîtra de la réflexion et de
l' expérience, celle que tu auras dans dix ans
d' ici. J' ai pour toi la tendresse d' un amant, la
franchise d' un ami, et l' inquiète vigilance d' un
père : voilà mon coeur, il est digne de toi ; et, si
tu es encore assez injuste pour t' en plaindre, tu
ne le seras pas long-temps. Ce discours fut
accompagné des marques les plus touchantes d' un
amour passionné, et Hortense y parut sensible.
Huit jours se passèrent dans la plus douce

p178

intelligence, dans l' union la plus intime qui
puisse régner entre deux époux. Aux charmes
de la beauté, de la jeunesse et des grâces,
Hortense joignait l' enchantement de ces caresses
timides, que l' amour, d' intelligence avec le
devoir, semble voler à la pudeur. C' est le plus
délié de tous les filets pour envelopper un coeur
tendre. Mais tout cela était-il bien sincère ?
Lusane le croyait ; je le crois aussi. Après tout,
ce ne serait pas la première femme qui aurait
accordé son penchant avec ses vues, et la
politique avec ses plaisirs.
Cependant on approchait de ces jours consacrés

à la folie et à la joie, et pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos pères. Hortense fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête, où la musique précéderait un souper qui serait suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grâce du monde, mais non pas sans précaution : il convint avec sa femme du choix et du nombre des personnes qu'elle inviterait ; et, selon cet arrangement, les billets furent distribués. Le jour arrive, et tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique : mais ce matin même, le suisse demande à parler à monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des billets, madame veut, lui dit-il, que je

p179

laisse entrer celles qui viendront au bal : est-ce l'intention de monsieur ? Assurément, dit Lusane en dissimulant sa surprise, et vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que madame vous a prescrit. à l'instant même il se rendit chez elle ; et après lui avoir raconté ce qui venait d'arriver : vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques ; vous avez fait plus, vous avez hasardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Est-ce à vous, Hortense, d'user de surprise avec moi ? Si j'étais moins persuadé de l'honnêteté de votre âme, quelle idée m'en donneriez-vous, et quel eût été le succès de cette imprudence ? Le plaisir de m'affliger un moment, et de me rendre plus défiant que je ne veux l'être. Ah ! Laissez-moi vous estimer toujours, et respectez-vous autant que je vous respecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel si vous ne le révoquez pas vous-même ; et votre conduite d'aujourd'hui sera la règle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni souper, ni danse ; je ne veux point afficher la joie, quand j'ai la mort dans le cœur. Le public saura que je suis malheureuse, mais

p180

je suis lasse de dissimuler. Alors Lusane tombant à ses pieds : si je t' aimais moins, lui dit-il, je céderais à tes reproches, mais je t' adore ; je me vaincrai. Je mourrais de douleur d' être haï de ma femme ; mais je ne puis vivre avec la honte de l' avoir trahie en l' abandonnant. Je me suis fait une joie sensible de te donner une fête ; tu la refuses, parce que j' en exclus ce qui n' est pas digne de t' approcher : tu m' annonces par là qu' un monde frivole t' est plus cher que ton époux : c' en est assez, je vais faire dire que la fête n' aura pas lieu. Hortense, émue, jusqu' au fond de l' âme de ce qu' elle venait d' entendre, et plus touchée encore des pleurs qu' elle avait vus couler, fit un retour sur elle-même. à quoi vais-je m' obstiner ? Dit-elle. Les gens dont il veut que je me détache sont-ils mes amis ? Me sacrifieraient-ils le plus léger de leurs intérêts ? Et pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l' empoisonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C' est le dépit, c' est la vanité qui m' inspirent. Ai-je seulement voulu examiner si mon époux avait raison ? Je n' ai vu que l' humiliation d' obéir. Mais qui commandera, si ce n' est le plus sage ? Je suis esclave ; et qui ne l' est pas, où qui ne doit pas l' être de ses devoirs ? J' appelle tyran un honnête homme qui me conjure, les larmes aux yeux,

p181

de prendre soin de ma réputation ! Où est donc cet orgueil que je lui reproche ? Ah ! Je serais peut-être bien à plaindre, s' il était aussi faible que moi. Je l' afflige dans le moment même qu' il vient d' avoir l' attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels, et non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à monsieur que je veux lui parler. à peine eut-elle donné ce message, qu' il lui prit un saisissement. Je vais donc, dit-elle, consentir à m' ennuyer toute ma vie ? Car je ne puis me dissimuler qu' on ne s' amuse que dans le monde ; et tous ces honnêtes gens, au milieu desquels il veut que je vive, n' ont point l' agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avait un peu changé la disposition de son âme, elle se contenta de dire à Lusane qu' elle voulait bien céder encore une fois. Elle s' excusa auprès des personnes qui lui avaient demandé à venir au bal ; et la fête, aussi brillante qu' il était

possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte et sans confusion.

Dis-moi donc, ma chère amie, s' il a rien manqué à nos amusemens ? Demanda Lusane à Hortense. Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m' imposez ; mais tous les jours ne sont pas des fêtes. C' est dans le vide

p182

et dans le silence de sa maison qu' une femme de mon âge respire le poison de l' ennui ; et si vous voulez voir ce poison lent consumer ma jeunesse, vous en aurez tout le plaisir. Non, madame, lui dit-il, pénétré de douleur, je n' ai point cette cruauté froide que vous me supposez. S' il faut que je renonce au soin de vous rendre heureuse, à ce soin si cher et si doux qui devait occuper ma vie, au moins n' aurais-je pas à me reprocher d' avoir empoisonné vos jours. Ni moi, ni les amis vertueux que je vous ai choisis, n' avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cause ; sans la foule qui vous environnait, ma maison est pour vous une solitude effrayante ; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même ; il faut donc vous rendre cette liberté, sans laquelle vous n' aimez rien. Je n' exige plus de vous qu' un seul acte de complaisance : demain je vous amènerai une société nouvelle ; et si vous ne la jugez pas digne d' occuper vos loisirs, si elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous est si cher, c' en est fait, je vous rends à vous-même. Hortense n' eut pas de peine à lui accorder ce qu' il exigeait ; elle était bien sûre qu' il n' avait rien à lui offrir qui valût sa liberté : mais ce n' était pas l' acheter trop cher, que de subir encore cette légère épreuve.

p183

Le lendemain, à son réveil, elle vit entrer son époux avec un front radieux où brillait l' amour et la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose ; si tu n' es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment t' amuser. Que l' on s' imagine la surprise de cette mère sensible, en voyant paraître les deux enfans qu' elle avait eus de Valsain. Mes enfans, dit

Lusane en les prenant dans ses bras, pour les élever sur le lit d' Hortense, embrassez votre mère, et obtenez de sa tendresse qu' elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortense les reçut dans son sein, et les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m' accorde le titre de père, l' amour et l' amitié me le donnent, et j' en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortense, voilà pour moi la plus chère et la plus touchante de tes leçons. J' avais oublié que j' étais mère, j' allais oublier que j' étais ton épouse, tu m' en rappelles les devoirs ; et ces deux liens réunis m' y attachent pour toute ma vie.

p184

ANNETTE ET LUBIN

S' il est dangereux de tout dire aux enfans, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature : et l' on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l' innocence, qui a le bandeau sur les yeux. Annette et Lubin étaient enfans de deux soeurs. Ces liens étroits du sang devaient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette et Lubin ne se doutaient pas qu' il y eût au monde d' autres lois que les lois simples de la nature. Depuis l' âge de huit ans, ils gardaient les moutons ensemble sur les bords rians de la Seine. Ils touchaient à leur seizième année ; mais leur jeunesse ne différait guère de l' enfance que par un sentiment plus vif de leur mutuelle amitié. Annette, sous un simple bavolet, relevait négligemment sa chevelure d' un noir d' ébène.

p185

Deux grands yeux bleus pétillaient à travers ses longues paupières, et disaient très-innocemment tout ce que tâchent d' exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses lèvres de roses appelaient le baiser ; son teint, bruni par

le soleil, était animé de cette légère nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur dérobaient aux rayons du jour, effaçait la blancheur des lis : on croyait voir la tête d' une brune piquante sur les épaules d' une belle blonde.

Lubin avait cet air décidé, ouvert et joyeux, qui annonce un coeur libre et content. Son regard était celui du désir, son rire, celui de la joie. En éclatant, il laissait voir des dents plus blanches que l' ivoire : la fraîcheur de ses joues arrondies invitait la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l' air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leste, une démarche délibérée, l' ingénuité de l' âge d' or, qui ne doute et ne rougit de rien. C' est le portrait du cousin d' Annette.

La philosophie rapproche l' homme de la nature ; et c' est pour cela que l' instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serais donc pas surpris que l' on trouvât mes bergers un peu

p186

philosophes ; mais j' avertis que c' est sans le savoir.

Comme ils allaient souvent l' un et l' autre vendre des fruits et du lait à la ville, et qu' on se plaisait à les voir, ils avaient occasion d' observer ce qui se passait dans le monde, et se rendaient compte l' un à l' autre de leurs petites réflexions. Ils comparaient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, et se trouvaient plus heureux et plus sages. Les insensés, disait Lubin, pendant les plus beaux jours de l' année ils s' enferment dans des carrières ! N' est-il pas vrai, Annette, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu' ils appellent des palais ? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, et je fais, dans moins d' une heure, une nouvelle maison plus riante que la première. L' air et la lumière sont à nous ; une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord ; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi et des pluies du couchant. Cela n' est pas bien cher, Annette ? Non, vraiment, disait-elle ; et je ne sais pas pourquoi, dans la belle saison, ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont

si glorieux ? Quelle comparaison avec nos lits

p187

de verdure ! Comme on y dort ! Comme on s' y réveille ! -et toi, Annette, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces paysages, qu' ils tâchent d' imiter, la nature, les saisons se plaisent à les varier. -tu as bien raison, disait Annette. Je portai l' autre jour des fraises à une dame de qualité ; on lui faisait de la musique. Ah ! Lubin, quel bruit terrible ! Je disais en moi-même : que ne vient-elle quelque matin entendre nos rossignols ? La malheureuse femme était couchée sur des coussins ; elle bâillait à faire pitié. Je demandai ce qu' avait madame ; on me répondit qu' elle avait des vapeurs. Sais-tu ce que c' est que des vapeurs ? -hélas ! Non, mais je me doute que c' est quelque une de ces maladies que l' on gagne à la ville, et qui ôtent l' usage des jambes aux personnes de qualité. Cela est bien triste, n' est-ce pas, Annette ? Et, si l' on t' empêchait de courir sur le gazon, tu serais, je crois, bien fâchée ! -oh ! Bien fâchée ; car j' aime à courir, surtout, Lubin, quand je cours après toi. Telle était à peu près la philosophie de Lubin et d' Annette. Exempts d' envie et d' ambition, leur état n' avait pour eux rien d' humiliant, rien de pénible. Ils passaient les belles saisons dans cette cabane verdoyante,

p188

chef-d' oeuvre de l' art de Lubin. Le soir, il fallait ramener les troupeaux au village ; mais la fatigue et les plaisirs du jour leur préparaient un repos tranquille. L' aurore les rappelait dans les champs, plus empressés de se revoir. Le sommeil n' effaçait de leur vie que les momens de l' absence ; il les dérobait à l' ennui. Cependant un bonheur si pur ne fut pas inaltérable. La taille légère d' Annette s' arrondissait insensiblement. Elle n' en savait pas la cause ; Lubin lui-même ne s' en doutait pas. Le bailli du village fut le premier qui s' en aperçut. Dieu vous garde, Annette, lui dit-il un jour ; vous me semblez bien rondelette ! Il

est vrai, dit-elle, en faisant la révérence. -
mais, Annette, quel accident est-il donc arrivé
à ce joli corsage ? Auriez-vous eu quelque
amoureux ? -quelque amoureux ? Non pas,
que je sache. -ah ! Ma fille, rien n' est plus
certain ; vous avez écouté quelqu' un de nos
jeunes garçons. -vraiment oui, je les écoute,
est-ce que cela gêne la taille ? -non pas cela :
mais quelqu' un d' eux vous aura fait des amitiés ?
-des amitiés ? Assurément ; Lubin et moi,
nous nous en faisons tant que le jour dure. -
et vous lui avez tout accordé, n' est-ce pas ? -
oh ! Mon dieu, oui. Lubin et moi, n' avons rien
à nous refuser. -comment donc, rien à vous

p189

refuser ! -oh ! Rien du tout : je serais bien
fâchée qu' il se réservât quelque chose, et plus
fâchée encore de lui laisser croire que j' ai
quelque chose qui n' est pas à lui. Ne sommes-nous
pas cousins ? -cousins ? -cousins-germains,
vous dis-je. -oh, ciel ! S' écria le bailli,
voici bien une autre aventure ! -sans cela,
croyez-vous que nous fussions tout le jour
ensemble, que nous n' eussions qu' une même cabane ?
J' ai bien oui dire que les bergers sont à
craindre ; mais un cousin n' est pas dangereux.
Le juge continua d' interroger ; Annette continua
de répondre : si bien qu' il fut plus clair
que le jour qu' elle serait bientôt mère avant le
mariage ! C' était une énigme pour Annette. Le
bailli la lui expliqua. -eh quoi ! Lui dit-il, la
première fois que ce malheur est arrivé, le soleil
ne s' est pas obscurci ? Le ciel n' a pas tonné
sur vous ? Non, répondit Annette, il m' en
souvient ; il faisait le plus beau temps du monde.
-la terre n' a pas tremblé ? Elle ne s' est pas
entr' ouverte ? -hélas ! Non, dit encore Annette,
je la revis couverte de fleurs. -et savez-vous
quel crime vous avez commis ? -je ne
sais pas ce que c' est qu' un crime : mais tout ce
que nous avons fait, je vous jure que c' est de
bonne amitié et sans aucune malice. Vous
croyez que je suis grosse ; je ne l' aurais jamais

p190

deviné : mais, si cela est, j' en suis bien aise ; je

ferai peut-être un petit Lubin. -non, reprit l'homme de lois, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnaîtra ni son père ni sa mère, qui rougira de sa naissance, et qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille ? Qu'avez-vous fait ? Que je vous plains ! Et que je plains cet innocent ! Ces dernières paroles firent pâlir et frissonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. écoute, lui dit-elle avec effroi, sais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse. -tu es grosse ! Et de qui ? -de toi. -tu badines. Et comment cela est-il arrivé ? -le bailli vient de me l'expliquer. -eh bien ? -eh bien ! Quand nous croyons ne nous faire que des amitiés, c'était l'amour que nous nous faisons. -cela est drôle ! Dit Lubin ; voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! Est-ce que cela te fâche ? -oui ; le bailli me fait trembler : mon enfant, me dit-il, ne reconnaîtra ni père ni mère ; il nous reprochera sa naissance. -à cause ? -à cause que nous sommes cousins, et que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime ? -oui : c'est une vilaine chose. Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en est pas un que de la donner. Le bailli ne sait ce qu'il

p191

dit. -ah ! Mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne sais quoi dans l'âme, qui empoisonne tout le plaisir que j'avais à t'aimer. Lubin courut chez le bailli. -parlez donc, lui dit-il en l'abordant, monsieur le juge, vous voulez que je ne sois pas le père de mon enfant, et qu'Annette ne soit pas sa mère ? -ah, malheureux ! Oses-tu te montrer, dit le bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? -malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'âme je ne sais quoi qui l'afflige ; et c'est fort mal fait que d'affliger Annette. -petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avait de cher au monde. -et quoi ? -l'innocence et l'honneur. -je l'aime plus que ma vie, dit le berger ; et, si je lui ai fait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? Nous ne demandons pas mieux. -cela est impossible. -impossible !

Eh pourquoi ? Le plus difficile est fait,
ce me semble, puisque nous voilà père et mère.
-et c' est là le crime, s' écria le juge ! Il faut
vous séparer, vous fuir. -nous fuir ! Avez-vous
bien le coeur de me le proposer, monsieur le
bailli ? Et qui aurait soin d' Annette et de son

p192

enfant ? Moi les quitter ! J' aimerais mieux mourir.
-la loi t' y oblige, dit le bailli. -il n' y a
point de loi qui tienne, répondit Lubin en
enfonçant son chapeau. Nous avons fait un enfant
sans vous ; s' il plaît au ciel, nous en ferons
d' autres, et nous nous aimerons toujours.
-ah ! Le hardi petit coquin, qui se révolte
contre la loi ! -ah ! Le méchant homme, le
mauvais coeur, qui veut que j' abandonne Annette !
Allons trouver notre pasteur, se dit-il à
lui-même ; c' est un homme de bien, qui aura
pitié de nous. Le pasteur fut plus sévère que le
juge, et Lubin se retira, confondu d' avoir
offensé le ciel sans le savoir. Car enfin, disait-il
toujours, nous n' avons fait de mal à personne.
Ma chère Annette, s' écria Lubin en la revoyant,
tout le monde nous condamne ; mais
tout le monde a beau dire, je ne t' abandonnerai
jamais. -je suis grosse, dit Annette le visage
appuyé sur ses deux mains qu' elle baignait de
ses larmes ; je suis grosse, et je ne puis être ta
femme ! Laisse-moi, je suis désolée ; je n' ai plus
de plaisir à te voir. Hélas ! J' ai honte de
moi-même ; et je me reproche tous les momens que
j' ai passés avec toi. -ah ! Le maudit bailli,
disait Lubin ; sans lui nous étions si heureux !
Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur,
ne pouvait souffrir la lumière. Si Lubin

p193

voulait la consoler, il voyait redoubler ses larmes :
elle ne répondait à ses caresses qu' en le
repoussant avec effroi. Quoi ! Ma chère Annette,
lui disait-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu
aimais tant ? -hélas ! Non, tu n' es plus le même.
Je tremble dès que tu m' approches ; mon enfant,
qui remue dans mon sein, et que j' aurais
eu tant de joie à sentir, semble se plaindre déjà
que je lui ai donné mon cousin pour père. -

tu vas donc haïr mon enfant, lui dit Lubin en sanglotant. -oh ! Non, je l' aimerai de toute mon âme, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d' aimer mon enfant, de lui donner mon lait et ma vie. Mais cet enfant haïra sa mère ; le juge me l' a prédit. -laisse dire ce vieux démon, reprit Lubin en la serrant dans ses bras et en la baignant de ses pleurs : ton enfant t' aimera, ma chère Annette, il t' aimera, car je suis son père.

Lubin, au désespoir, employait toute l' éloquence de la nature et de l' amour à dissiper la crainte et la douleur d' Annette. Voyons, disait-il, qu' avons-nous fait pour irriter le ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies, il n' y a pas de mal à cela. J' ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t' y reposer ; il n' y a pas de mal à cela. Tu dormais sur mes genoux, je respirais ton haleine, et pour n' en

p194

pas perdre un souffle, je m' approchais tout doucement ; il n' y avait pas de mal encore. Il est vrai que, quelquefois éveillée par mes caresses... -hélas ! Dit-elle en soupirant, il n' y avait pas de mal à cela.

Ils avaient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s' était passé dans la cabane, ils n' y voyaient rien que de naturel et d' innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disait le berger ; où est donc le crime ? Nous sommes cousins, c' est un malheur : mais, s' il n' empêche pas que l' on s' aime, doit-il empêcher que l' on se marie ? En suis-je moins le père de mon enfant ? Et toi, en es-tu moins sa mère ? Veux-tu m' en croire, Annette ? Laissons-les dire. Tu n' es à personne, je suis à moi ; nous disposons de nous ; chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant ; tant mieux. Si c' est une fille, elle sera gentille et douce comme toi ; si c' est un garçon, il sera alerte et joyeux comme son père. Ce sera un trésor à nous deux ; nous l' aimerons à qui mieux mieux ; et, quoi qu' on en dise, il reconnaîtra son père et sa mère aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avait beau faire parler le sentiment et la raison, Annette n' était point tranquille, et son inquiétude redoublait tous

les jours. Elle n' avait rien compris au discours du bailli ; mais cette obscurité même lui rendait ses reproches et ses menaces plus terribles. Lubin, qui la voyait se consumer de tristesse, lui dit un matin : -ma chère Annette, ta douleur me fera mourir : reviens à toi, je t' en conjure. J' ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le curé m' a dit que, si nous étions riches, il n' y aurait que demi-mal, et qu' avec beaucoup d' argent les cousins se tiraient de peine. Allons trouver le seigneur du lieu ; il est riche, et il n' est pas fier ; c' est notre père à tous ; pour lui, un berger est un homme ; et j' ai oui dire dans le village qu' il aime qu' on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, et nous lui demanderons qu' il nous aide à réparer le mal, s' il y en a. -quoi ! Tu oserais ? Dit la bergère. -pourquoi non ? Reprit Lubin. Monseigneur est la bonté même ; et nous serions les premiers malheureux qu' il aurait laissés sans secours. Voilà donc Annette et Lubin qui s' acheminent vers le château. Ils demandent à parler à monseigneur : on leur permet de paraître. Annette, les yeux baissés et les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révérence modeste. Lubin tire le pied et ôte son chapeau avec les grâces naïves de la nature. -monseigneur,

dit-il, voilà Annette qui est grosse, sauf votre bon plaisir, et c' est moi tout seul qui lui ai fait ce tort-là. Notre juge dit qu' il faut être marié pour faire des enfans ; moi je demande qu' on nous marie. Il dit que cela n' est pas possible, à cause que nous sommes cousins ; moi, je trouve que cela se peut, attendu qu' Annette est grosse, et qu' il n' est pas plus difficile d' être mari que d' être père. Le bailli nous donne au diable, et nous nous recommandons à vous. L' homme juste qui l' écoutait, fut obligé de se contraindre pour ne pas rire de la harangue de Lubin. - mes enfans, dit-il, le bailli a raison. Mais rassurez-vous, et racontez-moi comment la chose s' est passée. Annette, qui n' avait pas trouvé le ton de Lubin assez touchant (car la nature enseigne aux femmes l' art d' attendrir et de gagner les hommes, et Cicéron n' est qu' un

écolier auprès d' une jeune solliciteuse) ; Annette prit donc la parole. -hélas ! Monseigneur, dit-elle, rien n' est plus simple ni plus naturel que tout ce qui nous est arrivé. Dès l' enfance, Lubin et moi nous gardions les moutons ensemble ; nous nous caressions étant enfans ; et, quand on se voit tous les jours, on grandit sans s' en apercevoir. Nos parens sont morts : nous étions seuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, disais-je, qui nous aimera ?

p197

Lubin disait la même chose. Le loisir, la curiosité, je ne sais quoi encore, nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions ; et vous voyez ce qui nous arrive. Si j' ai mal fait, j' en mourrai de douleur. Tout ce que je désire, c' est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. -ah ! Monseigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu' Annette ne meure : je mourrais aussi ; et ce serait dommage. Si vous saviez comme nous vivions ensemble ! Il fallait nous voir avant que ce vieux bailli nous eût mis la frayeur dans l' âme : c' était à qui était le plus gai. Voyez à présent comme elle est pâle et triste, elle dont le teint pouvait défier toutes les roses du printemps. Ce qui la désespère le plus, c' est qu' on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. à ces dernières paroles, Annette ne put retenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait, et que j' expire dans le moment qu' il n' aura plus besoin de sa mère. à ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l' inondaient. Le sage et vertueux mortel dont ils imploraient les secours, était trop sensible lui-même,

p198

pour n' être pas touché de cette scène attendrissante. Allez, mes enfans, leur dit-il, votre innocence et votre amour sont également respectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer et d' être unis : il n' est

pas juste que l' infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d' écrire à Rome en leur faveur ; et Benoît XIV consentit avec joie que ces amans fussent époux.

p237

L'ECOLE DES PERES

Le malheur d' un père occupé de la fortune de ses enfans, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M De Volny, avait reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon coeur ; mais, grâce aux soins de madame sa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté, et le plus joli enfant du monde, à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles : et qu' en eût-il fait ? C' était bon pour son père, qui avait été obligé de travailler pour s' enrichir ; mais lui, qui trouvait sa fortune faite, ne devait savoir qu' en jouir noblement. On lui avait donné pour maxime, qu' il ne fallait jamais vivre avec ses égaux ; aussi ne voyait-il que des jeunes gens qui, au-dessous de lui par leur naissance, lui pardonnaient d' être plus riche qu' eux, pourvu qu' il payât leurs plaisirs. Son père n' eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités, mais sa mère

p238

faisait honneur à tout. Elle n' ignorait pas que, dès l' âge de dix-neuf ans, il avait, selon le bel usage, une petite maison et une jolie maîtresse. Il fallait bien lui passer quelque chose. Elle exigeait seulement qu' il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savait pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s' amusât. Si dans les intervalles de son travail, le père marquait de l' inquiétude sur la vie dissipée que menait ce jeune homme, la mère était là pour le justifier, et les mensonges complaisans ne lui manquaient jamais au besoin. Timante avait le plaisir d' entendre dire que personne au bal n' avait dansé comme son fils. Il est

bien consolant, disait le bon homme, de s' être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevait pas pourquoi il fallait que ce petit seigneur eût des laquais si galamment vêtus, et un si brillant équipage ; mais madame son épouse lui représentait que la considération y était attachée, et que, pour réussir dans le monde, il fallait y être sur un certain pied. S' il demandait pourquoi son fils rentrait si tard ; c' est, lui disait-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plus tôt. Il ne trouvait pas ces raisons bien bonnes ; mais, pour avoir la paix, il fallait bien qu' il s' en contentât. Cependant son fils donnait tête baissée dans les égarements

p239

de son âge, lorsque l' amour parut avoir pitié de lui, et entreprendre de le ramener. Lucie, sa soeur, avait depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avait perdu sa mère ; et, trop jeune pour tenir une maison, elle avait obtenu de son père qu' il voulût bien se passer d' elle, jusqu' au moment qu' il disposerait de sa main. La conformité d' âge et d' état, et plus encore celle de caractère, unit bientôt Angélique et Lucie. Celle-ci, en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu' elle avait faite, qu' Angélique ne mit plus de réserve à l' effusion de sa douleur. J' ai perdu, lui disait-elle, une mère comme il n' y en eut jamais. Dès que j' ai fait usage de ma raison, j' ai vu en elle une amie, mais une amie si intime, que, si mon coeur et ses vertus ne m' avaient pas rappelé sans cesse le respect que je lui devais, sa familiarité me l' eût fait oublier. C' était toujours sous l' air du badinage qu' elle déguisait ses leçons ; et quelles leçons, ma chère Lucie ! Celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde, où je devais vivre, était peint à mes yeux surpris ! Quel charme elle donnait aux moeurs pures et modestes, dont elle était un exemple vivant ! Ah ! Sous ses crayons enchanteurs, toutes les vertus devenaient des grâces. Ainsi cette aimable

p240

fille, en parlant de sa mère, mêlait sans

cesse aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans ; mais son esprit et son âme louait encore plus dignement celle qui les avaient formés. Si, autour d' elle, quelqu' un manquait des agrémens que donne l' aisance, Angélique s' en privait avec joie : les sacrifices ne lui coûtaient que la peine de les cacher ; et le besoin d' obliger était le seul qu' elle connût... penses-tu comme moi ? Disait-elle quelquefois à Lucie. Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m' humilie, et je rougis pour la fortune, qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c' est qu' on les plaint et qu' on les aime ; au lieu que nous, qu' on doit envier, on nous fait grâce de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire oublier, par la bienfaisance et la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d' Angélique, eût voulu se l' attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d' être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j' en ai une, si tu l' approuvais... je veux te faire voir mon frère ; il est beau comme le jour, fait à peindre, et plein de talent.

p241

Il est bien jeune, dit Angélique, et bien répandu pour son âge ! Je crains que ta mère ne l' ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l' accompagner au parloir. Ah, ma soeur ! Que de charmes ! S' écria le jeune fat. Mais on n' est pas de cette beauté. Quels traits ! Quelle taille ! Quels yeux ! Vous, au couvent, mademoiselle ! C' est un larcin, une trahison. Je l' avais bien prévu, dit Lucie, que tu serais enchanté : eh bien ! Son âme est mille fois plus belle. -ma soeur, elle a le regard de la marquise d' Alcine, à qui je donnai bien la main au sortir de l' opéra. L' on vante la taille de la comtesse de Flavel, chez qui je dois souper ce soir ; mais il n' y a pas de comparaison avec la taille de mademoiselle ; et, quoique ami intime de la jeune Madame De Blane, qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l' éclipsera en paraissant dans le monde.

Tandis que Volny parlait ainsi, Angélique le

regardait avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Eh bien ! Sachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c' est la crainte de blesser sa modestie, et qu' il n' est permis de louer sans ménagement

p242

que des personnes sans pudeur. Il est des mouvemens de surprise dont on n' est pas le maître, reprit Volny un peu interdit. -quand le respect les accompagne, il les empêche d' éclater. Mais je vois que j' afflige mon amie, en paraissant offensée de votre début avec moi : je vais la consoler, et vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d' un don avec lequel on est souvent très-méprisable, que je vous permets d' en dire devant moi tout ce qu' il vous plaira ; je n' aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, et bien au-dessus de cet avantage, pour en parler si négligemment. Pour moi, je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose ; mais, puisque vous recevez si mal les hommages qu' on lui rend, il faut l' adorer en silence. Dès ce moment il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers, et de ses aventures. Lucie, qui avait les yeux sur Angélique, voyait avec douleur que tout cela faisait tort à Volny. C' est bien dommage, dit Angélique lorsqu' il se fut retiré, c' est bien dommage qu' on l' ait gâté de si bonne heure ! Avoue cependant, dit Lucie, qu' il est pétri de grâces ? -et de ridicules, ma chère amie. -il s' en corrigera. -

p243

non, car cela réussit à son âge ; et l' on n' est pas disposé à se corriger d' un défaut qui plaît. -mais il t' a vue, il t' aimera ; et, s' il t' aime, il deviendra sage. -tu ne doutes pas que je ne le désire ; mais je suis bien loin de l' espérer. Volny n' hésita point à croire qu' il avait eu un succès complet. Ma soeur avait raison, dit-il ; son amie est belle, un peu singulière ; mais son caractère n' en est que plus piquant. Ce qui

lui manque, c' est la naissance : ma mère veut que j' épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde, et il y a du moins de quoi s' amuser.

Il alla donc revoir sa soeur, et avec elle il revit Angélique. Que t' ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? J' étais si tranquille ! Je m' amusais si bien avant que d' avoir vu ta dangereuse amie ! Ah, mademoiselle ! Que le monde est insipide, et que ses amusemens sont froids pour un coeur occupé de vous ! Qui m' eût dit que je serais jaloux de ma soeur ? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croirait ? Oui, je voudrais être à sa place. Elle vous voit sans cesse, vous dit qu' elle vous aime, vous entend dire que vous l' aimez. -tu as raison d' envier mon bonheur ; mais, Volny, si tu voulais, le

p244

tien serait encore plus digne d' envie. (à ces mots, Angélique rougit.) -ô ciel ! Ma soeur, que viens-je d' entendre ! -j' en ai trop dit. - non, ma chère Lucie : dans les sentimens honnêtes, il n' y a rien à dissimuler. Votre soeur désire, monsieur, que le ciel nous ait destinés l' un à l' autre ; et je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d' être née pour rendre heureux un homme de bien, et rien n' empêche que, par vos moeurs, vous ne soyez tel que mon époux doit être ; vous n' avez, pour y réussir, qu' à ressembler à votre soeur. -s' il ne tient qu' à cela, je suis heureux ; car on me flatte que je lui ressemble. -vous dites bien, l' on vous flatte ; mais moi, qui ne flatte jamais, je vous assure qu' il n' en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des grâces de son esprit, ni de celles de sa figure. -ah ! Je vous proteste que personne au monde n' est moins avantageux que moi ; et, si je suis bien, c' est sans le savoir. -rien n' est plus simple que les moeurs de Lucie, c' est la nature dans toute sa candeur. Voyez si, dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d' affecté, d' étudié. -c' est comme moi : pour éviter l' affectation, je tombe souvent dans la négligence ; c' est un reproche qu' on me fait tous les jours. -Lucie n' a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir

ses égales, elle est la seule qu' elle oublie.
 -et moi, quelques talens que m' ait donnés la nature, me voit-on m' en glorifier, m' en prévaloir ?
 Tout le monde dit que j' excelle dans toutes les choses d' agrément ; moi seul je n' en parle jamais. Ah ! Si c' est la modestie et la simplicité que vous aimez dans ma soeur, je suis bien sûr que vous m' aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique ; cependant, si vous avez jamais le dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu' il n' oubliera pas. -non ; car il l' a déjà oubliée. Angélique avait raison. Tout ce qu' il avait retenu de leur entretien, c' est qu' il était à son gré, et qu' elle serait bien aise d' être sa femme. Avec quelle naïveté, disait-il, elle m' en a fait l' aveu ! Que cette candeur sied bien à la beauté ! Soit vanité ou sentiment, il en était réellement ému ; mais ce goût naissant, si c' en était un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l' encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oubliait qu' on lui vendait les soins qu' on prenait de lui plaire, et sa vanité, caressée par les plaisirs, leur souriait nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où

un jeune homme puisse être plongé. Hors de là, tout lui est pénible : les plus légers devoirs sont pour lui fatigans ; les bienséances les moins austères sont importunes et ennuyeuses, il n' est à son aise que dans cet état d' indolence et de liberté, où tout lui obéit, où rien ne le gêne. Quelquefois l' image d' Angélique venait s' offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disait-il ; mais qu' en ferais-je ? Rien n' est plus incommode qu' une femme délicate et fidèle, pour un mari qui ne l' est pas. Mon père exigerait de moi que je ne vécusse que pour ma femme. Ce serait de l' amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs, tout cela m' effraie. Je veux pourtant la revoir encore.
 Lucie vint seule cette fois. Eh bien ! Comment me trouve-t-elle ? -beaucoup trop bien.
 -je m' en doutais. -trop bien du côté de la

figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela. Elle moralise un peu, ton Angélique, et c' est dommage. Dis-lui donc que rien n' est plus triste, et qu' une aussi belle bouche que la sienne n' est pas faite pour parler raison. Ce n' est pas elle, dit Lucie, c' est vous que je voudrais corriger. -et de quoi donc ? D' aimer le plaisir et tout ce qui l' inspire ? -le plaisir ! En est-il un plus pur que de posséder le coeur

p247

d' une femme vertueuse et belle, de l' aimer et d' en être aimé ? Je vous crois tendre, Angélique est sensible, tout ce qui me touche lui est cher ; mais... -mais elle est bien difficile ! Et qu' exige-t-elle ? -des moeurs. -des moeurs à mon âge ! Et qui lui a dit que je n' en ai pas ? -je ne sais ; mais elle a contre vous une prévention qui m' afflige. -ah ! Je l' en ferai revenir. Amenez-la, ma soeur, entendez-vous ; amenez-la-moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disait-il en s' en allant, les femmes ne peuvent se taire, et avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué ; mais quel tort cela me fait-il ? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n' a qu' à épouser un imbécile ou un enfant. Suis-je obligé d' être fidèle à une femme que je n' ai point ? Oh ! Je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, et il fut lui-même bien humilié, bien confondu, quand il l' entendit parler avec éloquence de la vertu et de la raison, sur la honte et le danger du vice. Pensez-vous, monsieur, lui dit-elle, après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu' il voulut les principes des bonnes moeurs ; pensez-vous, sans rougir, à l' union d' une âme pure et chaste avec une âme flétrie et profanée par le plus indigne de tous les penchans ?

p248

De quel prix serait à vos yeux un coeur avili par les vices dont vous vous glorifiez ? Et nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l' honnêteté, de la pudeur et de l' innocence ? Vous vous êtes dispensés des lois

que vous nous avez imposées ; mais la nature et la raison sont plus équitables que vous. Pour moi, je ne croirai jamais qu' un homme ose m' aimer, tant qu' il aimera des choses honteuses ; et, s' il a eu le malheur d' être indigne de moi avant de me connaître, c' est au soin qu' il prendra d' effacer cette tache, que je verrai si je dois l' oublier. Volny voulut lui faire entendre qu' en changeant d' état on changeait de conduite ; que l' amour, la vertu, la beauté avaient bien des droits sur une âme, et que les goûts frivoles et passagers qui avaient occupé cette âme oisive, disparaissaient devant un objet plus cher et plus digne de la remplir. -avez-vous foi, lui dit-elle, monsieur, à ces révolutions subites ? Savez-vous qu' elles supposent une âme naturellement délicate et noble ; qu' il en est peu de cette trempe, et que ce n' est pas un bon présage du changement que vous m' annoncez, que d' attendre, au sein même du vice, le moment d' être vertueux tout d' un coup ? Volny, surpris et confus du sérieux de ce langage, se contenta de lui dire que dans tout

p249

cela il se flattait qu' il n' y avait rien de personnel. -pardonnez-moi, lui dit Angélique, j' ai beaucoup ouï parler de vous : je suis, de plus, assez bien instruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche, fort répandu ; et, à moins d' une espèce de prodige, il faut que vous soyez plus dérangé qu' un autre. Mais l' opinion que j' ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m' aimer, je le souhaite : cela vous donnera peut-être la résolution et la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un exemple ! C' est celui d' un père, qui, sans tous les agrémens dont vous vous parez, s' est acquis, par des talens utiles à sa patrie et à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j' appelle un homme rare ; et, quand vous serez digne de lui, je m' applaudirai d' être digne de vous. Ce discours avait jeté Volny dans des réflexions sérieuses ; mais ses amis vinrent l' en tirer. Il était attendu à un souper délicieux dont Fatmé, Doris et Cloé devaient être. La joie y fut vive et brillante ; et, si le coeur de Volny ne s' y livra point, du moins ses sens s' y abandonnèrent. On juge bien que, dans ce joli cercle, un

engagement sérieux passait pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune,

p250

disait-on, à la bonne heure, on s' y résout ; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne ? S' il n' aime point la femme qu' il épouse, c' est un fardeau qu' il s' impose à plaisir ; et, s' il l' aime, quel triste moyen pour lui plaire, que celui d' être son mari ! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d' un époux amant ? Supposez même que cela réussisse, qu' arrive-t-il ? On se plaît six mois, pour s' ennuyer toute sa vie. Ah ! Mon cher Volny, point de mariage ; tu serais un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu' un autre l' épouse ; cela nous revient tôt ou tard, et tu seras heureux à ton tour. Croirait-on que ce jeune insensé trouvait ces réflexions très-sages ? Voyez cependant, disait-il, quel empire la vertu et la beauté ont sur une âme, puisqu' elles lui font oublier le soin de son repos et le prix de sa liberté !

Il eût voulu ne pas revoir Angélique ; mais il n' était pas bien avec lui-même quand il avait passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l' attrait du libertinage, qu' en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse et de ses charmes, il se replongeait dans les égaremens dont elle l' avait fait rougir.

p251

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mère ! Volny, à la mort de la sienne, crut voir tarir la source de ses folles dépenses ; mais il ne lui vint pas même dans l' idée de renoncer à ce qui l' y avait engagé ; et l' unique soin dont il fut occupé, fut de suppléer aux moyens qu' il n' avait plus de les soutenir. Fils unique d' un père si riche, il ne pouvait manquer d' être riche à son tour ; et un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d' anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, voulut se reposer de ses longues fatigues, et engager son fils à le

remplacer. Mon père, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. -eh bien ! Mon fils, aimerez-vous mieux prendre le parti des armes ? -mon inclination n' y est pas décidée, et ma naissance ne m' y oblige point. -la robe, sans doute, vous convient mieux ? -oh ! Point du tout ; j' ai pour la robe une haine invincible. -que voulez-vous donc devenir ? - ma mère avait en vue une charge qui donne la noblesse, qui n' oblige à rien, et qui peut s' exercer à Paris. -j' entends, mon fils ; j' y penserai : la vocation est excellente. Oh ! Je vois, dit en lui-même le bon homme, que tu veux vivre en fainéant ; mais je t' en empêcherai, si je puis. Une charge qui donne la noblesse et qui n' oblige

p252

à rien ! Cela est fort commode. Et pour qui me consumerai-je encore de travail et d' inquiétude ? Reposons-nous, n' ayons plus d' autre soin que celui que j' aurai pris trop tard, celui d' éclairer la conduite d' un fils qui ne m' annonce que des chagrins : car celui qui aime l' oisiveté, aime les vices dont elle est mère. Mais quelle fut l' affliction de Timante, lorsqu' il apprit qu' enivré d' orgueil et plongé dans le libertinage, son fils donnait dans tous les travers ; qu' il avait des maîtresses et des complaisans ; qu' il donnait des spectacles et des fêtes, et qu' il jouait un jeu à se ruiner ? C' est ma faute, dit Timante, et c' est à moi de la réparer. Mais le moyen ? L' habitude est prise ; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou ? Il m' échappera. Désavouer ses dépenses et ses dettes ? C' est le déshonorer moi-même, c' est étouffer dans son âme avilie les germes de l' honnêteté. Le faire enfermer est encore pis. Grâce au ciel, il n' en est pas au point de mériter que les lois le privent du droit naturel d' être libre ; et il n' y a que des parens dénaturés qui soient, envers leurs enfans, plus sévères que les lois. Cependant il court à sa perte. Que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois ? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête :

p253

né d' un père sans fortune, il eût été comme un autre, modeste, laborieux et sage : le remède est simple, et mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien de manière qu' il fût isolé, indépendant et libre. Excepté la terre de Volny et sa maison de ville, sa fortune était toute dans son porte-feuille ; et il eut soin de se mettre en règle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées ; il rentre un jour chez lui consterné. Son fils et ses amis, qui l' attendaient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L' un d' eux ne put s' empêcher de lui en demander la cause. -vous le saurez, dit-il ; dînons un peu vite, si vous le voulez bien : je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence ; et Timante, au sortir de table, ayant pris congé de son monde, s' enferma seul avec son fils. -Volny, lui dit-il, j' ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d' être pris sur deux vaisseaux ; et la mauvaise foi d' un homme en qui j' avais confiance, m' enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m' a perdu. Heureusement je dois peu de chose : et des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny, qui vaut

p254

vingt mille livres de rente ; avec cela nous pourrions subsister. C' est un coup terrible ; mais vous êtes jeune, et vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la confiance de mes correspondans : mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l' Europe : mais je suis trop vieux pour recommencer ; et c' est à vous à réparer les malheurs de votre père. Je suis parti de plus loin que vous ; et avec de la probité, du travail et mes leçons, il vous est facile d' aller plus loin que moi.

La situation d' un voyageur aux pieds duquel vient tomber la foudre, n' est pas comparable à celle de Volny. -quoi ! Mon père ruiné sans ressource ! -vous êtes, mon fils, la seule qui me reste, et je n' ai d' espérance qu' en vous. Allez, consultez-vous vous-même, et laissez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maison de Paris fut louée, les équipages furent

vendus : un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d' une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune ; et il n' est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement. Ceux de Volny furent touchés de son accident.

p255

Qu' est-ce donc ? Lui dit l' un d' eux : ton père est ruiné, m' a-t-on dit. -il est trop vrai. -quelle folie ! Tu n' as donc plus ta petite maison ? -hélas ! Non. -j' en suis désespéré ; je comptais y aller souper demain. Un autre l' aborda et lui dit : conte-moi donc un peu tout cela ; ta fortune est culbutée ? -elle est du moins réduite à peu de chose. -tu as là un père bien maladroit ! De quoi diable va-t-il se mêler ? Tu te serais bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisième ; on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? -hélas ! Oui. -si je l' avais su, je te les aurais achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l' occasion. -j' étais occupé de choses plus sérieuses. -de ta petite, n' est-ce pas ? Tu ne l' auras plus sur ton compte, mais vous serez toujours bons amis : console-toi ; je sais qu' elle t' aime ; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant : adieu, Volny ; et tous les autres l' évitèrent. Pour sa maîtresse qu' il avait enrichie, elle fut si affligée, qu' elle n' eut pas le courage de le recevoir. épargnez-moi, lui écrivit-elle ; vous connaissez ma sensibilité ; votre vue me ferait une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que, l' âme pénétrée, et de la froide légèreté de ses

p256

amis, et de l' indigne abandon de sa maîtresse, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu' il avait sur les yeux. Où étais-je, dit-il, qu' ai-je fait ? Comment allais-je passer ma vie ! Ah ! Quels reproches ne mérité-je pas ? Quels torts n' ai-je pas à réparer ? Allons voir ma soeur, ajoute-t-il ; car il n' osait se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son père vint lui annoncer. Ce n' est pas pour moi, disait-elle : je suis bien ; et, pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose ; mais vous, mon père ; mais Volny ! -que veux-tu, ma fille ? Je n' étais pas né dans l' opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien ; s' il ne l' est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frère. Je n' ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle ; mais je vais appeler à mon secours notre sage et tendre Angélique. -oh ! Non, ma soeur ; je n' ai pas mérité qu' elle s' intéresse à ma peine : c' est dans le temps que j' avais à l' honorer par des sacrifices, qu' il fallait me rendre digne de son estime et de sa pitié : aujourd' hui que tout m' abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n' a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parlait ainsi, Angélique vint d' elle-même ; et, avec l' air le plus touchant,

p257

elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu' il avait faite. C' est un grand malheur pour votre père, ajouta-t-elle, c' en est un pour cette chère enfant ; mais c' est peut-être un bien pour vous. Il y aurait de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des consolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens, un fruit plus précieux que ces biens mêmes. -j' en abusais, le ciel m' en punit trop cruellement, en m' ôtant l' espoir d' être à ce que j' aime. J' étais jeune ; et j' ose croire que, sans cette leçon désespérante, le temps, l' amour et la raison m' auraient rendu moins indigne de vous. -je vous vois abattu, lui dit-elle ; ce n' est plus de la présomption, c' est du découragement qu' il faut vous préserver ; et ce qu' il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l' infortune. Soit qu' il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie, soit que vous m' eussiez inspiré vous-même cette prévention qu' on ne raisonne pas, j' ai cru démêler en vous, à travers les erreurs et les vices de votre âge, le fond d' un bon naturel. Heureusement vos erreurs passées n' ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l' honneur et de la vertu est ouvert pour vous ; et il vous est plus aisé que jamais de devenir tel

que je souhaite. Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant. Je ne vous ferai point l' éloge de la médiocrité. Quand on s' est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l' être ; mais le mal n' est pas sans remède. Conformez-vous à votre situation présente ; sortez de l' oisive mollesse où vous avez été plongé ; que l' amour du travail prenne la place du goût de la dissipation : faites tout ce qui dépend de vous, si vous m' aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu' on exige dans les mariages. Mon père, qui m' aime et qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l' espère, la liberté de vous attendre. Si dans six ans votre fortune est rétablie, ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront aplanis ; si, avec de la sagesse, de l' économie et du travail, vous avez le malheur de ne pas réussir, je n' exige de vous alors, pour tout bien, que d' avoir la considération de votre état. Je suis fille unique, très-riche moi-même ; je me jetterai aux pieds de mon père, et j' obtiendrai qu' il me permette de dédommager un homme estimable de l' injustice du sort. Lucie alors ne put s' empêcher d' embrasser Angélique. -ah ! Que tu es bien nommée, lui dit-elle ; il n' y a qu' un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny, de son côté, dans

l' attendrissement et le respect dont il était saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d' Angélique avait touché. -mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune ; et je vais employer ma vie à mériter, s' il est possible, les bontés dont vous m' accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse et la vertu dont j' ai besoin pour vous mériter. Il se retira, non pas tel qu' autrefois, glorieux et content de lui-même, mais humilié, confondu d' avoir si peu connu le prix du coeur le plus noble que le ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son père. -votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l' est encore plus ; et j' espère qu' un jour vous bénirez le ciel du revers qui me rend à mes devoirs et à

moi-même. Daignez m' instruire et me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien et la consolation de votre vieillesse ; et vous pouvez disposer de moi. Le bon homme, enchanté, dissimula sa joie, et se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, et leur demanda pour lui leur amitié et leur confiance. On plaint surtout les infortunés qu' on estime ; et chacun,

p260

touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations : son habileté, qui d' abord n' était que celle de son père, et qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d' oeil son crédit. Les momens de repos que son père l' obligeait de prendre, il les passait auprès d' Angélique, et il avait un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique, qui s' attribuait en partie le changement prodigieux qui s' était fait dans son amant, jouissait de son ouvrage avec la double satisfaction de l' amour et de l' amitié. Lucie était en adoration devant elle, et ne cessait de lui rendre grâce du bien qu' elle leur avait fait.

Un jour que son père vint la voir, et qu' il se louait avec elle des consolations que lui donnait son fils : savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour ? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d' Alcimon, ma camarade et mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s' était passé. -tu m' attendris, dit le bon homme : je veux connaître cette fille charmante. Angélique vint et reçut les éloges de Timante

p261

avec une modestie qui relevait encore sa beauté. -monsieur, lui dit-elle, je dépens d' un père ; mais il est vrai que, s' il a la bonté de me laisser disposer de moi, et que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m' en a inspiré le premier désir, mon respect pour vous y ajoute

encore : vos malheurs même n' ont fait que m' intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; et, si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez et que je le désire, qu' il soit riche ou qu' il ne le soit pas, l' usage le plus honorable et le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c' est de la partager avec lui. Peu s' en fallut qu' à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret ; mais il eut la prudence de se retenir. -je ne croyais pas, lui dit-il, mademoiselle, qu' on pût augmenter, dans l' âme d' un père, le désir de voir dans son fils un homme sage et vertueux ; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l' amour paternel. Je ne sais ce que le ciel ordonnera de nous ; mais dans toutes les situations de la vie, et jusqu' à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnaissance.

Que tu ne m' aies pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j' en suis peu surpris, et je te le pardonne ; mais

p262

pourquoi me cacher un penchant vertueux ? Pourquoi ne pas avouer à ton père l' amour que tu avais pour Angélique, la fille de mon ancien ami ? -hélas ! Dit le jeune homme, n' avez-vous pas assez de vos malheurs, sans vous affliger de mes peines ? Et qui vous a révélé mon secret ? -ta soeur, Angélique elle-même ; j' en suis enchanté, j' en suis amoureux, et je veux qu' elle soit ma fille. -ah ! Je le veux bien aussi : mais combien sa fortune est au-dessus de la mienne ! -avec le temps, tu peux en approcher. Vois assidument cette fille aimable. -je ne vois qu' elle, et je n' ai d' autre ambition dans le monde que d' être digne d' elle et de vous. Timante goûtait une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l' épreuve où il l' avait mis. Il eut la constance de le laisser pendant cinq ans s' appliquer sans relâche à rétablir sa fortune, détaché du monde, et partageant sa vie entre son cabinet et le parler d' Angélique. Enfin voyant l' habitude bien prise, et tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, je le sais, une fille charmante ; je viens vous proposer pour elle un parti convenable du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon, mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, et qui s' honore

de m' appeler son père ; je n' ai pas travaillé toute ma vie, pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. -quel est-il ? -je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveler, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grâce d' y amener Angélique. Ma fille, qui est sa camarade de couvent, aura l' honneur de l' accompagner. Vous verrez, l' un et l' autre, le jeune homme qui la demande ; et, pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon et Timante vont chercher Angélique et Lucie. On arrive, on va se mettre à table, on fait avertir le fils de la maison, qui, occupé dans son cabinet, ne s' attendait à rien moins qu' au bonheur qu' on lui préparait. Il entre : quelle est sa surprise ! Angélique chez lui, Angélique avec son père ! Que croire, qu' espérer de ce rendez-vous imprévu ? Pourquoi lui en a-t-on fait un mystère ? Tout semble lui annoncer son bonheur ; mais son bonheur n' est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées, il perdit l' usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage ; il voulut parler,

la voix lui manqua ; et une inclination profonde exprima seule au père et à la fille combien il était pénétré de l' honneur que son père et lui recevaient. Sa soeur, qui vint se jeter dans ses bras, lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyait tenir dans son sein Angélique avec Lucie, et il ne pouvait s' en détacher. à table, Timante fut d' une joie dont tout le monde était surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu' il lui avait faite, et impatient de voir arriver le jeune homme qu' il lui proposait, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami : il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail et de vos talents avec éloge ; et tel est l' avantage de votre

état, qu' un habile et honnête homme ne peut manquer d' y réussir. Ah ! Mon ami, reprit le vieux Timante, il faut bien du temps pour y faire sa fortune, et bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n' avoir plus la mienne à vous offrir ! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j' aurais sollicité ce bonheur pour mon fils. -je l' aurais préféré à tout autre, dit Alcimon. -en vérité ? -rien n' est plus sincère. Mais vous savez que,

p265

quand on s' expose à avoir une nombreuse famille, il faut avoir de quoi la soutenir. S' il ne tient qu' à cela, dit Timante, la chose n' est pas désespérée, et il y a moyen de nous accorder. En disant ces mots, il se leva de table ; et revenant l' instant d' après : tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille, il est encore assez bien garni. Et voyant la surprise d' Alcimon : apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine est une fable. Ce jeune homme avait été gâté par l' idée qu' il était né riche ; pour le corriger, je n' ai su autre chose que de faire croire que j' avais tout perdu. Cette feinte m' a réussi ; le voilà dans le bon chemin, je suis même sûr qu' il n' a pas envie de retomber dans les erreurs de sa jeunesse ; il est temps de se fier à lui. Oui, mon fils, j' ai le bien que j' avais, augmenté de cinq ans d' épargnes, et du fruit de votre travail. C' est donc pour lui, dit-il à son ami, que je vous demande Angélique ; et, s' il fallait quelque nouveau motif pour vous engager à me l' accorder, je vous avouerais qu' il l' a vue au couvent ; qu' il a conçu pour elle l' amour le plus tendre, et que cet amour a plus fait que le malheur même pour l' attacher à ses devoirs. Tant que Timante n' avait fait que sonder les dispositions du père d' Angélique, elle, son amie, et son amant n' avaient éprouvé que l' émotion et le trouble de l' espérance et de

p266

la crainte ; mais, à la vue du porte-feuille, la nouvelle que la ruine de Timante était une feinte ; à la demande qu' il fit lui-même de la main d' Angélique pour son fils, Lucie, égarée et hors d' elle-même vola dans les bras de son

père ; le jeune Timante, encore plus éperdu, tomba aux genoux d' Alcimon ; et Angélique, la pâleur sur le visage, n' eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l' embrassant ; et se tournant vers le vieux Timante : mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c' est de vous qu' il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon père, et votre fils mérite d' être heureux.

p267

LA CASSETTE

Hortense De Livernon avait reçu de la nature des qualités qui se trouvent souvent ensemble dans une jeune femme, mais qui sont rarement d' accord : elle était née avec une âme honnête, un coeur sensible, et un esprit léger. Elle avait eu deux éducations qui ne s' accordaient guère mieux : l' une auprès de sa bonne mère, qui lui recommandait sans cesse d' être modeste et raisonnable ; et l' autre devant son miroir, qui, tous les matins, lui répétait qu' elle était belle, et faite pour avoir les plus brillants succès.

Dans la fleur de cette beauté, mariée au marquis de Vervanne, elle vécut avec lui trois ans dans la plus parfaite union. On ne leur reprochait que d' être dans le monde trop uniquement occupés l' un de l' autre. Ils avaient chez eux, disait-on, assez le temps d' être amoureux, et l' on prenait la liberté de les avertir, en ami, du ridicule qu' ils se donnaient. Insensiblement le mari devint moins empressé,

p268

moins assidu ; la femme, moins indifférente aux soins qu' on prenait de lui plaire. Quand l' un des deux se faisait attendre, on observa que l' autre regardait moins souvent à sa montre, et n' avait plus l' air si distrait. Les voilà, disait-on, qui deviennent plus raisonnables ; et l' on trouvait bien juste qu' après une première ardeur, ce beau feu se fût ralenti : il n' y aurait pas eu moyen de vivre avec eux plus

long-temps, si cet amour avait duré.
Cependant, quoique l' espérance de succéder attirât chez la jeune femme un grand nombre de prétendants, et que, sans en flatter aucun, elle n' eût pas non plus l' air de dédaigner leurs hommages ; quoique, de son côté, le marquis n' eût plus auprès d' elle ces assiduités gênantes qui rendent les maris importuns pour les aspirans, tout annonçait encore entre eux la plus heureuse intelligence ; et six ans s' étaient écoulés sans qu' on y eût aperçu le plus petit nuage, lorsque tout à coup l' on apprit qu' ils étaient séparés, et que la femme venait d' être renvoyée à sa mère, au fond d' une province, dans ce vieux château solitaire de Livernon, que la veuve habitait.
Cette nouvelle, qui tomba comme une bombe au milieu du monde, donna lieu à mille conjectures ; mais, en se combattant, elles se

p269

détruisaient, et l' on ne savait plus ce qu' on devait penser de ce terrible événement. Hortense, naturellement douce et bonne, s' était fait pardonner sa beauté, son bonheur ; et ni la malice des femmes, ni la légèreté des hommes n' osaient lui croire un tort sérieux et réel. Supposé même qu' elle en eût eu quelqu' un par accident, un mari qui lui-même avait enfin repris le ton de la galanterie, et qu' on voyait dans les coulisses protéger de jeunes talens, n' était peut-être pas au-dessus du reproche. Il aurait dû, en homme sage, dissimuler ce qui pouvait fort bien n' être qu' une légèreté. Et le moyen de vivre ensemble, si mutuellement on ne se passait rien ! Après tout, cette jeune femme avait été parfaitement décente, et si bien que personne, avant cette aventure, n' avait surpris en elle rien qui pût donner lieu au plus léger soupçon. C' était un mérite assez rare que celui de garder ainsi les bienséances, et une si bonne conduite méritait des égards et des ménagemens. Surtout l' éclat d' une rupture, et le brusque renvoi d' une femme à sa mère était impardonnable dans un homme bien né. Mais ce qui rendait le mari plus odieux encore, c' était la dureté qu' il avait, disait-on, de refuser aux larmes de sa femme la consolation d' emmener avec elle sa fille unique dans son exil : aussi, dès ce moment, fût-il regardé

dans le monde comme un homme sans âme,
comme un être dénaturé.
Pour lui, solitaire et sauvage, après l' emportement
qui lui avait fait divulguer son malheur,
il s' inquiétait peu de ce qu' on pouvait dire
et penser de lui dans ce monde où il n' était
plus, et dont il ne voulait plus être. Un soin
plus cruel l' occupait : c' était de détacher son
coeur de cette femme si long-temps chérie.
L' infidélité dont elle était punie n' avait que
trop le caractère d' une évidence irrésistible, et
le comble de la faiblesse aurait été de chercher
une excuse où il ne pouvait y en avoir. Eh !
Comment douterais-je qu' elle fût coupable,
disait-il, après l' avoir moi-même surprise dans
les bras d' un autre, dans les bras d' un ami
perfide, qui ne venait chez moi, qui ne me
prodiguait tant de soins, tant de complaisances
que pour m' assassiner ? Le traître ! Il est parti,
sa fuite l' a dérobé à ma vengeance ; et, sans un
autre éclat plus humiliant pour moi encore, je
ne puis courir après lui. C' est lui qui, avec cet
art flatteur et détestable où il excelle, aura
séduit la malheureuse qui l' écoutait peut-être
innocemment, et qui, sans voir le piège, s' y
laissait attirer. Quel fléau que ces hommes
séduisants et pervers, qui vont se jouant de l' honneur
et du repos d' une famille ! Ah ! C' est

l' oisiveté, la vanité des femmes, leur coquetterie
imprudente, leur crédulité insensée, leur
inconstance qui les perdent. Mais nous qui, tous
tant que nous sommes, passons notre jeunesse
à inventer des artifices pour abuser leur innocence
et triompher de leur faiblesse, avec
quelle rigueur nous les en punissons, si elles
viennent à succomber ! Moi, par exemple, moi,
qui me suis fait un triomphe de leur défaite,
combien je le déteste aujourd' hui dans un autre,
ce crime dont à peine je daignais m' accuser, et
de quel châtement cruel je punis une femme
faible, et bien moins coupable que moi ! Non,
je ne la hais point ; et, après l' avoir adorée, je
l' aime encore assez pour la plaindre et pour la
pleurer. Mais, par un mouvement involontaire,
irrésistible, je me sens repoussé loin d' elle. Il
serait impossible à mon coeur d' approcher du

sien. Je n' ai jamais manqué à la foi que je lui ai jurée ; elle seule a trahi ses sermens, elle m' a trompé. J' aurais beau l' adorer, je ne la verrai plus : ce serait pour moi un supplice ; je croirais la revoir encore dans les bras d' un rival aimé : cette image est ineffaçable, elle me poursuivra toujours.

Alors, se rappelant ses trompeuses caresses, et le langage tendre qu' elle lui avait tenu tant de fois, en présence même du perfide Onval

p272

qu' elle aimait : non, non, s' écriait-il, jamais le souvenir de tant de perfidie ne sortira de ma pensée ; et l' image de mon rival est comme un spectre horrible qui se présentera sans cesse entre elle et moi. Elle me demande sa fille ! ... non, ma fille n' est plus la sienne. Elle a perdu le droit de l' avoir auprès d' elle. Ma fille n' ira point apprendre à flatter, à tromper, à trahir un crédule époux.

étrange cruauté de l' amour-propre dans le coeur des hommes ! Mais plus ils sont honnêtes et sensibles, plus ils seront inexorables dans ce triste ressentiment.

Malheureux à l' excès, Vervanne fut neuf ans solitaire et inaccessible. Sa fille, élevée avec soin dans un couvent, eut cependant la liberté d' écrire quelquefois à sa mère, mais sous les yeux de madame l' abbesse. La marquise, dans ses réponses, ne lui exprimait que vaguement le regret d' être éloignée d' elle ; mais le coeur maternel s' y soulageait du moins par mille effusions de tendresse et d' amour ; et, parmi les sages conseils dont ses lettres étaient remplies, la piété filiale, le respect pour un père, l' abandon à ses volontés étaient sans cesse recommandés comme les devoirs les plus saints.

Vervanne, à qui sa fille communiquait les

p273

lettres de sa mère, les lisait en silence, les lui rendait de même. Mais, lorsqu' il était seul, livré à ses réflexions : ciel, disait-il en gémissant, que de qualités estimables un moment de faiblesse et d' erreur a déshonorées ! Quel fonds

d' honnêteté et de vertu, peut-être, un fol amour
a dégradé !

Hortense, dans ses lettres, parlait peu d' elle-même,
et rarement de sa santé. Cependant,
comme Sydonie lui en demandait instamment
des nouvelles, elle n' avait pu lui cacher qu' elle
se sentait affaiblie. C' était plutôt lui dissimuler
que lui dire le dépérissement où elle était
tombée, et aux yeux de sa propre mère, elle
s' abtenait de s' en plaindre ; mais comment le lui
déguiser ?

La bonne Madame De Livernon s' aperçut du
progrès du mal, et voulut y apporter remède.

Ah ! Ma mère, lui dit sa fille, le remède, ou
plutôt le soulagement dont j' aurais besoin, ce
serait de voir mon enfant. Trois jours après
Vervanne reçut de Madame De Livernon une
lettre écrite en ces mots :

" je ne puis plus vous cacher, monsieur,
que la santé de ma fille est sérieusement affectée.
Elle demande Sydonie ; elle désire
ardemment de la voir. Dans l' état où elle est
réduite, vous n' aurez pas la cruauté de lui

p274

envier cette consolation. Bientôt peut-être,
hélas ! Vous laissera-t-elle à vous-même
d' inutiles et longs regrets ; car votre coeur est
bon, et finira par être juste. épargnez-vous
du moins le remords déchirant d' avoir refusé
à une mère la douceur d' embrasser sa fille, et
de lui dire adieu, avant de... je ne puis
tracer ce mot funeste. Je suis mère, et je
touche au moment de ne l' être plus. Accordez-nous,
monsieur, cette dernière grâce : je
vous la demande à genoux, au nom de la
nature. Dans un mois, Sydonie sera de retour
auprès de vous. "

le coeur du malheureux Vervanne fut navré
de douleur à la lecture de cette lettre. Il n' y a
donc, disait-il, il n' y a donc que la mort qui
puisse expier à mes yeux la faute d' un être fragile !
Il a fallu, pour l' en punir, la laisser neuf
ans dans l' exil, se consumer, s' éteindre ; et,
dans ce moment même où elle est expirante, je
ne vais pas lui dire que tout est pardonné ! Oui,
tout l' est dans mon coeur ; je donnerais mon
sang pour prolonger sa vie. Mais pour elle,
comme pour moi, quelle entrevue et quel supplice !
Irais-je l' accabler de mon silence humiliant ?
Irais-je, dans un coeur flétri par le chagrin,

rechercher quelques sentimens, non pas
d' amour, car le nom seul nous en est à jamais

p275

funeste, mais d' une bienveillance généreuse et
sincère ? Ah ! Si l' amitié simple, l' amitié dont
l' estime est la plus pure essence, pouvait nous
réunir, j' irais tomber à ses genoux. Mais
l' homme qu' on ne peut regarder sans rougir, la
femme dont il faut sans cesse s' efforcer d' oublier
la honte, peuvent-ils jamais être amis ?
Non, par pitié pour elle, je ne dois plus la
voir. Mais du moins ne lui refusons point une
dernière consolation. L' amour même outragé,
n' a pas le droit d' outrager la nature. Dès le
lendemain, Sydonie, accompagnée d' une femme
fidèle et sage, partit pour Livernon.

Ah ! De quelle amertume fut mêlée, en voyant
sa mère, la joie de cette aimable enfant ! Elle se
souvenait de l' avoir vue dans tout l' éclat de sa
beauté ; elle eut peine à la reconnaître. Au lieu
de ces roses si fraîches qui semblaient autrefois
éclore sur son teint, un rouge ardent perçait à
travers la pâleur de ses joues exténuées ; et ce
feu d' une fièvre lente dont son sein était consumé,
pétillait dans ses yeux cavés par la douleur.
Mais eût-elle été plus changée, ses larmes,
son émotion, le tressaillement de son sein, ses
cris de joie en voyant sa fille, lui auraient
annoncé une mère. Une mère seule, en effet, peut
ressentir, peut exprimer ces mouvemens inimitables ;
tout n' est qu' indifférence au prix de sa

p276

tendresse, tout est froid au prix de son coeur.
Dès qu' elle put tenir serrée entre ses bras sa
chère Sydonie, tous ses maux furent oubliés.
Ses nuits étaient cruelles ; une haleine sèche
et brûlante n' échappait de son sein que par
convulsions, et en le déchirant. Mais, lorsque
le jour ramenait son enfant auprès d' elle, la
nature semblait suspendre ses souffrances ; et sa
fille croyait la voir sortir d' un paisible sommeil.
Près d' un mois se passa dans les effusions de
leur tendresse mutuelle, et dans la douce intimité
des entretiens les plus touchans. La vertu
respirait dans les conseils et les leçons

qu' Hortense y donnait à sa fille ; mais, dans ces entretiens, ou à chaque instant le père était nommé, l' époux ne l' était presque pas ; et jamais il ne fut l' objet d' une plainte échappée à celle qu' il faisait mourir de douleur.

Enfin, malgré l' illusion que cette tendre mère s' efforçait de faire à sa fille, déjà se sentant épuisée, et croyant n' avoir plus que peu de jours à vivre, elle se résolut à l' éloigner ; soit pour lui épargner la douleur de recevoir ses derniers soupirs, soit pour se rendre à elle-même le moment de quitter la vie moins cruel et moins déchirant.

Allez, ma fille, lui dit-elle, allez retrouver votre père. Vous passerez l' hiver auprès de lui,

p277

et au printemps, si je vis encore, vous obtiendrez de lui qu' il veuille bien permettre que vous reveniez près de moi. Dites-lui bien des choses tendres au nom de votre mère, qui l' a toujours aimé, qui l' aimera toujours. Alors, mêlant ses larmes à celles que sa chère enfant répandait dans son sein, elle lui fit présent d' une cassette dont elle lui remit la clef ; mais elle lui recommanda de ne l' ouvrir que lorsqu' elle ne serait plus, et en exigea le serment. Sydonie, en pleurant sur les mains de sa mère, prononça le serment qu' elle lui demandait, et partit le coeur déchiré. Vervanne attendait le retour de sa fille avec une pénible impatience. Quel tourment, disait-il, que d' exercer les rigueurs d' une haine que l' on ne ressent pas, et que d' être cruel avec un coeur sensible ! Ah ! Si, pour lui rendre la vie et la santé, il ne fallait qu' étouffer moi-même dans ses bras tous mes ressentimens ; si elle avait le courage de le vouloir et de le demander ; l' amour jaloux, l' amour offensé, l' honneur même, l' impitoyable honneur aurait beau vouloir m' arrêter, j' irais revoir, j' irais guérir et sauver cette infortunée.

Ces mouvemens si naturels à un bon coeur, et cependant si rares, redoublèrent de force, lorsque sa fille, après leurs embrassemens mutuels, lui dit dans quel état elle laissait sa mère,

p278

et lui répéta les mots tendres qu' elle l' avait chargée de lui dire en son nom. Ah ! Mon père, ajouta Sydonie en pleurant, comment est-il possible qu' une femme aussi vertueuse, qu' une femme qui vous adore, qui n' a jamais cessé de vous aimer, qui ne parle de vous qu' avec l' estime la plus profonde, qui mille fois m' a dit que mon premier devoir était de révéler mon père, de l' aimer, de le rendre heureux ; comment est-il possible qu' elle languisse et meure loin de vous ? Vous m' avez dès long-temps imposé silence sur cet éloignement incompréhensible pour moi ; et j' ai respecté la défense d' en vouloir pénétrer la cause, mais... son père à ces mots l' arrêta. Ma fille, lui dit-il avec émotion, il est des secrets de famille qu' il faut ignorer à votre âge. Votre mère ne vous a pas témoigné le désir de me revoir, n' est-il pas vrai ? -non pas expressément. -eh bien ! Croyez qu' entre deux époux qui conservent l' un envers l' autre tant d' estime et de bienveillance, il doit y avoir, pour vivre éloignés si long-temps, quelque motif que leurs enfans doivent s' abstenir de connaître. Sydonie, en baissant les yeux, se tint dans le silence que son père lui commandait ; mais, lorsqu' elle fut seule, son coeur se soulagea par ses soupirs et par ses larmes ; et, toutes les fois

p279

qu' elle était livrée à elle-même, elle ne cessait de gémir. La femme qui l' avait accompagnée dans son voyage l' avait vue arrosant de pleurs la cassette qu' elle tenait soigneusement sur ses genoux. Elle observa que le même objet l' occupait dans sa solitude, et que, sans ouvrir la cassette, elle y tenait ses yeux tristement attachés, ou la baisait avec un saint respect, toujours en la baignant de pleurs. Cette femme, inquiète de la cause et de l' effet de cette affliction continuelle, crut qu' il était de son devoir d' en instruire le père, et lui fit surprendre sa fille dans un moment où, d' un oeil attendri regardant la cassette, elle disait ces mots : je ne saurai donc son secret que lorsqu' elle ne sera plus ! Ma fille, lui dit le marquis, quel est donc ce petit trésor dont la vue vous cause tant d' émotion et de tristesse ? -ce trésor ! Oui, mon père, répondit-elle, oui, c' en est un pour moi.

Mais il m' est inconnu ; et je demande au ciel
qu' il ne me soit jamais permis de le connaître.
J' ai promis à ma mère de n' ouvrir cette boîte
qu' après... elle n' acheva point, les pleurs lui
étouffèrent la voix. En avez-vous la clef, lui
demanda Vervanne ? -oui, mon père, je l' ai ;
mais je n' abuserai jamais de la confiance de

p280

ma mère. -à votre âge, ma fille, on est bien
curieuse. -oh ! Non, mon père, on ne l' est
pas jusqu' à l' impiété ; et j' ose répondre de moi.
-vous en serez plus sûre encore, lui dit-il,
en laissant cette cassette dans mes mains. La
clef restera dans les vôtres. Sydonie obéit et
céda, mais avec cette répugnance que l' on
éprouve en se séparant de ce que l' on a de plus cher.
Dans toute autre situation, un aussi honnête
homme que le marquis se fût fait un devoir de
tenir pour inviolable le secret d' une mère confié
à sa fille, sur la foi du serment qu' il resterait
scellé jusqu' à sa mort. Mais quelle force
irrésistible ne devait pas avoir pour lui la tentation
de savoir ce qu' enfermait cette cassette ? Bien
assuré que ce ne pouvait être qu' une espèce de
testament et de confiance dernière, quel intérêt
n' avait-il pas de voir comment l' âme
d' Hortense allait se dévoiler aux yeux de son
enfant, et quelles vérités elle n' avait voulu lui
révéler que du fond du tombeau ! Lui-même,
quels regrets n' aurait-il pas un jour d' avoir
tardé à s' en instruire ! Il ne lui était pas
possible de croire sa femme innocente ; mais il lui
serait doux encore de la trouver moins criminelle ;
et, quoique la douleur d' avoir été injuste
dût être pour lui déchirante, il n' eût rien désiré

p281

plus vivement que d' avoir à s' en accuser. Il
hésita long-temps, il combattit, s' efforça de
vaincre cette coupable envie, repoussant vingt
fois la cassette, et voulant se résoudre à la
rendre à sa fille. Mais, par un dernier mouvement,
sa main, malgré lui décidée, brisa la
fragile serrure ; et dès-lors il lui fut impossible
de ne pas lire l' écrit, tracé de la main
d' Hortense, que la cassette renfermait.

Je veux, ma fille, disait Hortense dans l'écrit qu'elle lui laissait, vous donner en mourant une grande leçon. Je meurs déshonorée, et je meurs innocente. Mon malheur m'accuse d'un crime ; je n'ai eu que des torts, que je crois pardonnables. Mais ces torts, légers en eux-mêmes, ont été graves en apparence ; votre père y a été trompé. Ne l'en accusez point ; l'erreur était inévitable : ma première faute a été de n'avoir pas su l'en garantir. J'ai cru pouvoir les mépriser, ces apparences dangereuses : j'ai mis une importance vaine à ce qui n'en avait aucune ; je n'en ai mis aucune à ce qui devait en avoir le plus. Fièrre des sentimens honnêtes que j'avais dans le coeur, j'ai défié l'estime publique et celle d'un mari homme de bien, de me manquer jamais. Sans reproche à mes propres yeux, je me suis flattée d'être au-dessus même du soupçon et, sans avoir

p282

rien fait qui dût me rendre méprisable, je suis tombée dans le mépris et du monde et de mon époux. Ce mépris est, ma fille, le poison lent qui me consume, et qui va me faire mourir. écoutez, méditez, et n'oubliez jamais ce qui a perdu votre mère.

" j'épousai, à dix-neuf ans, l'homme le plus aimable, le plus estimable à mes yeux. J'étais malheureusement assez belle (je puis le dire, hélas ! Sans vanité, dans l'état où je suis). Ce dangereux présent de la nature seconda les soins que je pris de plaire à l'époux que j'aimais, que j'ai toujours uniquement aimé, que j'aimerai jusqu'au dernier soupir. Mais ce sentiment qui seul aurait suffi à mon bonheur, je n'eus pas le bon sens de voir qu'il devait suffire à ma gloire. La vanité m'offrit d'autres succès dans les agrémens de mon âge. Je me permis d'aimer à plaire ; et, en réservant à mon époux toute l'affection de mon coeur, je laissai ma frêle beauté jouir innocemment des hommages qu'on lui rendait ; non que je fusse crédule au point d'y ajouter foi, je les savais frivoles, et souvent peu sincères ; ma mère avait pris soin de me les faire apprécier, et j'y attachais peu d'estime. Mais en voyant que mes pareilles, sans les estimer davantage, ne laissaient pas de s'y complaire, comme dans l'unique triomphe que la

nature et l' opinion nous eussent accordé, me disaient-elles quelquefois, je m' en laissai flatter comme elles. Votre père n' en fut ni surpris, ni jaloux. Notre tendresse mutuelle avait pris un caractère qui nous semblait inaltérable ; votre naissance avait rendu l' union de nos coeurs plus vertueuse et plus intime ; et un sentiment doux, mais assez vif encore, avait fait succéder le calme du bonheur à l' ivresse d' un fol amour. " je jouissais donc pleinement de l' estime de mon époux. Je ne lui faisais pas mystère des soins qu' une jeunesse agréable et légère me rendait dans le monde ; et chez lui-même elle était reçue sans inquiétude et sans ombrage. Ma mère seule en avait quelques craintes : non qu' elle eût aucun doute de l' honnêteté de mon coeur ; mais, par un pressentiment sage, elle appréhendait pour sa fille et le faux jour des apparences, et les fausses couleurs de la malignité. " vous êtes bien sûre, ma fille, me disait-elle, de la tranquillité du coeur de votre époux : comme moi, il lit dans votre âme. Mais êtes-vous aussi assurée que le monde soit juste ? Croyez-vous que l' envie, la vanité jalouse, et cette malice légère qui se joue à lancer des traits empoisonnés, ne porteront aucune atteinte à cet honneur, si délicat, si tendre, si

tendre, si facile à blesser, que vous exposez imprudemment ? Je répondais que l' innocence de ma conduite était si évidente, qu' à moins de se rendre odieux, personne au monde n' oserait l' attaquer. " en effet, comme il n' y avait dans mes actions, dans mes propos, dans la simplicité de mon caractère, rien qui ressemblât au manège de la coquetterie, et que tout naturellement je ne songeais qu' à être aimable, sans me glorifier d' être aimée, la méchanceté même voulut bien m' épargner. Mon mari donnait, il est vrai, l' exemple de la confiance que l' on devait avoir en mon honnêteté : sans froideur et sans négligence, il me laissait une liberté dont il était bien sûr que je n' abusais pas ; et, à mon tour, je voyais sans alarme celle dont il usait lui-même. " l' amour des lettres, et singulièrement le goût du spectacle, qui faisait son amusement,

l' avait comme engagé dans un cercle de connaisseurs ; et un ami que je m' accuse de soupçonner de perfidie, le chevalier d' Onval, l' y avait introduit. Cette société se faisait une occupation habituelle et intéressante de rétablir la gloire du théâtre-français : elle attirait les talens naissans ; et de fréquens soupers où ils étaient admis, étaient le point de ralliement, et le rendez-vous des séances.

p285

" je savais bien que de jeunes beautés y étaient accueillies ; mais, persuadée que mon mari m' aimait et qu' il ne pouvait rien aimer qui ne fût estimable, j' aurais rougi de le croire accessible à cette espèce de séduction.

" cependant Onval, son ami, qui se disait aussi le mien, me demandait quelquefois si ces petits conciliabules de théâtre, et ces intérêts de coulisses ne me causaient aucune crainte, m' offrant d' engager doucement Vervanne, son ami, à renoncer à ces liaisons, pour peu que j' en fusse inquiète.

" peut-être Onval n' avait-il en vue que mon repos ; peut-être aussi lui-même aurait-il voulu le troubler. C' est un soupçon que je désavoue, mais qui plus d' une fois m' est venu depuis mon malheur. Il faut, me disait-il souvent, il faut si peu de chose pour troubler le bonheur d' une âme délicate et sensible comme la vôtre ! Une ombre de soupçon, le plus léger nuage sur la conduite de mon ami, quelque honnête qu' elle me semble, me fait trembler et pour vous et pour lui. Hélas ! Ma fille, c' était moi qui écartais ces idées, en l' assurant que mon estime pour mon mari était inaltérable, et que jamais je ne m' abaisserais à craindre de pareilles rivalités. J' entendais mon mari lui-même louer les talens, la figure, les agrémens des filles de

p286

théâtre ; mais comme il en parlait assez légèrement, je n' en ressentais dans mon coeur aucune espèce de jalousie.

" enfin ce repos précieux de mon coeur et de ma pensée fut troublé par un événement auquel j' ai de la peine à croire, après l' avoir vu de mes

yeux.

" mon mari m' avait prodigué toutes ces parures de luxe qui étaient alors fort à la mode : j' avais des diamans d' une rare beauté ; et, dans ces bracelets, ces pendans, cette aigrette, et ce collier éblouissant, on remarquait encore moins la richesse que l' art et le goût de l' artiste : cependant, après avoir joui quelques années de ce frivole amusement de mon jeune amour-propre, je l' avais négligé. Depuis votre naissance, la qualité de mère ayant donné à mon caractère un peu plus de solidité, je ne me parais presque plus ; je vous les réservais, ma fille, ces diamans inutiles pour moi. Mais un jour, en cherchant parmi mes bijoux, une bague qu' Onval me demandait pour en faire monter une pareille, disait-il, je remuai l' écrin de ma parure ; je le sentis léger ; je l' ouvris ; je le trouvai vide. Me voilà effrayée, comme vous pouvez croire. Un vol pareil était bien fait pour me troubler. Je n' en dis rien dans ma maison ; mais j' en étais dans une peine extrême ; et,

p287

incertaine si je devais ou me hâter ou différer d' en informer votre père, je consultai Onval sur la conduite que j' avais à tenir.

" non, me dit-il, ne lui en parlez point : il serait inutilement affligé ; il ferait du bruit ; et le bruit gâte tout dans de pareilles aventures. à moins que le voleur n' ait eu la précaution de démonter vos diamans, on les retrouvera. La police a des yeux de lynx ; je me charge du soin d' éclairer ses recherches. Je lui donnai tous les détails dont la police avait besoin pour reconnaître ma parure ; et je me reposai sur lui.

" le lendemain, il arriva d' un air riant.

Bonne nouvelle ! Me dit-il ; vos diamans sont retrouvés. Mon premier mouvement fut celui de la joie. Je n' avais pas dormi de la nuit, ne doutant pas que le voleur ne fût chez moi, et n' osant soupçonner personne. Ah ! M' écriai-je, apprenez-moi bien vite en quelles mains on les a retrouvés. C' est là, s' il vous plaît, me dit-il, ce que vous ne saurez jamais. Ce serait inutilement vous affliger que de vous l' apprendre ; et peut-être, après tout, le crime n' est-il pas aussi grand que vous le croiriez. Qu' il vous suffise d' être assurée de les ravoit incessamment : c' est là l' essentiel. Eh ! Non, monsieur, lui dis-je, ce ne l' est pas. J' ai l' esprit tourmenté de soupçons

et d' inquiétudes, et jusqu' à ce que le voleur

p288

me soit connu, je craindrai de le voir dans tout ce qui m' approche. Non, me dit-il toujours en souriant, le voleur n' est pas dangereux ; et il est en état de restituer son larcin, je vous en répons. J' insistai ; il céda. Je vais donc, me dit-il, vous calmer l' imagination. Mais donnez-moi votre parole que le secret de cette aventure sera inviolablement renfermé entre vous et moi. Ces mots jetèrent dans mon âme une lueur soudaine. Monsieur, ce que vous dites là, et le ton dont vous me le dites me fait penser à mon mari. Est-ce lui qui a pris mes diamans ? Qu' en a-t-il fait ? Vous pouvez m' en instruire ; je n' en ferai aucune plainte. Il a peut-être fait au jeu quelque perte considérable. En pareil cas, rien n' est plus juste que de s' aider de ce qu' on a ; et mes diamans étaient à lui. Non, vous n' y êtes pas, me dit-il ; mon ami est trop sage pour jouer un jeu qui le réduise à de pareils expédiens. Vos diamans ne sont point vendus, et ils ne sont point mis en gage. Il en fait, je crois, un usage plus pardonnable. Du reste, j' ai pu me tromper ; et ce que j' exige de vous, c' est de voir par vos yeux si je ne me suis point mépris. Après cela, vous êtes sage ; et vous ne ferez point un crime de ce qui n' est peut-être qu' une légèreté, un caprice, une fantaisie, que sais-je ? Un moment d' intérêt et

p289

d' enthousiasme pour un jeune et rare talent. " je me sentis, à ces paroles, le coeur flétri, le sang glacé, la voix éteinte ; mais je renfermai ma douleur ; et d' un air aussi calme qu' il me fut possible de l' affecter : comment, lui dis-je, vérifierai-je par mes yeux ce que vous me dites ? Rien de plus aisé, reprit-il : ce fut hier que Mélanie débuta dans un rôle qui exige une grande parure ; elle était rayonnante de diamans ; tout le public en fut frappé ; et moi, sur les indices que vous m' aviez donnés, je crus, je vous l' avoue, reconnaître votre dépouille. Demain elle jouera le même rôle ; allez l' y voir sans vous montrer. Mais encore une fois, belle

et sensible Hortense, même après vous être assurée de la faiblesse de mon ami, ne lui en témoignez rien. Les éclaircissemens troubleraient sans retour le repos de votre maison, et empoisonneraient votre vie. Croyez-en un ami sincère : la douceur, l'indulgence, la dissimulation des torts qu'un mari peut avoir, sont les premières qualités d'une femme : quand le reproche est juste, loin de guérir la plaie, il ne fait que l'envenimer.

" Vervanne avait parlé souvent de cette Mélanie devant moi, sans ménagement, comme d'une jeune et jolie actrice qui consolerait le théâtre, disait-il, de la vieillesse d'une

p290

gaussin ; ces propos n'étaient pas effacés de mon souvenir ; mais, quoique toutes les apparences fussent d'accord, je ne pouvais me persuader qu'un homme à qui j'avais connu tant de délicatesse, eût voulu s'avilir à ses propres yeux, jusqu'à me dérober mes diamans pour les donner à une actrice. Je passai vingt-quatre heures dans les angoisses les plus cruelles. Il fallut ramasser le peu de force et de courage qui me restait pour demander à Madame De B une place au fond de sa loge. Je m'y rendis.

" le tremblement avec lequel j'attendis qu'on levât la toile fut pareil à celui d'une victime qui attend le coup mortel. Mon saisissement redoubla jusqu'au moment où parut Mélanie. Elle entra sur la scène ; je la voyais de près ; je reconnus mes diamans. Mes yeux à l'instant s'obscurcirent ; un frisson me saisit ; j'allais tomber en défaillance, je demandai à prendre l'air. On me mena hors de la salle, on appela mes gens, je montai en carrosse, et je revins chez moi m'abandonner à ma douleur. Ce qui achevait de m'accabler, c'était d'avoir vu votre père, les yeux fixés sur la nouvelle actrice, et l'air ému de tous les sentimens que son rôle exprimait, l'applaudir avec des transports d'ivresse et de ravissement.

" seule, au fond de mon cabinet, à demi

p291

renversée sur une chaise longue, dans le désordre

du désespoir : c' en est fait, me disais-je,
le coeur de mon mari est perdu pour moi sans
retour. Le cruel ! Comme il m' a trompée ! Et à
quel vil prix il a mis l' estime de lui-même, mon
repos et notre bonheur !

" comme j' étais ainsi abîmée dans des réflexions
déchirantes, Onval arrive ; il entre, il
me voit tout en pleurs, pâle, éperdue, échevelée.
ô dieu ! S' écria-t-il, qu' ai-je fait ? Et dans
quel état mon imprudence vous a mise ! Pardon,
madame, et mille fois pardon de tout le chagrin
qu' elle vous cause. J' en suis moi-même au
désespoir.

" à ces mots, et de l' air d' un homme désolé,
il s' était jeté sur mes mains, qu' il pressait de ses
lèvres avec mille sanglots. Ah ! J' étais loin
d' imaginer dans sa compassion rien qui pût blesser
la décence. Mais celui qui seul m' occupait dans
ce moment, votre père entre tout à coup, et
croyant surprendre son perfide ami dans mes
bras : traître, dit-il, en courant sur lui l' épée à
la main, voilà donc pourquoi tu me quittais.
Va-t' en, puisque tu es sans défense ; va-t' en,
ton lâche coeur est trop indigne de mes coups.
Va périr de la main de quelque infâme comme
toi. Onval voulut parler. Sors, reprit mon mari,
cesse de souiller ma maison. Et vous, madame,

p292

me dit-il, avec une amertume qui a passé dans
mon âme, et qui l' a dévorée, est-ce donc là
cette pâmoison qui vous a fait quitter si
subitement le spectacle ?

" indignée de cette insulte, j' allais répondre
et l' accabler ; il ne m' en donna pas le temps.
Allez, madame, me dit-il, la fierté sied mal au
désordre où vous êtes. Dans dix minutes vos
chevaux seront mis. Allez vous mettre décemment
pour vous rendre chez votre mère ; c' est
dans ses bras qu' il faut désormais vous cacher.

" une femme plus courageuse ou plus raisonnable
que moi serait restée chez elle, et l' y
aurait attendu ; elle aurait dévoré une première
injure, et, avec le sang-froid de l' innocence,
elle aurait obtenu le moment de se faire entendre.
Mais j' étais faible et vive ; je ne sentis que
mon outrage, et je ne vis que le contraste de
mon honneur calomnié, et de l' indignité d' un
homme qui, après m' avoir trahie, osait me
condamner sur une légère apparence, sans me
donner le temps de me justifier. Je me retirai

chez ma mère, résolue à ne jamais revoir
l'inhumain, l'infidèle qui me déshonorait.
" ma mère, après m' avoir entendue, voulut
me résoudre à lui écrire. Moi, lui dis-je,
descendre à des explications auxquelles il ne croirait
pas ! Moi recourir après l' estime d' un coeur

p293

indigne de la mienne ! Non, ma mère, puisque
six ans d' une conduite irréprochable n' ont pas
même obtenu de lui qu' il ait douté si j' étais
criminelle, rien ne lui ferait croire que je ne
le suis point. Il s' est accoutumé à voir dans ses
sociétés des âmes viles et corrompues, il me
suppose leur bassesse, et, capable lui-même
des plus infâmes procédés, il me juge d' après
son coeur. Qu' il le donne son coeur à une Mélanie !
Il est aussi indigne de mes regrets que les
vains ornemens dont il m' a dépouillée pour les
prostituer. Ma mère aurait voulu m' adoucir ; je
fus inflexible. Elle lui écrivit cependant. Mais
j' obtins que, dans cette lettre, elle s' en tint à lui
assurer que j' étais sans reproche, et à lui dire
qu' en lui abandonnant mon bien, je ne demandais
que ma fille.

" dans sa réponse il passa sous silence ce
qu' il pensait de moi : silence plus cruel et plus
injurieux que ses injures mêmes ! Et, en me
refusant ma fille, il ne me rendit que mon bien.
Ainsi, ma chère enfant, se consumma notre
rupture.

" j' ai voulu que, dans l' âge où vous serez
instruite de mon malheur, la cause vous en fût
connue. Ne faites pas à votre mère expirante
l' injure de penser qu' elle vous en impose. Si
j' avais eu les torts dont je suis accusée, j' en

p294

aurais gémi en silence, ou j' en déposerais dans
votre sein l' aveu avec le repentir. Mais le vrai
tort dont je m' accuse, et dont je veux vous
préservir, ce fut cette légèreté, cette confiance
imprudente et présomptueuse qui, comptant
sur le témoignage que je me rendais à moi-même,
croyait n' avoir plus rien à ménager :
c' est là ce qui a séduit et perdu votre mère. Je
vous l' ai dit, j' ai passé ma jeunesse à écouter

les vœux et à recevoir les hommages d' une foule de séducteurs ; et j' ai prétendu que jamais on ne m' accuserait d' avoir été séduite. Aussi flattée de plaire, aussi vaine que celles qui finissaient par être faibles, j' ai voulu seule être réputée exempte de faiblesse, infaillible et hors de péril au milieu des écueils dont je m' environnais. De l' estime de mon mari, je me suis fait un droit à sa confiance inaltérable. Lors même que les apparences ont été le plus contre moi, j' ai dédaigné de les détruire, et je lui ai fait un crime d' y avoir été trompé. Voilà, ma fille, les erreurs de ma vie. Je n' ai pu vous dissimuler le premier tort de votre père ; mais c' est encore à moi que vous devez l' attribuer. Si j' eusse été moins dissipée ; si, plus uniquement occupée à lui plaire, je n' eusse pas laissé à ses désirs le temps d' errer à l' aventure, hélas ! Jamais peut-être n' eût-il aimé que moi ! Profitez

p295

de mes fautes, et oubliez la sienne ; aimez-le autant que s' il m' avait toujours aimée ; et, lorsque vous serez épouse et mère, souvenez-vous que, par une éternelle loi de la nature, la gloire, le repos et le bonheur d' une femme sont inséparables de ses devoirs. "

on peut s' imaginer quelle impression fit sur l' âme de Vervanne la lecture de cet écrit. Désolé d' avoir méconnu cette âme vertueuse et pure, accablé du regret d' avoir empoisonné et abrégé ses jours ; soulagé cependant comme d' un poids horrible du reproche qu' il lui avait fait, impatient d' en aller expier le crime à ses genoux, et demandant au ciel de la revoir au moins avant sa mort, dont il était la cause, il baisa mille fois les traits de cette main qui faisait à son coeur tant de nouvelles plaies, mais qui en guérissait une bien plus cruelle encore. Et parmi tous ces mouvemens, de quelle indignation son âme ne fut-elle pas soulevée, lorsque, dans le récit d' Hortense, il découvrit toute la noirceur et toute la scélératesse du fourbe et du perfide Onval ! Ah ! Dit-il, c' est donc moi que le ciel a vengé en le faisant mourir en lâche et en infâme ! Il passa la nuit à frémir, à pleurer, à demander à Dieu le temps de réparer ses injustices ; et le lendemain, avec sa fille, il prit la poste pour Livernon.

La surprise et la joie de la mère d' Hortense furent extrêmes, lorsqu' elle apprit que Sydonie amenait son père avec elle. Mais, en venant au-devant de lui, elle le supplia de vouloir bien ménager la malade, et de lui donner à elle-même quelques momens pour la disposer à le voir ; car une émotion si soudaine aurait pu la faire expirer.

Ah ! Ma mère, lui dit Hortense, lorsque par degrés elle apprit que son mari venait d' arriver, je suis plus mal que je ne croyais ! Qu' il vienne donc recevoir mes adieux, et me pardonner les chagrins dont j' ai empoisonné sa vie.

Le premier mouvement de Vervanne, en paraissant devant sa femme, fut de se jeter sur ses mains, de les baigner de larmes, et de lui demander pardon.

Vous êtes bien généreux, lui dit-elle avec un regard attendri, puisqu' en me croyant criminelle, vous... -non, je ne le crois plus, non, je n' ai jamais dû le croire ; mon estime pour vous devait mieux résister à des apparences trompeuses. Mais enfin tout m' est éclairci. J' ai fait une infidélité à ma fille, j' ai ouvert sa cassette ; j' ai lu, et je n' ai plus été déchiré que de mes remords. Mais ces remords ne m' accusent pas de la honteuse infidélité dont vous m' avez jugé coupable. Croyez, Hortense,

à la bonne foi d' un homme dont le coeur doit vous être connu. Dès que vous aurez eu la force de l' entendre, vous le trouverez innocent, et digne encore de votre amour.

Ce peu de mots causèrent à sa femme une émotion si profonde, et des sanglots de joie et de tendresse si violens, si convulsifs, que l' on crut voir tous les frêles liens de son âme se briser à la fois. Cette crise fut son salut.

L' abcès qui était le foyer de son mal, en perçant tout à coup, s' épancha de son sein ; et, lorsqu' elle revint de l' évanouissement où elle était tombée, elle crut renaître à la vie. Les transports de la joie, à cette espèce de miracle, éclatèrent dans le château : il ne retentissait que d' actions de grâces et de voeux portés jusqu' au ciel. Les soins de l' amour d' une mère, ceux d' une fille et d' un époux se réunirent pour

achever ce prodige de la nature ; l' art y joignit tous ses moyens, et dans peu de temps la malade fut en pleine convalescence.

Alors, avec une douceur charmante : vous m' avez donc toujours aimée, dit-elle à son époux ? C' est à cette persuasion délicieuse qu' est attaché pour moi le plaisir de revivre. Vous en allez juger, lui répondit Vervanne en lui montrant l' écrin où étaient enfermés ses diamans. La voilà cette parure, un moment

p298

profanée, sans avoir cessé d' être à vous. écoutez-moi tranquillement et en silence ; car ce n' est plus à vous, mais à cette bonne et digne mère que je m' en vais parler.

Il fut un temps, vous le savez, madame, où le luxe des diamans était un objet de décence : ce temps ne fut pas long ; et bientôt l' avilissement de la plus riche des parures en dégoûta les honnêtes femmes. Dès la troisième année de notre mariage, Hortense y renonça : ses diamans furent oubliés, et enfermés dans cet écrin.

La maladie du bel-esprit, épidémique dans ce temps-là, m' avait gagné moi-même. J' étais d' une société qui croyait présider à la littérature.

Le théâtre surtout semblait être notre domaine : nous étions les conseils, les patrons des acteurs ; mais la faveur la plus marquée était réservée aux actrices ; et plus d' un, parmi nous, leur rendaient des soins assidus. Je ne fus jamais de ce nombre : jeune époux d' une femme aimable, et encore plus jeune que moi, je n' avais, grâce au ciel, aucune envie de lui être infidèle. Mon goût pour le théâtre était mon seul attrait. L' un de nos connaisseurs, le chevalier d' Onval, avait tant fait par ses souplesses, qu' il s' était lié avec moi de ce qu' on appelle amitié. Il avait de l' esprit, du goût, de la culture ; et une espèce de philosophie qu' il

p299

affichait, m' ayant persuadé qu' avec une pointe de galanterie et de libertinage, il ne laissait pas d' avoir encore un fond d' honnêteté, je m' étais pris dans ses filets. Il venait chez moi fréquemment ; et, comme il ne me semblait pas plus empressé

auprès de ma femme que ne le permet la bienséance, je ne me défiais point de lui. J' étais plus loin encore de me défier d' elle. Mais quel piège le fourbe osa nous tendre à tous les deux ! Dans l' un de ces soupers où notre cercle d' amateurs daignait admettre les talens, une actrice des plus célèbres amena et recommanda une jeune et belle aspirante, dont le début était annoncé. Cette jeune personne s' appelait Mélanie. Elle devait débiter dans un rôle où le costume exigeait, disait-on, une parure de diamans ; elle n' en avait pas encore ; elle en était humiliée. Ceux de son amie étaient connus ; elle ne voulait pas qu' on dît que sa parure fût empruntée.

Cette délicatesse est noble, lui dit à demi voix le chevalier d' Onval : mais, si un ami vous faisait le plaisir de vous prêter des diamans qu' on n' eût pas vus sur le théâtre ? ... assurément, dit Mélanie, j' en serais très-reconnaissante. Marquis, me dit négligemment le chevalier, tu peux lui faire ce plaisir-là : ceux de ta femme sont oubliés dans un écrin ; et, sans

p300

qu' elle s' en aperçoive, il est aisé de les lui dérober, pour cinq à six jours seulement. Je répons, moi, que Mélanie en aura soin et qu' ils seront fidèlement rendus. J' eus la faiblesse d' y consentir ; j' eus le tort bien plus grave encore d' en faire mystère à ma femme. De là tous les malheurs dont nous avons été les deux innocentes victimes.

Vous savez quelle impression fit sur l' âme d' Hortense la vue de ses diamans ; vous savez avec quelle adresse le fourbe lui avait préparé ce coup de théâtre accablant. Il l' observait ; il la vit sortir du spectacle ; il me quitta pour venir la séduire, en feignant de la consoler. L' évanouissement d' une femme dans une loge avait fait du bruit ; je l' entendis nommer autour de moi : je quittai le spectacle, et j' arrivai chez moi avec l' inquiétude de l' amour le plus tendre. Jugez de la révolution qui se fit dans mon âme en entrant dans son cabinet. ô dieu ! Quel tissu de noirceur, s' écrie Hortense, et quel horrible caractère vous venez de me dévoiler ! J' en suis vengé, reprit Vervanne. Connu pour un aventurier, rebuté, mécontent de l' être, son insolence a provoqué le châtement qu' il méritait ; il l' a subi en lâche ; et il est

mort comme il devait mourir.
Mais nous, Hortense, que de peines nous

p301

auraient épargnées à tous les deux quelques mots d' éclaircissement ! Non, sans la pleine intimité d' une confiance qui n' admet aucune espèce de réticence, il n' y a jamais d' estime inaltérable pour les coeurs même les plus unis. L' inquiétude, le soupçon couve et germe dans le silence : si la plainte diffère de s' exaler, elle s' aigrit : il faut couper racine aux mésintelligences, du moment qu' elles naissent ; et l' on a eu raison de dire que le soleil ne doit jamais laisser, en se couchant, de nuage entre deux époux.

J' espère, mon ami, lui dit Hortense en lui tendant la main, que vous serez fidèle à une si sage maxime : moi, je promets de l' observer jusqu' à mon dernier soupir.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)